The image shows the front cover of a book. The cover is decorated with a traditional marbled paper pattern, featuring swirling, organic shapes in shades of beige, cream, and light brown, accented with streaks of red and black. The marbling is dense and intricate, creating a complex, fluid texture. In the center of the cover, there is a rectangular white label with a thin red border. The text on the label is centered and reads: "Le ne fay rien sans Gayeté (Montaigne, Des livres) Ex Libris José Mindlin".

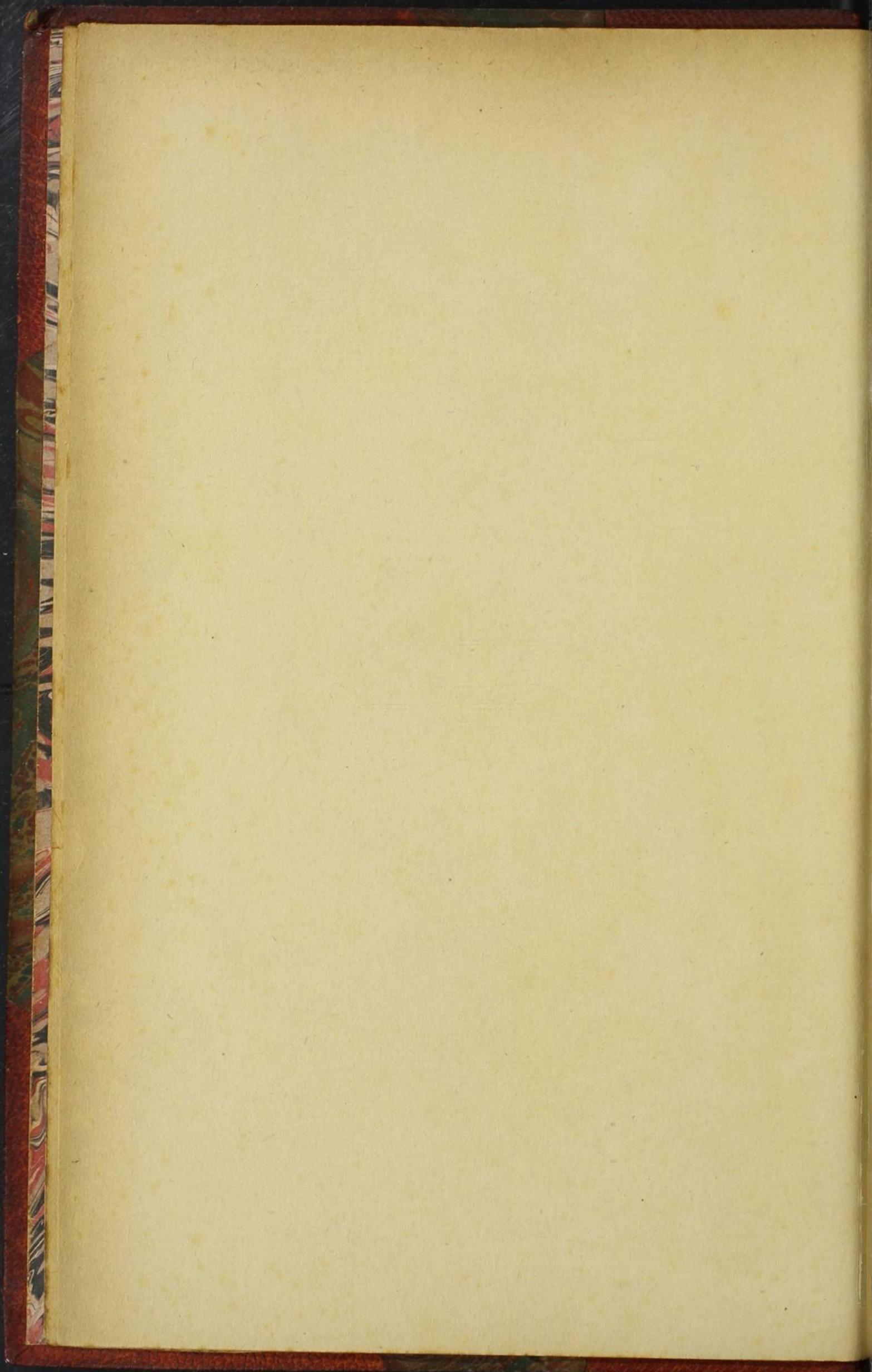
Le ne fay rien
sans
Gayeté

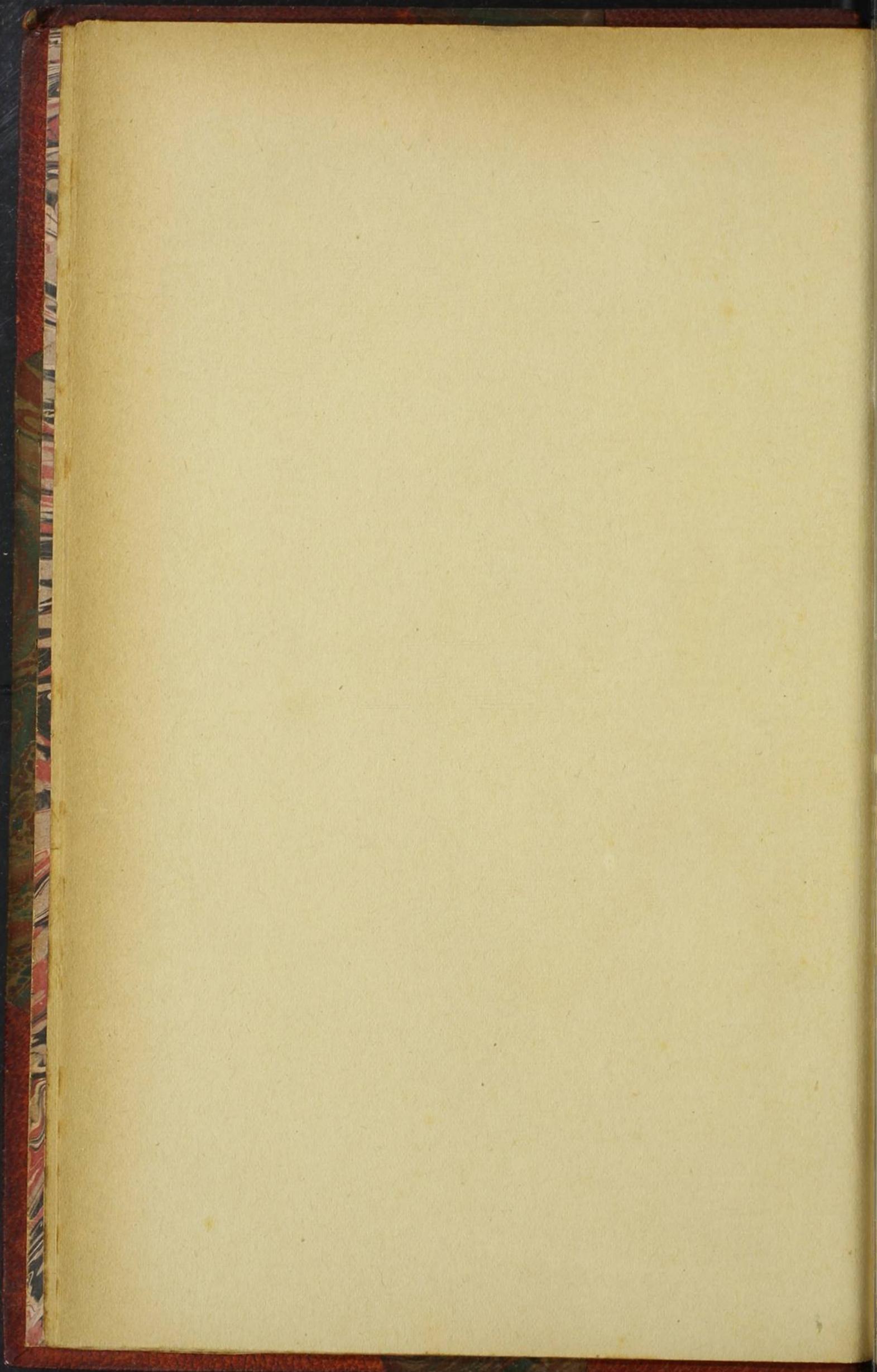
(Montaigne, Des livres)

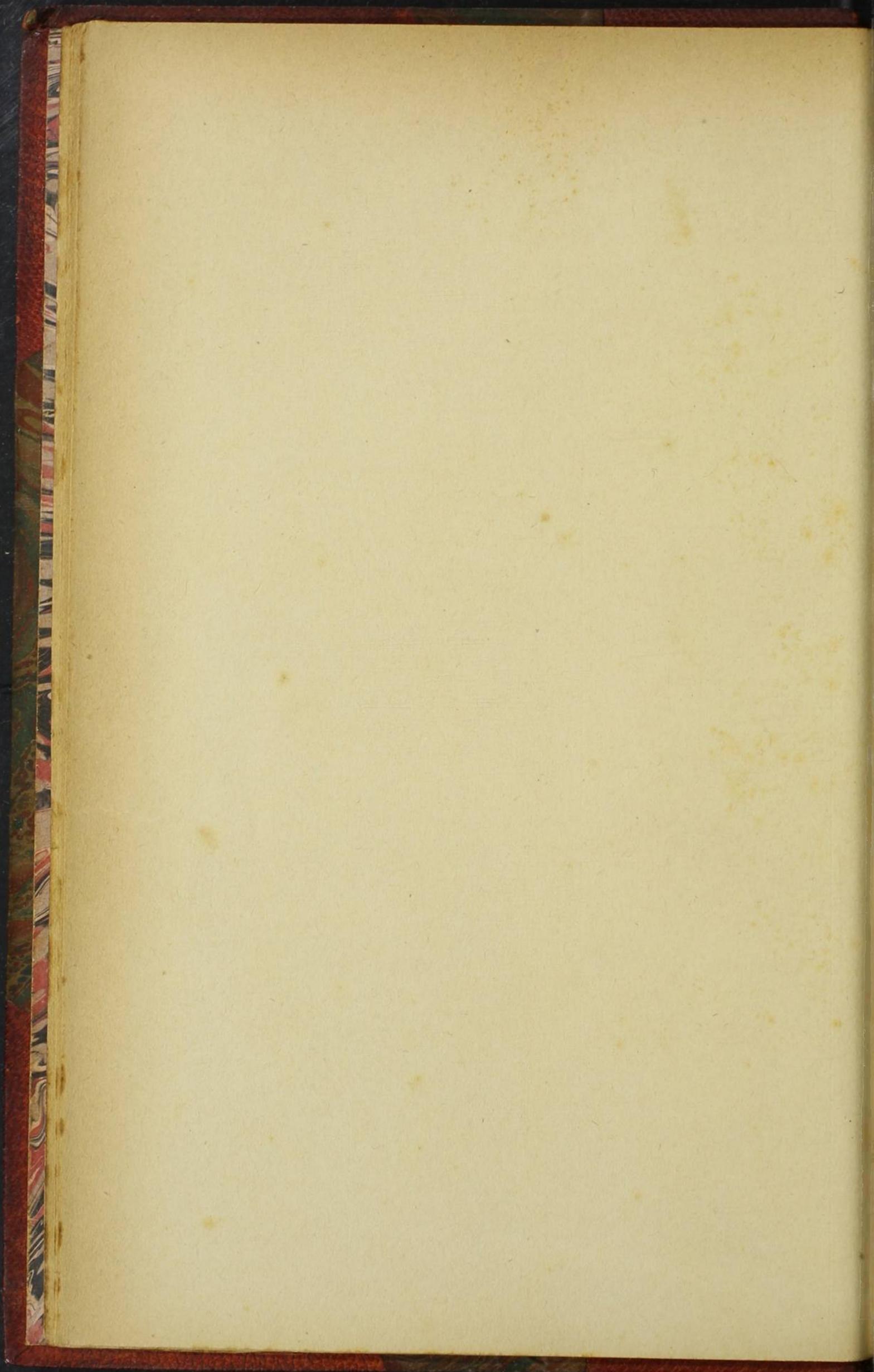
Ex Libris
José Mindlin











A. G. Exe^c
Le Conseiller Rodrigues Alves

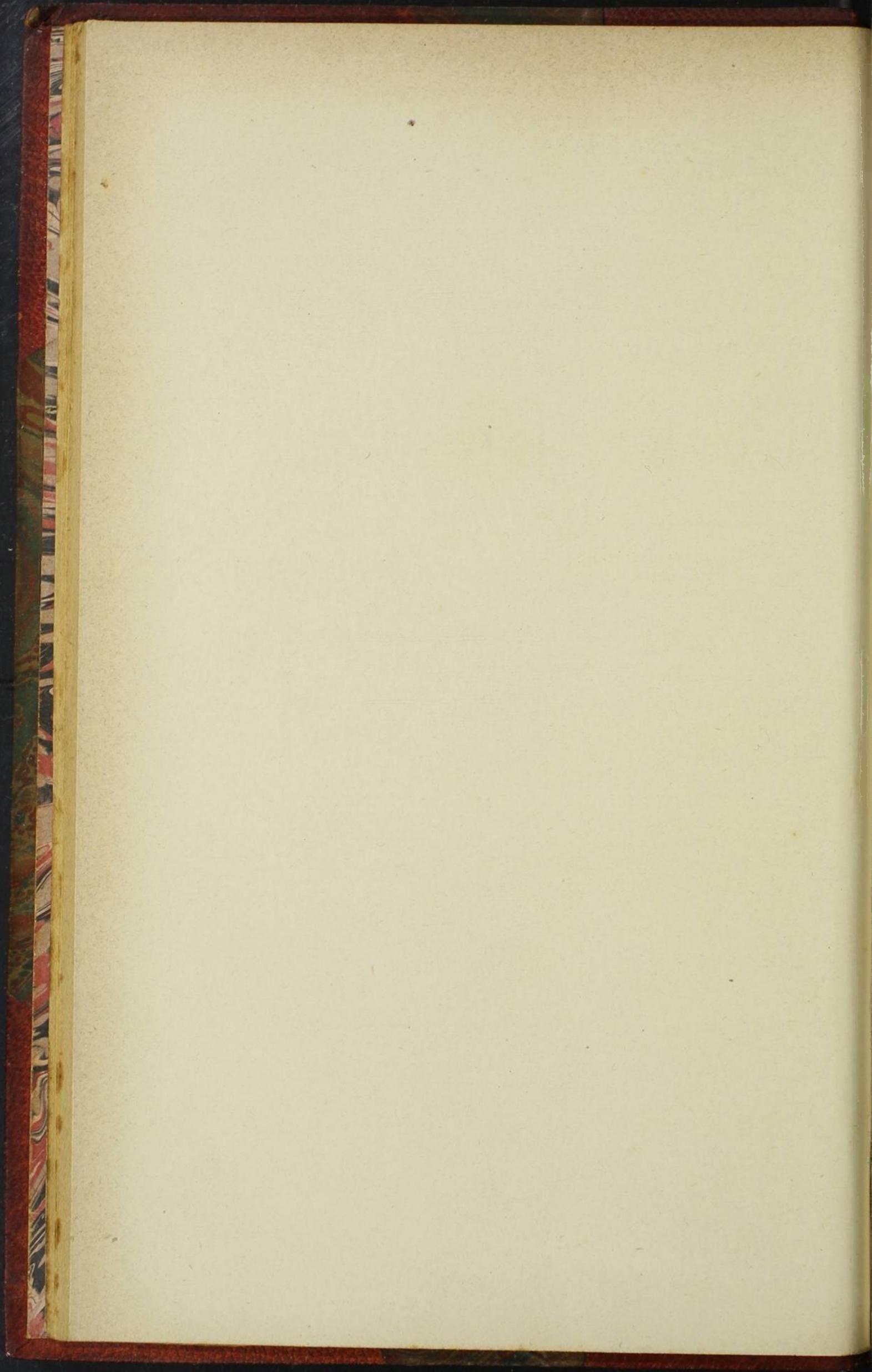
hommage
de
Hippolyte Pixil

ANTHOLOGIE

DES

Poètes Brésiliens

S. Paul. 12-11-912



HIPPOLYTE PUJOL

ANTHOLOGIE

DES

Poètes Brésiliens



PRÉFACE

DE

M. DE OLIVEIRA LIMA

DE L'ACADÉMIE BRÉSILIENNE



S. PAULO

1912

M. H.
Brest
mante
même
Antoine
il m'a
face
du gou
de, les
romant
passion
j'ai é
être b
meille
détai
vers, s
moment
fause p
d'abord
avec les
leur lan
de la p

PRÉFACE

M. Hippolyte Pujol paie sa dette envers le Brésil d'une façon à la fois généreuse et charmante, en traduisant en français nos poètes et même quelques-uns de nos prosateurs. Son *Anthologie des Poètes brésiliens*, pour laquelle il m'a fait l'honneur de me demander une préface, comprend les deux noms les plus distingués du groupe *mineiro*, qui appartient au XVIII^e siècle, les représentants les plus illustres de l'école romantique et les plus connus d'entre nos parnassiens. Ces traductions sont en vers, M. H. Pujol étant d'avis que la musique des vers ne peut être fidèlement et gracieusement rendue par le meilleur rythme de la prose. La question reste à débattre, et, quant à moi, je trouve que, soit en vers, soit en prose, la traduction est bonne du moment qu'elle conserve l'esprit et qu'elle ne fausse pas le style de l'original. Pour cela, il faut d'abord une certaine familiarité intellectuelle avec les écrivains traduits, non seulement avec leur langue, et une connaissance exacte et intime de la psychologie collective du peuple dont ils

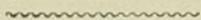
sont l'expression littéraire. Or M. H. Pujol est à même de posséder l'une et l'autre.

Né aux Pyrénées-Orientales, dans les terres qui voient l'Espagne, Français partant du Roussillon, il reçut dès l'enfance l'influence d'une poésie incomparable, celle des paysages sauvages et admirables de cette région fertile en contrastes pittoresques. Les études d'humanités qu'il fit pour devenir bachelier ès lettres donnèrent à cette suggestion inconsciente la patine classique, mais le Brésil, où M. H. Pujol alla faire visite à un frère qui y était domicilié, et où il resta lui-même définitivement, rétablit dans sa vigueur première cette influence de la nature qui est si puissante sous les tropiques. Les effluves de poésie lui revinrent plus chauds et plus odorants que jamais, et l'enivrement lui en resta pour toute la vie. Admirer et chercher à faire connaître nos poètes, en leur donnant la consécration de la langue universelle, fut désormais pour lui une tâche — sinon aisée — agréable, et en tout cas un effort presque instinctif de sa pensée et de son cœur, voués à de nobles occupations.

M. H. Pujol a exercé au Brésil la plus honorable des professions : il prit rang parmi les éducateurs, dirigeant successivement deux collèges, l'un à Rio, l'autre à Saint-Paul. Marié là-bas, il se constitua père d'une vaste famille, qu'il commença par former lui-même, et qui perpétue son nom de la plus heureuse façon. C'est donc un homme sage et heureux celui qui a prêté le vête-

ment merveilleux de la langue française aux mièvreries de nos pseudo-classiques, aux transports de la sensibilité de nos romantiques et aux ravissements de beauté de nos parnassiens. Il a mis à cette œuvre toute sa passion pour les belles choses de l'esprit qui ont reçu l'empreinte de la douleur ou de la joie humaines, et toute sa tendresse pour le pays qu'il a adopté et qu'il chérit comme une seconde patrie. Nul hommage à celle-ci ne pourrait valoir cette divulgation de ses trésors poétiques, enfouis sous l'ignorance générale de leur langue originale. Nous devons tous être reconnaissants au traducteur de son idée et du soin qu'il a mis à l'exécuter.

OLIVEIRA LIMA
de l'Académie Brésilienne.



pO

Je vis la
Je jura
Mais en
Que d'

Ah l'imp
Je ne p
Si Nin
Appre

Mais la
Car elle
Et celle

Vien
De Nin
Ou bien

ANTHOLOGIE
DES
POÈTES BRÉSILIENS

ALVARENGA PEIXOTO

(1744-1793)

ESTELLE ET NIZE

Je vis la belle Estelle, et, follement épris,
Je jurai de l'aimer d'une flamme éternelle ;
Mais ensuite je vis Nize, fille si belle
Que d'un égal amour mon cœur se trouva pris.

Ah ! laquelle choisir, si dans mon cœur surpris
Je ne puis distinguer vraiment Nize d'Estelle ?
Si Nize vient ici, je meurs d'amour pour elle ;
Auprès d'Estelle encor mes sens sont tout ravis.

Mais la première, hélas ! me boude et me méprise,
Car elle, un jour, m'a vu prendre un baiser à Nize,
Et celle-ci se plaint de mon cœur inconstant.

Viens, viens, ô Cupidon ! Viens éteindre ma flamme ;
De Nize et d'Estelle, ah ! fais une seulement !
Ou bien, en deux moitiés, viens partager mon âme !

~~~~~

THOMAS ANTONIO GONZAGA

(1744-1807)

IDYLLE

En équilibre sur ses ailes inconstantes,  
L'abeille, en nos jardins, sur les fleurs odorantes  
Cueille son suc mielleux ;

Sur tes lèvres l'amour, ma douce Marilie,  
Ne cueille point le miel, mais cueille l'ambrosie,  
Nourriture des dieux.

La brise qui se joue à travers le feuillage,  
Soufflant tout doucement tout autour du bocage,  
Et les chansons des bois,

Et la source épanchant du haut de la colline  
Ses flots chantants, n'ont point l'harmonie argentine  
De ta divine voix.

Le cygne, roi des eaux, fendant le lac tranquille,  
Tout fier de ses attraits, et le vaisseau qui file  
Au loin, majestueux,

Sur une mer sereine, au vent livrant ses ailes,  
N'ont point, oh ! non, dans leurs postures les plus belles,  
Ton port si gracieux.

~~~~~  
PORTRAIT DE MARILIE

Pour pouvoir peindre son portrait,
Portrait vivant, le plus parfait,

La nature, toujours discrète en toute chose,
Pour le peintre futur de ses traits enchanteurs
 Créa les plus belles des fleurs,
Créa dans nos jardins le lis avec la rose.

 Pour peindre ses cheveux flottants,
 Prends tes pinceaux les plus savants ;
Sur ses tresses surtout mets en couleurs très belles
Le long de ses cheveux grimpant des cupidons,
 Les uns ourdissant les cordons,
Et les autres jouant tour à tour avec elles.

 Afin de peindre le carmin
 De ses lèvres, choisis le teint
De l'œillet, et, parmi les pierres précieuses,
Prends le grenat, Glauceste ; et pour peindre ses yeux
 Et leur éclat si radieux,
L'étoile du matin chère aux âmes rêveuses.

 Lorsque sa chevelure au vent
 Sur ses épaules follement
Ondoie en fouettant et parfumant l'espace,
Apollon sur son char doit en être jaloux...
 Ses cheveux sont d'un noir très doux.
O Marilie, avec la blancheur de ta face
Tes cheveux font ainsi, bien ravissant pour tous,
 Un contraste si plein de grâce...

 Ma belle a le front arrondi,
 Front pur comme un cristal poli,
Épais sourcils en arc, et la voix caressante ;
Pudique est son regard ; ses yeux sont deux soleils ;
 Le ciel n'en a point de pareils ;
A ma belle appartient la palme triomphante,
Car le firmament n'a qu'un soleil lumineux :
 L'amour espiègle en a deux !

Et le colibri prend sa face pour deux roses,
Pour des roses et pour des fleurs de blanc jasmin...
Les rubis brillent sur ses lèvres demi-closes ;
Son visage a la fraîcheur du matin.

GONÇALVES DIAS

(1823-1864)

MON PAYS A DES PALMIERS... (*)

Dans mon pays, du sein des forêts vierges
Jusques au ciel s'élèvent les palmiers
Où le *sabia* sur les monts et les berges
Chante le soir ses amours printaniers.

Le rossignol de vos vertes campagnes
Ne chante point comme notre *sabia*,
Et les oiseaux qui peuplent vos montagnes
N'entonnent point le matin comme là.

Sous notre ciel on voit bien plus d'étoiles ;
Dans nos vallons on voit bien plus de fleurs.
Le firmament est là toujours sans voiles,
Et nos amours respirent plus d'ardeurs.

Là, nos jardins répandent plus d'arome ;
En nul pays je me plais comme là,
Où les palmiers se croisent en un dôme,
Où vient le soir chanter le *sabia*.

En mon pays on voit mille merveilles
Qu'hélas ! ici je ne retrouve pas !...
A rêver seul sous des nuits sans pareilles,
Où donc trouver du plaisir comme là ?

(*) Cette poésie fut écrite à Lisbonne, où le poète brésilien se trouvait malade. Il mourut hors de sa patrie.

Sous nos palmiers, sous leur couronne altièrè
 Oû le *sabia* la nuit s'en va gémir,
 Permets, ô Dieu, qu'à mon heure dernière
 Je puisse rendre mon dernier soupir !

~~~~~  
 LA CHANSON DU TAMOYO (\*)  
 (Du poème *Os Tymbivas.*)

Mon fils, crains-tu la mort ?  
 La vie est une lutte  
 Oû nous vivons en butte  
 Aux caprices du sort,  
 Un combat de géants  
 Qui renverse sans trêve  
 Les lâches sous son glaive,  
 Mais respecte les forts, exalte les vaillants.

Nous vivons un soleil.  
 Du fils des forêts vierges,  
 Roi des monts et des berges,  
 La mort n'est qu'un sommeil ;  
 Il sait toujours mourir,  
 Et sa flèche légère,  
 Certaine, meurtrière  
 Voit tomber un Tapuy, un condor ou Tapyr (\*).

Jaloux de ses exploits,  
 Admirant ses victoires,  
 Tous entonnent des gloires  
 Au noble fils des bois.

(\*) *Tamoyos*, tribu d'Indiens sauvages au nord du Brésil, qui occupait 50 lieues de territoire, peuplade errante, ne vivant que de chasse et de pêche, essentiellement guerrière.

(\*) *Tapuys* ou *Tapuyas*, tribu d'Indiens (Brésil) de la race des *Tupis*, sur les bords du fleuve *Xingu*, et ennemis des *Tamoyos*.

Au conseil des guerriers  
Et des vieux des villages  
Tous les fronts de ces sages,  
Brillant d'un noble orgueil, lui tendent des lauriers.

Vivant, il a sa cour ;  
Mort, des siens la mémoire  
Le transmet à l'Histoire  
Des tribus d'alentour.  
Sois noble, fils, sois fort...  
Que t'importe la vie ?  
D'elle n'aie point d'envie...  
Un *Tamoyo* ne tremble point devant la mort.

En tout sois mon enfant :  
Sois fier comme ton père ;  
Un fils ne dégénère  
Quand son père est vaillant.  
Sois généreux, sois bon,  
Sois guerrier indomptable,  
Austère, infatigable,  
De nos tribus d'alentour sois le digne blason.

Au combat, que ta voix,  
Aux tempêtes pareille,  
Retentisse à l'oreille  
Du *Tapuy* plein d'effroi !  
Qu'il tremble, en l'ouïssant,  
Plus qu'aux pointes légères  
Des flèches meurtrières,  
Autant que du tonnerre au bruit retentissant.

Et, pour sécher les pleurs  
De leurs fils, quand nos mères  
Voudront en voix sévères  
Les remplir de terreurs,

Qu'elles montrent les airs  
 Où ton nom redoutable  
 Résonne impitoyable  
 Et sur l'aile des vents remplit nos longs déserts !

Si du sort le malheur  
 Trahissant ta vaillance  
 Te jette à la vengeance  
 D'un ennemi trompeur,  
 En présence des dieux  
 A ton heure dernière,  
 Rappelle en voix altière  
 Tous tes nobles exploits, dignes de tes aïeux.

Puis, comme un tronc fendu  
 Sous la foudre succombe,  
 Comme lui, mon fils, tombe,  
 Noblement étendu ;  
 Succombe en valeureux  
 A ton heure suprême,  
 Survivant à toi-même...  
 Ton nom restera comme un blason glorieux.

Prends l'arc, brave la mort...  
 La vie est une lutte  
 Où nous sommes en butte  
 Aux caprices du sort,  
 Un combat de géants  
 Qui renverse sans trêve  
 Les lâches sous son glaive,  
 Mais respecte les forts, exalte les vaillants !

~~~~~

MALÉDICTION DU TAPUY

(Du poème *Os Tymbiras.*)

Eh ! quoi ! pleurer en face de la mort ?
 Devant les ennemis laisser tomber des larmes ?

Ah ! non, non, tu n'es plus le fils de l'homme fort !...

Jette à la mer ta massue et tes armes !

Ah ! puisses-tu, vil descendant maudit

D'une noble tribu, privé de sépulture,

Voir ton nom abhorré se perdre dans la nuit,

Des *Aymorés* devenir la pâture !

Ah ! puisses-tu, de tous abandonné,

Errant bien loin des tiens sur la terre étrangère,

Maudit même des dieux, des hommes dédaigné,

Rejeté par la mort en temps de guerre,

De nos tribus perdre le souvenir !

Que tes rares amis, si quelque ami te reste,

Soient avec toi maudits ! Puissé-je à l'avenir

Même oublier ta naissance funeste !

Puisses-tu dans la lumière du jour

Ne jamais rencontrer de douceur bienfaisante ;

Et si ce n'est assez, que l'aurore à son tour

Cache à tes yeux sa splendeur rayonnante !

Puisses-tu sur le long de ton chemin

Ne rencontrer pas même où reposer ta tête,

Une pierre, un vieux tronc ; ou, pressé par la faim,

Aux loups des bois disputer leur conquête !

Que le vert gazon sèche sous tes pas ;

Que sous tes pas encor sèche la fleur charmante ;

Que le ruisseau limpide et murmurant tout bas

Excite en vain ta soif toujours brûlante !

Puissent les eaux devenir en tout lieu

Un marécage impur d'une impure vermine

Au contact empressé de tes lèvres en feu !

Que chaque fleur pour toi soit une épine !

Qu'il ne te reste aucun ami pieux

Pour embaumer ton corps dans une sépulture,

Joignant tes ossements à ceux de tes aïeux,

A tes aïeux épargnant cette injure !

Eh ! quoi ! pleurer en face de la mort !
 Devant les ennemis laisser tomber des larmes !
 Ah ! non, non, tu n'es point le fils de l'homme fort...
 Jette à la mer ta massue et tes armes !

NE M'ABANDONNE POINT !

(Allégorie.)

La pauvre fleur solitaire et plaintive
 Au bord d'un ruisseau qui fuyait au loin
 En vain disait à l'onde fugitive :
 « Pitié ! ne m'abandonne point ! »

Reste avec moi... reste... ou, même, mourante
 Emporte-moi vers l'horizon lointain ;
 Ou trouble ou clair je t'aimerai constante...
 « Pitié ! ne m'abandonne point ! »

Mais, du ruisseau la course vagabonde
 En flots pressés poursuivait son chemin ;
 La fleur toujours penchée au bord de l'onde :
 « Pitié ! ne m'abandonne point ! »

Et le ruisseau dans sa folle carrière
 Sourd à la voix qui l'implorait en vain,
 Laisait bien loin la fleur et sa prière :
 « Pitié ! ne m'abandonne point ! »

La pauvre fleur flétrie et défaillante,
 Le front penché, sans sève et sans soutien,
 Toujours en vain disait à l'eau courante :
 « Pitié ! ne m'abandonne point ! »

Quand tout à coup par l'onde impitoyable
 Déracinée et charriée au loin
 La fleur toujours d'une voix lamentable :
 « Pitié ! ne m'abandonne point ! »

LA COQUILLE ET LA VIERGE

Une coquille luisante et nacrée
Errait au hasard sur les flots amers,
A la faveur de la basse marée,
Tout à côté de quelques rocs déserts.

Sur une pierre, non loin de la plage
Était assise, à l'air triste et pensif,
Certaine fille... « En ce site sauvage,
Demande la coquille en ton plaintif,

Dis, que fais-tu, belle enfant, si rêveuse?
— Et toi, répond la vierge, où vas-tu donc?
Que fais-tu dans ta marche paresseuse,
Errant ainsi sur l'abîme profond?

— Des eaux des mers fille toujours errante,
Toujours poussée à la merci des flots,
J'ignore, hélas ! où la vague inconstante
M'emportera, sans pitié, sur son dos ! »

Alors la vierge en sa mélancolie
Lui répondit d'un ton de voix amer :
« Et moi aussi je vague dans la vie
De même que tu vagues sur la mer.

D'un flot à l'autre, en marche vagabonde,
Indolemment tu remplis ton destin ;
De rêve en rêve, épave de ce monde,
Triste, je souffre à désirer en vain...

Moi, je m'en vais où notre Dieu m'appelle ;
Toi, tu t'en vas où te conduit le sort,
Aux débris... Moi, vers la vie éternelle...
Nous cherchons, toi, la vie, et moi, la mort. »

GONÇALVES DE MAGALHAES

(1815-1882)

LE FLEUVE AMAZONE

Par le nord du Brésil, limite naturelle,
S'étend profond, tantôt calme et tantôt rebelle,
Le roi-géant des eaux, le rival orgueilleux
De l'océan lui-même et qui, majestueux,
Au sein d'autre géant roule ses eaux bourbeuses,
Roi des fleuves sans nombre, aux eaux mystérieuses,
Mais dont la royauté surpasse encor l'éclat
Des trônes de nos rois ; autour de lui s'abat
De cent fleuves divers la fureur inutile ;
L'Amazone en grandeur surpasse mille et mille
Merveilles de la terre...

En un concours rival,
Que le Nil, le Kiang, et le Volgue et l'Oural,
Et le Mississipi réunissent en masse
Leurs abondantes eaux, l'Amazone surpasse
Ces fleuves réunis...

De l'un à l'autre bord,
Feudataires soumis, augmentant son trésor,
Cent fleuves empressés courent inépuisables
Lui payer le tribut de leurs eaux navigables.
Tel qu'autre Briarée, énorme, tout-puissant,
Il étend ses cent bras pour embrasser la terre.
Ses affluents sans nombre en leur longue carrière
Offrent aux yeux ravis leurs îlots, leurs canaux,
Vers leur roi convergeant, en dociles vassaux,

Baignant sur chaque bord les forêts encor vierges
Et grondant au travers des brisants et des berges,
Tantôt impétueux et tantôt indolents,
Allant plus loin se tordre en terribles tournants,
Qui soulèvent des flots d'une écume brillante
Pour aller plus au loin, comme nappe dormante,
Développer leurs eaux, sous un ciel toujours pur,
En nuances de blanc et de jaune et d'azur.

Quel poète inspiré, quel peintre de génie
Pourra décrire un jour l'amplitude infinie,
L'aspect, la majesté, la force, la grandeur
Du géant Amazone et toute sa splendeur ?

Ici, l'on aperçoit tout au long de ses rives
Aux bords de ses forêts, en scènes fugitives,
Le sauvage indien errant en liberté
En rians archipels, berceaux de volupté ;
Plus loin, des canots sous les voûtes de ramage
Entrelaçant gaîment son abondant feuillage,
Dans la pénombre, en paix, glissant non sans effort,
Au travers des rochers sur le géant qui dort ;
Là, d'autres canotiers, peuplades vagabondes,
En pied sur leurs esquifs, se jouant sur les ondes
En rythme cadencé qu'accompagne le son
Par l'écho répété d'une longue chanson...
Plus loin c'est le *Tapuy* attachant sa pirogue
A remorque du tronc d'un grand arbre qui vogue
Charrié par les eaux... et, confiant en ses dieux,
Il se livre au courant, indépendant, heureux...

Le géant fatigué de sa course lointaine,
Puissant, majestueux, et sans reprendre haleine,
Rugissant d'une voix qui va frapper les cieus,
De rage bondissant (spectacle merveilleux !)
Court se précipiter au sein de l'Atlantique,
Repoussant devant soi la masse océanique,

Comme si dans son cours sur un long continent,
 Transbordant de son lit, cet énorme géant
 Redoutait d'inonder la terre trop étroite...
 Pour chasser l'Océan de son lit qu'il convoite,
 Il engage la lutte, une lutte sans fin,
 Les flots contre les flots qui vont se perdre au loin.
 Tel qu'aux rives d'un lac la *soucourioube* (*) énorme
 Enlacée en replis autour du tronc d'un orme,
 Bondissant tout à coup, d'un sourd rugissement
 Réveille l'eau dormante, au premier mouvement
 A fleur d'eau, d'un tapir (**), d'une loutre légère ;
 Et glissant aussitôt, s'agitant en colère,
 Elle dresse la tête, et sa langue de feu
 Vibre comme l'éclair ; et les eaux du lac bleu
 S'agitent sous le monstre en long sillon rapide
 Conduisant le serpent sur la plaine liquide ;
 Et le monstre bondit comme pour engloutir
 D'un seul et même trait la loutre et le tapir.
 De même l'Amazone envahit l'Atlantique,
 Soutenant une lutte éternelle, homérique.
 Ses armes de combat, ce sont d'énormes troncs
 En désordre laissés par ses flots furibonds,
 Arrachés par les eaux aux forêts riveraines ;
 Ce sont d'énormes blocs de montagnes lointaines
 Que mine incessamment la fureur de ses eaux,
 Et présentant l'aspect de sauvages îlots.
 Pour l'engloutir, sa large, effroyable embouchure
 Se précipite au loin ; sa langue sans mesure
 Sur des milles sans fin pénètre l'Océan,
 Comme une longue épée entière s'enfonçant
 Dans son rival, qui de ce duel héroïque
 Recule d'épouvante... Et l'on voit l'Atlantique

(*) *Soucourioube*, espèce de serpent boa du Brésil.

(**) *Tapir*, le plus grand animal d'Amérique, à nez en trompe (pachyderme).

Qu'excite la fureur, en long rugissement
Qui fait trembler les cieux, soulever tout-puissant
Tous ses flots courroucés aux montagnes semblables ;
Ses cris sont un tonnerre et cris si formidables
Qu'il semble qu'à l'instant la masse de ses eaux
Va subjuguier la terre ; et, lorsque par ses flots
Le fleuve voit enfler ses gigantesques formes,
Il soulève en jets d'eau des nuages énormes,
Lancés contre le ciel, reflétant du soleil
Les sept couleurs, par un spectacle sans pareil.

Tel l'heureux conquérant qui de plages lointaines,
De dépouilles chargé, retourne à ses domaines
Sur son char triomphant, enrichi des tributs
De cent rois détrônés et des peuples vaincus,
Orgueilleux, de pied ferme, en brillant char de guerre,
Et, tout enveloppé d'un manteau de poussière,
Va poussant devant soi ses nombreux bataillons.

LAURINDO RABELLO

(1826-1864)

L'ADIEU AU MONDE

I

De mon esquif flottant sur la mer de la vie,
Je sens déjà la main certaine de la Mort
M'ôter le gouvernail ; et dans mon agonie
Je vois déjà non loin apparaître le port,

Immense, nébuleux, tout couvert de nuit sombre,
Ce port mystérieux qu'on nomme... Éternité.
Le soleil est si beau !... De guirlandes sans nombre
Comme l'aurore brille en sa douce clarté !

Des astres infinis, oh ! comme la lumière
Brille d'un jour nouveau, redouble de splendeurs !
Oh ! qu'il est enivrant, à mon heure dernière,
Le parfum printanier qui s'exhale des fleurs !

Quelle harmonie étrange à l'oreille ravie
Parvient de toutes parts : des chansons des oiseaux,
Du grondement des mers se brisant en furie,
Des cascades sans frein, des limpides ruisseaux,

De la nature entière, alors que dans leurs veilles
Les yeux si fatigués, presque éteints, du mourant
Absorbent, tout ravis, ses dernières merveilles !

II

Quand, bercé d'espérance, à l'autre jour suivant

Je réservais d'un jour le soleil sans nuage,
Pour d'autres nuits encor la lune d'une nuit ;
Quand en moi je comptais mes jours plus longs que l'âge
Du vieux champ paternel, du noyer et son fruit ;

Quand j'espérais un jour que les chants de ma lyre
S'élevassent plus haut que le fracas des mers,
Plus haut que la cascade où l'onde se déchire
Et rugissante et folle en mille flots divers ;

Quand à mes droits je crus la nature soumise,
Je dédaignai ses dons ; mais Dieu s'est bien vengé ;
Bientôt j'irai gésir sous une pierre grise,
Vil' pâture des vers ; sur le sol ravagé

De mon dernier asile on verra mille arbustes
Pleins de sève et de vie à ricaner de moi...
Dans la vie et la mort, retours, hélas ! trop justes,
Justes compensations d'une éternelle loi !

Et la nuit et le jour, le soleil et l'aurore,
Et l'été, puis l'hiver ainsi que le printemps,
Le soir et le matin, les étoiles encore
Passeront en raillant sur mes vils ossements !

N'importe ! Ce n'est point le regret de ce monde
Qui vient aigrir en moi les instants ténébreux
Que par gémissements, en douleur si profonde,
Je compte, en attendant me voir ouvrir les cieux.

Mais... ah ! mourir si loin, si loin de la Patrie,
Mourir loin de ma mère et de ma pauvre sœur,
Mère, patrie et sœur plus chères que ma vie!...
Ah ! Dieu de pitié, c'est trop, trop de douleur !

III

Lorsque de mon pays, sur l'aile aventurière
 Du hasard, je voulus m'arracher et partir,
 Malgré tous les sanglots de ma sœur, de ma mère,
 Je n'avais rien à leur laisser en souvenir,

Rien qui pût exprimer ce qu'au fond de mon âme
 Elles étaient pour moi, ce que j'avais d'amour...
 — J'avais reçu des mains d'une chétive femme,
 En retour d'une aumône, en étrange retour,

Trois grains de scabieuse (*), aux cœurs si cher symbole
 Du regret... Aussitôt au jardin maternel
 J'emportai la semence à l'ombre d'un vieux saule,
 Bêchant, mouillant de pleurs le coin de terre auquel,

De mes tremblantes mains, je commis la semence.
 Étouffé de sanglots, à ma mère, à ma sœur :
 « Je vous laisse ici, pour adoucir mon absence,
 (Leur dis-je, en indiquant d'un geste de douleur
 Le dépôt si sacré), mon âme toute entière
 Dans l'âme d'une fleur ; je laisse en souvenir
 Un trésor enterré... Mais dans ce coin de terre
 Vous ne sauriez trouver l'or qui peut enrichir :

C'est le trésor du cœur ; Dieu le rende fertile ! »
 — Silence douloureux. — Je fouillai de nouveau
 La terre encore humide, et le terrain d'argile
 S'était tout effondré. Sur une nappe d'eau

De pleurs qu'avaient versés et ma sœur et ma mère
 Surnageaient les trois grains, qu'à nouveau je semai ;

(*) *Scabieuse* correspondant au terme portugais *Saudade*, terme difficile à traduire en un seul mot.

Priant à deux genoux, je baisai cette terre,
Je partis... en laissant à tous ceux que j'aimai

La moitié de mon âme. Et le cœur ? L'espérance
Le laissa tout entier dans un embrassement.

IV

J'ai compté tous les jours : du sein de la semence
Auront déjà poussé, grandissant lentement

Quelques fleurs. Si du moins j'en pouvais cueillir une,
Et revoir, trop heureux, le sol sanctifié
Par les larmes des miens ! Si ma bonne fortune
Daignait placer sur mon tombeau moins oublié

Une seule de ces modestes scabieuses,
Symboles du regret, et sous les yeux de Dieu,
Au jour sacré des morts, mais par des mains pieuses
Transplantée... Ah ! Seigneur, je demande si peu !

Je ne demande point superbe mausolée,
Une statue auguste ainsi que pour les rois.
Ah ! je dédaigne trop la vanité voilée
De ces géants en or, moins dignes qu'une croix ;

Géants creux, mensongers, entrailles de poussière,
Qui jamais autour d'eux n'ont vu les pleurs amers.
— Un avare linceul d'une bure grossière,
Et tout mouillé des pleurs de ceux qui me sont chers ;

Un peu de terre, assez pour recouvrir mes restes,
Et les bras d'une croix implorant des chrétiens
Une courte prière ; un coin des plus modestes
Dans mon pays natal, tout à côté des miens,

Voilà quels sont mes vœux...

V

Que la mort est cruelle
Loin de notre Patrie ! Ah ! c'est mourir deux fois...
Malheureux de celui qu'une fièvre mortelle
Moissonne loin des siens ; dont la mourante voix

Appelle, appelle en vain amis, sa sœur, sa mère ;
Dont la lèvre séchée, en sa fiévreuse ardeur,
Trempe dans la boisson d'une coupe étrangère
Que lui tend sans trembler la main d'un serviteur ;

Qui n'a pour reposer sa tête languissante
Un sein tout palpitant de soins et d'amitié !
Heureux celui qui sur sa face pâissante
Ne voit fixer des yeux sans pleurs et sans pitié ;

Qui dans le râlement d'une lente agonie
Entre ses doigts glacés sent encore trembler,
Comme pour retenir quelques instants de vie,
La main d'un ami que la douleur vient troubler !

Bienheureux celui qui, dans l'angoisse suprême,
Environné d'amis, sent un pieux mouchoir
Goutte à goutte sécher par la main que l'on aime
La sueur de son front et ranimer l'espoir !

Bienheureux celui qui répète la prière
Qu'il apprit à genoux quand il était enfant ;
Qui peut encor baiser dans les mains de sa mère
La croix de son Sauveur, résigné, repentant !

Malheur à moi ! Rameau battu par la tempête,
Rameau perdu du tronc dont j'avais bourgeonné,
Jour à jour je me meurs de ma douleur muette,
Sur la plage étrangère, un jour abandonné

Comme une épave par un malfaisant génie !
Ainsi le veut le ciel!... O sombre Éternité,
Viens me prendre à ton bord. Adieu, monde ! Adieu, vie...
Allons ! pour moi déjà le temps s'est arrêté !...

VI

Je sens déjà le froid de l'ombre sépulcrale
D'un horrible frisson agiter tout mon corps.
J'aperçois une main qui soulève la dalle
De ma tombe qui s'ouvre, et sur l'un de ses bords

Un squelette se dresse en geste qui convie.
Entrons... Allons franchir le seuil mystérieux...
Celui qui n'a trouvé que la mort dans la vie,
Mort, retrouve la vie en monde plus heureux.

Allons, adieu, vous tous, ô sœur, amis, ma mère !
Adieu, terre ! Adieu, mers ! Adieu, fleuves et bois !
O toi, soleil, dont la bienfaisante lumière
Sur mon humble berceau resplendit autrefois,

Illumine aujourd'hui ma pauvre sépulture.
Tendres fleurs qui jadis, lorsque j'étais enfant,
Couronnez tous mes jeux, bijoux de la nature,
Croissez, croissez en paix autour de mon néant !

Et vous, chantres ailés de l'aube et de l'aurore,
Dont les chansons charmaient le réveil de l'enfant,
Volez auprès de moi, venez chanter encore :
En funèbre chanson, saluez mon couchant !

MA RÉOLUTION

Pourquoi t'attrister, ma pauvre âme?
Pourquoi t'agites-tu, mon cœur?
Brûlant d'une inutile flamme,
Pourquoi te plaire en ta douleur?
Si celle qui fait ton ivresse,
Hélas ! ne t'adora qu'un jour,
Mon cœur, ayons plus de sagesse :
Va-t'en chercher un autre amour.

Le ruisseau sur un lit facile
Se promène tout doucement,
Lorsque complaisamment docile,
Le fond laisse aller le courant ;
Mais, si dans sa marche indolente
Il trouve un embarras soudain,
S'épanchant par une autre pente,
Il va porter ses eaux plus loin...

De l'eau suis l'exemple, ô mon âme !...
Pourquoi t'agites-tu, mon cœur?
Brûlant d'une inutile flamme,
Pourquoi te plaire en ta douleur?
Si celle qui fait ton ivresse,
Hélas ! ne t'adora qu'un jour,
Mon cœur, ayons plus de sagesse :
Va-t'en chercher un autre amour...

L'on voit naître et grandir la plante
Qui sur un fertile terrain
Végète et croît toujours contente,
Dans l'humus trouvant tout son bien ;

Mais si sur un terrain stérile
Elle ne trouve que poison,
Vers une terre plus fertile
La plante ouvre un nouveau sillon.

Imite la plante, ô mon âme !...
Pourquoi t'agites-tu, mon cœur ?
Brûlant d'une inutile flamme,
Pourquoi te plaire en ta douleur ?
Si celle qui fait ton ivresse,
Hélas ! ne t'adora qu'un jour,
Mon cœur, ayons plus de sagesse :
Va-t'en chercher un autre amour.

Enfin... que l'ingrate l'apprenne :
Je sais punir la trahison ;
D'esclave j'ai brisé la chaîne,
Du maître je reprends le ton ;
Comme les eaux, comme la plante,
D'Agnès je vais fuir sans retour,
Offrant à plus fidèle amante
Ma foi, ma vie et mon amour !

AURELIANO LESSA

(1828-1860)

LA CRÉATION

Lorsque tout était Dieu, quand sa divine face
Du vide remplissait l'horreur,
Il dit : « Que l'univers surgisse dans l'espace
Pour ma gloire et pour ma grandeur !... »

Ensuite de sa droite en condensant le vide,
Le vide informe et ténébreux,
Il lança l'univers avec l'éther limpide
Dans tout l'espace lumineux.
Un bruit sourd, bruit lointain de sublime harmonie,
Semblait chanter le Créateur,
Premier hymne de fête au premier jour de vie,
Aux premiers rayons de chaleur.

Et de mondes divers un déluge innombrable
Peupla les espaces déserts,
Comme une grêle intense, ou bien comme le sable
Envahissant le fond des mers.
La terre verdoyante en sa nouvelle orbite
Roulait entraînant dans son cours
La lune que Dieu lui donna pour satellite,
Alternant les nuits et les jours.

A la première nuit, au travers de ses voiles,
A l'empyrée brilla soudain
Comme nouveaux soleils un million d'étoiles...
Alors les comètes sans frein

Traversèrent les cieux, en course vagabonde,
De tous les coins du firmament,
Messagères portant jusqu'aux confins du monde
Les décrets d'un Dieu tout-puissant.

L'Océan révolté de l'abîme insondable
A s'échapper s'efforce en vain,
En mugissant... Car Dieu, de sa voix formidable,
Lui dit : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Le condor sur la nue ouvre ses grandes ailes,
Et le léviathan des mers
Surgit du sein des flots. Et des lions rebelles
La voix fait trembler les déserts.

Les fleuves, les torrents s'épanchent des montagnes
Roulant leurs flots tumultueux,
De leur vaste courroux dévastant les campagnes
Tels que des serpents monstrueux,

Rampant, glissant, sautant au travers de la plaine,
Pour boire au loin dans l'Océan...
Les brises du matin, avec leur douce haleine
Agitent le bois frémissant.

L'aurore aux doigts rosés, ce sourire du monde,
Entr'ouvre les boutons de fleurs...
Dans un cercle de monts, la cascade qui gronde
Réfléchit les milles splendeurs

D'un beau ciel de printemps, dans l'iris qui rayonne
Du sein de ses flots argentés,
Et s'épanchant du sein du gouffre qui bouillonne
S'enfuit sur ses bords enchantés.

Le temps avait été jusqu'alors immobile
Aux portes de l'Éternité ;
Mais il subit les lois de la terre mobile,
Marchant avec rapidité.

Alors, les millions et millions de mondes,
Les cieux et les cieux tout autour,
Tous à chanter du fond de leurs voûtes profondes
Un chant de gloire au Dieu d'amour.

Du sein harmonieux de la jeune nature
Soudain à la voix de son Dieu
L'homme surgit ; voulant être à sa créature
Invisible, sous le ciel bleu,

Dieu jette dans l'espace un voile impénétrable,
Voile de nuages épais...
D'une incertaine main tâtant l'air impalpable,
L'homme interroge tout, de près.

Émerveillé de tout, puissant, ivre de vie,
Il porte sa vue en tous lieux...
« O toi, qui donc es-tu ? dit-il, l'âme ravie,
Tâtant son corps mystérieux ? »

Il essaie de parler ; d'une voix le son mâle
Éclate aussitôt de son sein ;
En cris d'admiration sa voix même s'exhale,
En réveillant l'écho lointain...

Il veut marcher. Il court, s'avançant dans la plaine ;
Il va gravissant les coteaux,
Parcourant tour à tour de sa vue incertaine
Les monts, les vallons et les eaux.

Aux échos répétés prêtant longtemps l'oreille
Tout surpris il croise les bras,
Et de là, confondu devant chaque merveille,
Descend, ralentissant le pas.

C'est en vain que ses yeux parcourant les bocages
Et la majesté des grands bois ;
Des grottes c'est en vain qu'il parcourt les ombrages ;
De fatigue épuisé, sans voix,

Sur un lit de gazon alors il se repose...
Recouvrant toute sa vigueur,
Il explore, interroge à nouveau toute chose,
Sentant le vide de son cœur.

Soudain son cœur palpite et soudain il s'arrête ;
Il se surprend les bras ouverts ;
Sur un nouveau spectacle il redresse la tête,
Des plus beaux qu'il ait découverts :

Une femme, au cristal d'une onde transparente,
Se contemplait en sa beauté...
Mais de ses blanches mains, de pudeur rougissante,
Elle cachait sa nudité.

A son image alors souriant d'un air tendre,
Tendant les bras vers le portrait...
L'image dans ses bras semblait vouloir la prendre...
La vierge en riant reculait...

Et l'homme : « C'était toi ! »
La femme prend la fuite,
La face rouge de pudeur...
Mais, plus loin elle tombe... il tombe à sa poursuite,
Et l'Amour se leva vainqueur !

BRUNO SEABRA

(1837-1876)

IDYLLE

« Me donnes-tu, brunette, un baiser bien douillet?
— Et que me donnez-vous, beau monsieur, en échange?
— Ce bel œillet ! Voyez donc ! un œillet !
— Un baiser pour la fleur ? Non, je perds trop au change.
On voit là-bas tant de fleurs, au vallon...
Pour un œillet fané un baiser désirable?
Trop bon marché !... Fi donc !
Gardez la fleur, monsieur ; vous êtes trop aimable !

— Je ne demande enfin, ma brune, qu'un baiser ;
Je t'offre de linon transparent comme voile

Une robe... — Oh ! c'est trop, c'est trop payer :
Pour un baiser un gros jupon de toile?
Ainsi que moi qui perdais dans la fleur,
Un baiser est pour vous une mauvaise affaire...
Mauvais marché, monsieur :
Pour un simple baiser votre étoffe est trop chère.
— Viens, écoute un secret que je gardais pour toi.
— Un secret ? Ah ! Cherchez un dépôt plus fidèle !
Je cause trop... Vous confier à moi?
Fille d'Ève, je suis indiscreète comme elle.
C'est un secret ? Ah ! je le comprends bien ;
Vous voulez... je le sais... Oh ! là... je le devine...
Un mien baiser pour rien ?
Gardez votre secret... La chose est trop mesquine.

— Fille, je veux te dire à l'oreille, tout bas,
Que partout sur tes pas on te proclame reine...

— Vraiment ! Eh bien, cela n'étonne pas.

Vous voulez être roi si je suis souveraine ?

— Si tu voulais... oh ! quel bonheur pour moi !

— N'en doutez point, à vous obéir je suis prête :

Garçon, vous serez roi

Le même jour où vous épouserez Annette !

— Me marier ? je suis si jeune encor...

— Ingénuité sans pareille !

Pour baiser l'enfant qui pleure, tête et s'endort,

Adieu, petit, je suis déjà trop vieille ! »

~~~~~

D'OU VIENS-TU, LAURE ?

« D'où viens-tu, Laure ? — De chez moi,

— Vas-tu voir la fête ? — Sans doute.

— Si seulette ! — Et quel mal, ma foi ?

— Je vais avec toi... Cette route

N'est pas trop sûre. — Pourquoi donc ?

Merci pour tant de sacrifice ;

Je sais par cœur tout le canton ;

Merci ; je ne suis pas novice.

— Si le diable t'apparaît...

— Je saurai bien ce qu'il désire.

— Si c'est un baiser qu'il voudrait ?

— J'en donnerais deux à ce sire.

— Allons, Laure, décide-toi...

Un seul baiser... péchons ensemble,

Car, vrai, ce diable c'est moi.

— Vraiment, c'est bien ce qui me semble.

Ce sera pour un autre jour...  
— Du moins permets que je t'embrasse.  
— Pourquoi ? — C'est un gage d'amour.  
-- C'est un gage dont je me passe ;

Ma mère me disait naguère...  
— Que te disait donc ta maman ?  
— Lorsqu'une fille trop légère  
Embrasse un garçon trop galant,

          Tout son sang lui bout dans les veines  
Et puis... — Et puis ? — Pouf !... et voilà ! »  
Et s'enfuyant sous les vieux chênes  
La méchante me laissa là,

Le sang à bouillir dans mes veines  
Sans un baiser... et puis voilà !

---

ALVARES DE AZEVEDO

(1831-1852).

CE QUE JE DÉSIRES

Que ne suis-je le gant qui de sa peau si fine  
Presse ta gentille petite main !  
L'ange qui pour te voir laisse la cour divine ?  
La rose qui se fane sur ton sein ?

Oh ! que ne suis-je encor la chaussure mignonne  
Emprisonnant tes pieds beaux à ravir ?  
Et la douce espérance où ton cœur s'abandonne,  
Qui sourit à tes rêves d'avenir ?

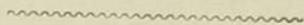
Je voudrais être aussi la tenture discrète  
Des blancs rideaux qui se ferment la nuit,  
De tes rêves témoins, gardienne muette,  
Gardienne des mystères de ton lit !

De ce double collier qui baise ta poitrine,  
De ce collier de perles du Ceylan  
Crois-moi, je voudrais être encor la croix divine  
Que le soir tu baises en te couchant.

Que ne suis-je plutôt ton miroir très fidèle  
Quand, de retour des délices du bal,  
En te déshabillant et devenant plus belle  
Ta grâce nue éblouit son cristal !

Oh ! si j'étais encor de ta couche discrète,  
Le lin couvrant tes charmes merveilleux,  
L'oreiller moelleux où repose ta tête  
Tout parfumé de l'or de tes cheveux !

Que voudrais-je de plus ? Être l'objet suprême  
Et le foyer de toutes tes ardeurs,  
Ton bon ange gardien, l'essence de toi-même,  
Et le confort de toutes tes langueurs...



LUIZ DELFINO

(1834-1909)

L'OMBRE DE SA MAIN

Je sors de son alcôve, à pas lents, tout morose,  
Et la laisse seule, veillant  
Une petite sœur malade qui repose...

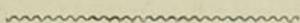
Le jour s'effaçait lentement.

Au bout d'un corridor plongé dans la pénombre  
Je descendis l'escalier  
Dans ma main de sa main emportant comme l'ombre,  
Comme emportant le monde entier.

De cette main j'emportais l'ombre fugitive,  
Car même je sentais encor  
Me froisser cette main chaude, tremblante et vive  
Qui faisait frissonner mon corps,

Cette main de velours, cette main que j'adore,  
Suave comme du satin,  
Aux doigts couleur de rose, aux ongles faits d'aurore  
Et des nuances du matin.

Quand je me vis enfin seul, à ma bouche ardente  
Je portai ma main sans chaleur,  
Et baisai de sa main l'ombre, l'ombre enivrante  
De doux parfum et de douceur.



PEDRO LUIZ DE SOUZA

(1839-1884)

TERRIBILIS DEA

Quand à l'horizon noir on la vit, au front pâle,  
Surgir échevelée, au bruit de la rafale,  
Brandissant sous les cieux son rouge pavillon,  
Fumante encor de sang, la foudre sur la terre  
Vint tout à coup répandre une étrange lumière...  
En cet instant surgit une mâle nation.

Quelle était, d'où venait cette sanglante image  
Qui d'un ciel pur troublait l'azur, sur son passage,  
Éclipsant l'avenir sous un voile de deuil ?  
De quel abîme ou de quel enfer surgit-elle ?  
Ange du mal, bravant la puissance éternelle,  
Peut-elle réveiller les morts dans leur cercueil ?

Laissez la déité monter, remplir l'espace.  
Son temple est l'univers, et le massacre en masse  
Est son culte sacré, souffle des passions.  
C'est la femme fantôme et vision du Dante...  
Et, des champs de bataille effroyable bacchante,  
Elle ferme l'oreille aux malédictions.

Déesse des tombeaux, reine sanglante et pâle,  
Elle vit de la mort. En marche triomphale  
Elle s'avance fière ou le front abattu,  
Tantôt dans la nuit sombre et tantôt de lumière  
Le front baigné ; sa cour est tantôt la misère,  
La Misère ou... tantôt la gloire sans vertu.

Au premier jour du mal on vit surgir ce spectre.  
En détresses sans fin la terre sous son sceptre  
Se tord et se débat depuis ce jour fatal ;  
Des peuples, d'âge en âge, évoquant les annales  
On la voit célébrer ses grandes saturnales  
Entre cris de douleur, en son instinct brutal.

Il y a dans ses yeux des éclairs de folie...  
Son rire parfois est d'amertume infinie  
Et parfois un éclat de plaisir et d'amour.  
Elle emprunte aujourd'hui du droit la voix sereine,  
Demain elle rugit, redoutable hyène,  
Assassinant de nuit ou tuant en plein jour.

Elle change toujours de route et d'hémisphère,  
Parcourant au hasard la terre tout entière,  
Se réveillant ravie au nom de liberté,  
D'un bras viril brisant les fers de l'esclavage...  
Comme elle est belle alors ! Mais demain, la volage  
Fait tressaillir d'horreur la triste humanité,

Arrachant à Thémis, en un jour de cynisme,  
Le glaive et le bandeau ; sans foi, sans héroïsme  
Livrant un peuple libre au bras des oppresseurs,  
Divinité fatale et de sang altérée !  
De sang toujours avide, à la foule effarée  
On la voit, ô grand Dieu ! distribuer des fleurs !

Et ses adorateurs, sur sa large poitrine,  
Elle les retient tous en étreinte féline,  
Les enivrant de gloire et de fausse splendeur ;  
Et tous ces insensés, d'héroïque mémoire,  
Viennent baiser sa robe, ivres de fausse gloire,  
Aux pieds de leur idole expirant sans honneur.

Quand Attila, du fond des déserts de l'Asie,  
Semblable à l'ouragan en toute sa furie,  
Foulait la terre aux pieds de ses noirs bataillons,  
A côté des brigands chevauchait la déesse,  
Excitant leur ardeur, rayonnant d'allégresse,  
Aux flancs de son coursier dardant ses aiguillons.

Elle fut des Romains le génie et l'idole,  
Domptant peuples et rois du haut du Capitole,  
Souveraine régnavant sur le monde latin.  
Elle fut les amours de César, de Pompée,  
De son bras tout-puissant forçant la Destinée,  
Précipitée un jour... du rocher Tarpéien.

De tous les conquérants belliqueuse compagne,  
Elle suivit plus tard les pas de Charlemagne,  
Et pour lui construisit un trône impérial.  
Lorsque, même mourant, Roland, nouvel Achille,  
Aux champs de Roncevaux, dans un effort fébrile,  
Embouchait la trompette à l'éclat martial,

Au delà de Pyrène apparut la déesse,  
De l'Achille français terrible vengeresse...  
Elle suivit encor le grand Napoléon  
De la Seine en Égypte en marche triomphale,  
Guidée en tous ses pas par une heureuse étoile,  
Recherchant l'infini sur l'affût d'un canon,

Du pays des chrétiens aux terres du Prophète,  
Inspirant la terreur à l'Europe muette...  
Mais... un jour elle eut peur des triomphes sans fin  
Qui semblaient défier toute puissance humaine :  
Elle jeta l'idole aux rocs de Sainte-Hélène !  
Et la déesse alors prit un autre chemin.

L'immortel *Ferragut*, l'amiral intrépide,  
La vit un jour surgir, triomphante, splendide,  
Sur le haut du grand mât, lorsque son *Moniteur*  
Vomissait tout autour, du fond de ses entrailles,  
Et le fer et des feux, en sanglantes batailles,  
Arrachant des mortels un long cri de terreur.

Elle était encor là, spectre cent fois horrible,  
A côté de *Barrose*, amiral invincible,  
A bord de l'*Amazone* et debout sur le pont,  
Couverte d'un épais nuage de fumée,  
Quand, à la voix du chef, sous la voûte enflammée  
Cessant pour un instant tous les feux de canon,

Le monstre cuirassé, volant à l'abordage,  
Dans les rangs ennemis poursuit le carnage...  
Et la mâle déesse aux pieds de l'amiral  
Accourut déposer sa sanglante couronne !

Déesse des combats, Salut ! Salut ! Bellone,  
Qui chantes aux accords d'un concert infernal,

Qui portes avec toi le songe de vengeance,  
Le glaive de Thémis, le rayon d'espérance  
Et de la gloire encor la magique splendeur !  
C'est pour te saluer, quand ton image passe,  
Que la voix des autans répète dans l'espace  
Des clairons de la mort l'éclat parfois vengeur !

---

MACHADO DE ASSIS

(1839-1908)

FILLETTE ET JEUNE FILLE

Annette est à cet âge inquiet, incertain,  
Qui n'est point le jour clair mais est déjà l'aurore,  
Un bouton entr'ouvert, le réveil du matin,  
Un reste de fillette, un peu de femme encore.

Circonspecte parfois et parfois étourdie,  
Son même geste est de malice et de pudeur.  
D'enfant elle a parfois l'innocente folie,  
De jeune fille aussi parfois l'air tout rêveur.

Lorsqu'au bal, en valsant, ses seins naissants palpitent,  
Est-ce bien de fatigue ou bien d'émotion ?  
Est-ce pour un baiser que ses lèvres s'agitent,  
Est-ce pour réciter tout bas une oraison ?

Parfois du catéchisme elle lit la doctrine,  
Et récite parfois des poèmes d'amour ;  
En baisant sa poupée et même sa cousine,  
Ses yeux vont au cousin qui sourit à son tour.

Au souffle caressant des brises amoureuses,  
Quand Annette se met à courir follement,  
D'un bel ange on dirait les ailes radieuses,  
Une *hourri* fuyant, la chevelure au vent.

Lorsque dans le salon par hasard elle passe,  
Imperceptiblement, comme sans le vouloir,  
Elle a soin de jeter un coup d'œil sur la glace,  
Sur sa robe d'azur consultant le miroir.

Attendant le sommeil, l'innocente fillette,  
Passe un instant à lire, au bord de l'oreiller,  
Un roman dans lequel la dame à notre Annette  
Enseigne à conjuguer l'éternel verbe *aimer*.

Lorsque, sous ses rideaux couleur de rose et neige,  
Elle rêve en dormant, en toute sa candeur  
Elle redit tout haut la leçon du collègue,  
Sans oublier le nom d'un tout jeune docteur.

L'orchestre en ses accents la remplit d'allégresse ;  
Entrant au bal, elle est la reine du *bon ton* ;  
La modiste de goût compense la maîtresse :  
Respectant la *Geslin*, elle adore *Dazon*.

L'étude pour Annette est une rude peine ;  
Mais elle, en vérité, ne se lasse jamais  
De conjuguer fort bien, sans même prendre haleine,  
*I love*, en souriant au professeur d'anglais.

Combien de fois, fixant ses beaux yeux dans l'espace,  
Elle poursuit un rêve entouré de clarté,  
Réprimant, à l'aspect d'une image qui passe,  
Les battements secrets de son cœur agité !

Oh ! si dans ce moment où son âme est ravie,  
Tu tombais à ses pieds pour lui parler d'amour,  
Elle se moquerait de ta pauvre folie  
Allant tout raconter à maman, sans détour.

Vraiment l'on ne saurait de ce cœur, de cette âme  
Adorable expliquer le mystère étonnant :  
On recherche l'enfant et l'on trouve la femme,  
On recherche la femme et l'on trouve l'enfant.

---

## LE VER

Je connais une fleur, une fleur qui recèle  
 Une fraîche rosée, un parfum des plus doux.  
 Le bon Dieu la planta de sa main paternelle  
 Dans un terrain fécond, avec un soin jaloux.

Un ver d'aspect hideux, ver repoussant et sale,  
 Engendré dans le sein d'un noir limon impur,  
 Se traîne jusqu'au pied de la fleur virginale,  
 Et s'endort tout au fond de son sein frais et pur.

Dans ce lit usurpé, le ver déchire, mine,  
 Suce le sang, la sève à l'innocente fleur  
 Dont le front peu à peu se flétrit et s'incline,  
 Et la tige a perdu sa première vigueur.

Ses feuilles, son parfum, toute sa poésie  
 S'envolent en un jour sur les ailes des vents :  
 Cette fleur, c'est le cœur ; ce ver, la jalousie,  
 Le ver rongeur, poison et fléau des amants.

~~~~~

 LE JOUR DES MORTS

.

 Des épitaphes ! Dieu ! quelle variété !
 Ou filles de l'amour ou de la vanité,
 Mais toutes du mensonge. *Inconsolable !* style
 Que sur tous les tombeaux la sottise burile...
Inconsolable ! Quoi ! non, non, il n'en est rien ;
 Bientôt l'on se console, et l'on ne se souvient
 De celui qui s'en va que le temps nécessaire ;
 La douleur cesse avec celui que l'on enterre.

Exemple : — Un tel est mort ; au pied de son cercueil.
 Les beaux yeux, gros de pleurs, de son épouse en deuil,
 Hélas ! se sont changés en source intarissable.
 Elle fait ses adieux de veuve inconsolable
 Au monde ; au monde entier elle fait le serment
 De rejoindre l'époux... (après l'enterrement).
 Mais, au sixième jour entre la couturière...
 C'est la robe de deuil... Pour sa moitié si chère
 La veuve doit demain, au temple du Seigneur,
 Assister à la messe. Et la vive douleur
 Éteint presque sa voix : « Je veux la robe en pointe...
 Hélas ! mon cher mari ! Mon Dieu ! quelle contrainte
 Pour essayer ma robe !... Ah ! fille, laisse voir...
 Quel mauvais mérinos ! Donne-moi le miroir... »

Douze jours sont passés... Le temps sèche les larmes...
 Le gentil tour d'esprit d'un garçon plein de charmes
 Provoque un jour en elle un sourire éloquent...
 Le lendemain on dit (tous en font le serment)
 Qu'il y a candidat à la place vacante
 Du cher mari défunt...

La semaine suivante

Elle était mariée.

Et l'on peut toutefois

Sur la dalle funèbre, au-dessous de la croix,
 Lire en style moderne une étiquette aimable :
Souvenir éternel ! Ta veuve inconsolable !

UNE CRÉATURE

Il est une puissance antique et formidable,
 Créature qui se repaît, — festin sanglant ! —
 Dans son avidité toujours insatiable,
 De ses entrailles, de ses membres palpitants.

Elle habite à la fois les monts et les vallées ;
Elle remplit des mers les abîmes profonds,
Et de la terre au sein des régions étoilées
Elle s'étire toute en longues convulsions.

Sur son front est gravé d'un sombre despotisme
Le signal fatidique, et de chaque regard
S'échappant de ses yeux l'amour ou l'égoïsme
Universellement s'épand en toute part.

Elle contemple, dans sa froide indifférence,
Sans jamais s'émouvoir, défilant tour à tour
Le désespoir et la suprême jouissance...
Dans son cœur elle accueille et la haine et l'amour.

On la voit protégeant tour à tour, sous son aile,
Le charmant colibri comme un immonde ver,
Le chacal ainsi que la douce tourterelle...
Elle aime le printemps comme elle aime l'hiver.

Sur la terre on la voit, sereine, imperturbable,
Telle qu'un pachyderme avançant lentement
Sur une grève d'or, sur une mer de sable,
Où rien ne vient troubler son air indifférent.

Sur le jeune arbre où le premier bouton bourgeonne
La feuille pousse et se dédouble peu à peu ;
Vient ensuite la fleur que le soleil d'automne
Féconde en un beau fruit mûri par le bon Dieu.

Eh bien, nous retrouvons partout dans la nature,
Au sein hâlé des fleurs, dans les fruits corrompus,
La fatidique main de cette créature
Qui de destruction se nourrit de plus en plus.

Aimant d'égal amour le pur, la vilénie,
Elle quitte et reprend un éternel effort.
« C'est la mort, direz-vous ; moi, je dis : c'est la vie ;
C'est la vie à grandir aux dépens de la mort ! »

CERCLE VICIEUX

Un ver luisant mutin, vif, dansant dans l'espace :
« De cette blonde étoile eussé-je la splendeur,
Ainsi qu'elle brillant d'éternelle lueur ! »
Mais l'étoile jalouse à la lune qui passe :

« De tes rayons d'argent puissé-je, fortunée,
Avoir la transparence et toute la douceur
Que du balcon gothique, aux élans de son cœur,
Contemple en soupirant une amante adorée ! »

Mais d'un regard jaloux, la lune s'adressant
Au soleil : « Je voudrais, bel astre éblouissant,
Être à mon tour foyer d'éternelle lumière. »

Le soleil inclinant son front tout radieux :
« Puissé-je dépouiller l'auréole des dieux !
D'un simple ver luissant que ne suis-je le frère ! »

GONÇALVES CRESPO

(1849-1879)

CHIMÈRES

L'océan fut mon rêve... et, rêvant dans les nues,
Mon esprit s'enivrait de voyages lointains :
Délirant, je rêvais d'apporter aux humains
Les secrets merveilleux de terres inconnues.

Plus tard, je désirai des ères révolues
Une autre toison d'or ; et parmi tous les biens
Un palais ombragé, bien loin des bruits mondains,
Où, tout seul à rêver de vierges toutes nues...

Mais... tout cela n'est plus, tout s'est évanoui ;
Des chimères d'alors il me reste aujourd'hui
La vision réelle et pure, enchanteresse,

Du foyer conjugal : une alcôve, un berceau,
Une épouse au cœur pur, mon plus riche joyau,
Dans un peignoir tout rose ainsi que sa jeunesse.

DÉLAISSÉE

Elle vivait dans l'ombre, au sortir du village,
Sur le bord du chemin, dans un pauvre réduit,
Dans un triste abandon, loin du monde et du bruit,
Seulette et délaissée ; et, malgré son jeune âge,

Au cœur simple, au cœur pur, fruit qui ne put mûrir,
La pauvre n'avait jamais connu son père,
N'avait jamais senti les baisers d'une mère,
Jamais la joie et le plaisir ;
Sans convoitise et sans haine contre la vie,
Fleur qui ne put, hélas ! jamais s'épanouir...
Pauvre Marie !

Son front était fouillé par des rides précoces...
Quelle douleur de voir ce visage amaigri !
A quels cœurs confier son pauvre cœur meurtri ?
Aux fêtes du village ainsi qu'aux jours de noces
Nul garçon l'invitait. En un soupir profond
On l'entendait parfois : « Pourquoi donc suis-je née ?
Si laide, mon Jésus ! » Mais à sa destinée
Pauvre, elle courbait le front.
Des filles du hameau, sans aigreur, sans envie,
Elle entendait les cris au loin, dans le vallon...
Pauvre Marie !

Quand la lune, montant aux voûtes éternelles,
Baignait de ses rayons la plaine et les grands bois,
Sur le seuil de sa porte on la voyait parfois
Comme écoutant d'en haut des voix surnaturelles
Qui semblaient consoler son cœur pur, sans orgueil...
Mais Dieu prit en pitié la jeune délaissée :
Elle mourut sans bruit...

Quand la foule empressée
Le soir vit passer son cercueil :
« Si laide en son vivant, dans la mort si jolie ! »
Et tous se découvraient, l'âme et le cœur en deuil...
Pauvre Marie !

FAGUNDES VARELLA

(1841-1875)

LA FILLE DES MONTAGNES

Elle vécut au sein de ces vertes montagnes,
Coulant des jours en paix entre sa mère et Dieu,
Perle d'élection de ses jeunes compagnes,
Lis virginal sous un ciel toujours bleu.

Son passage ici-bas, rapide trajectoire,
Fut un vol d'hirondelle effleurant le gazon ;
L'on compta de ses jours la course transitoire
Par les matins des fleurs d'une saison.

L'humble enfant, étrangère aux vanités mondaines,
Ne convoita jamais la soie et le velours,
Ni le luxe si lourd de nos modes si vaines,
Ni des bijoux les superbes atours.

L'âme et les yeux fixés sur l'éclat des étoiles,
La vierge dédaignait les riches diamants.

Dans nos cités, il faut couvrir nos yeux de voiles
Et notre cœur se souille ignoblement :

De la foule isolé l'homme pris en lui-même
« Est un ange tombé qui se souvient des cieux, »
Et, solitaire, il peut de la bonté suprême
Avoir au cœur le germe précieux ;

Mais, dès qu'en un seul corps, par la loi sociale,
Les hommes sont unis, l'ange devient démon,
L'agneau devient chacal ; une lutte infernale
S'engage alors d'un à l'autre horizon.

Si l'homme s'est courbé sous les lois menaçantes,
Aux yeux de la loi même il forge des complots,
Tandis qu'il sent, rongé par ses entrailles brûlantes
Un mal moral et mille noirs fléaux.

De la perfide intrigue il fit une science ;
Il apprit à mentir en air de vérité ;
Et ses discours, brillants de vertu, d'innocence,
Servent de voile à sa perversité.

Bienheureuse la vierge en ces lieux endormie
De l'éternel sommeil ! Car ses pas égarés
Ne foulèrent jamais la vaste ignominie
Des boulevards de nos centres dorés !

Fleur tendre, pauvre fleur, l'haleine pestilente
De nos foules l'aurait brûlée en sa verdure...
L'on peut encore voir sous la rose grimpante
Et sous un grand jasmin toujours en fleur

Un banc rustique au pied de la triste chaumière,
Où le soir, quand Vénus se montre à l'Occident,
Seule, s'en vient gémir l'inconsolable mère
Mêlant ses pleurs au sifflement du vent.

Les liserons grimpants ombragent la fenêtre,
Les pigeons sur le toit roucoulent leurs amours ;
Le sabia captif, qui se souvient peut-être
De celle qui le baisait tous les jours,

Au-dessus de la porte, en touchantes complaints,
Semble évoquer encor un tendre souvenir.
Sentiers, qui de ses pas conservez les empreintes,
N'attendez plus la voir encor courir !

Sabià, liserons, jasmin, berceau de roses
Que la vierge adorait, pleurez sur son destin.
Comme elle vous aimait, ô fleurs à peine écloses,
Frappant les airs de son rire enfantin !

Vous souvient-il encor de ses chants, autour d'elle
Réveillant des vallons les échos endormis,
Les échos redisant en langage fidèle
Premier amour, jeunesse, jeux et ris ?

De charmants oisillons une bande docile
Accourait à sa voix voltigeant tout autour,
Sur ses épaules se perchant tous à la file
En attendant la pâture du jour.

Pauvres enfants de l'air, la fille des montagnes,
Celle qui vous aimait, ... ne viendra plus demain !
O vierges du vallon, ses fidèles compagnes,
Pleurez, pleurez, sur son triste destin !

Voyez-la dans la mort comme elle est encor belle !
Il semble qu'à l'aspect du spectre de la mort
Son sourire accueillit la sentence mortelle...
Elle vécut et mourut sans remords.

A l'ombre d'un palmier on voit sa sépulture
Couverte de gazon, sous une croix de bois,
Sans pompe, sans grandeur, sans moderne sculpture,
Sans autre enclos que l'enceinte des bois.

Heureuse celle qui, morte au sein des montagnes,
Vierge pure, a vécu loin du contact impur
D'un monde corrompu ! Sa mère et ses compagnes
Furent les seuls désirs de son cœur pur.

Le désert la vit naître et protège sa tombe...
De la voûte des cieus, sous la rosée en pleurs,
Ainsi que, cristalline, une goutte d'eau tombe
Comme une larme au sein vierge des fleurs,

Et retourne sans tache aux champs bleus de l'espace,
De même aussi son âme, en foyer lumineux
Toute baignée, et sans laisser de trace,
S'est envolée aux champs mystérieux.

LE CANTIQUE DU CALVAIRE

Tu fus, ô mon enfant, le pigeon bien-aimé
Qui, sur un Océan de trouble et défaillance,
Venait m'offrir le vert rameau de l'espérance,
Quand à l'espoir mon cœur était fermé.

Dans ton cours fugitif tu fus l'astre brillant
Qui, d'un hiver brumeux perçant les froids nuages,
Indiquait au berger les lointains pâturages
Et le retour d'un soleil bienfaisant.

Abondante moisson d'un été couleur d'or,
D'un amour tout-puissant, mon fils, tu fus l'idylle ;
Tu fus l'inspiration, ma gloire, mon asile,
Mon avenir et ma patrie encor.

Mais, ah ! pauvre pigeon, la flèche de la mort
Vint un jour te percer, sans pitié, la cruelle !
Bel astre, je te vis dans la nuit éternelle
T'ensevelir sous l'ouragan du nord.

Coulez, coulez, ô pleurs d'un regret infini,
Héritage cruel d'un bonheur éphémère !
O flambeaux incertains, éteignez la lumière
Sur le tombeau d'un songe évanoui...

Coulez, larmes, témoins d'un triste souvenir...
Un jour je vous verrai vous transformer plus belles
Que rubis d'Orient, comme des immortelles
Briller sur ma couronne de martyr.

Les flambeaux de la nuit pour moi se sont éteints ;
Mais Dieu vous fait briller, larmes d'un pauvre père,
Et, grâce au secours de leur douce lumière,
Je marcherai dans les déserts lointains.

Étoiles de souffrance, ô gouttes de douleur,
Du ciel douce rosée, oh ! soyez donc bénies !
Et toi, sur qui venaient reposer infinies
Tant d'illusions, idole de mon cœur,

Rose que j'ai plantée en un jour de soleil,
Pauvre fleur qui croissais sur un terrain stérile,
Quand, parti d'Occident et cherchant un asile
Auprès de nous, sur les sommets vermeils

Le héron reviendra, fidèle à nos climats,
Alors sur mes genoux, couvert de tes caresses,
Je ne te verrai plus, sensible à mes tendresses,
Comme jadis, me tendre les deux bras ;

Et pour me ranimer dans mes jours de langueur,
Je n'aurai plus tes yeux qui chassaient la souffrance,
Tes yeux d'où rayonnait pour moi tant d'espérance,
Où je lisais les gages du bonheur.

Je n'invoquerai plus de ces vallons déserts
La muse d'autrefois, vallons dont le feuillage
Ainsi qu'un pur cristal réfléchissait l'image
Des jours heureux, jours à mon cœur si chers.

Triste et pensif toujours, jamais plus, mon enfant,
Au coucher du soleil, au bas de la montagne,
Ton père n'entendra quand le cor accompagne
Quelque chasseur au foyer qui l'attend.

Jamais ! non, jamais plus ! Mais déjà sur sa fin
Commence à se fermer le livre de ma vie ;
Et ta mort de ma mort sera bientôt suivie ;
J'ai devant moi déjà peu de chemin.

Encore un pas de plus, et le fruit de mes jours,
Pourri, de son rameau tombera, méprisable,
Au caprice du vent roulera sur le sable,
Et dans l'égout se perdra pour toujours.

Encore un instant, et l'ouragan déchaîné
Brisera de mon luth cette dernière corde,
Pauvre luth qui n'a plus de muse qui l'accorde,
Et dont le chant est enfin terminé !

Des tristesses de l'homme écho choisi de Dieu,
Je suis comme le lac où le feu des tempêtes
Fait miroiter, la nuit, les formidables têtes
Des monstres nés de la dévastation.

En tous lieux où semblait sourire le bonheur,
En tous lieux où j'allai traîner mon existence,
Où j'espérais trouver un rayon d'espérance,
Partout, partout, j'ai trouvé la douleur.

Ah ! combien de longs jours, dans mon isolement,
Assis aux bords déserts d'une mer en furie,
N'espérais-je enfin voir s'évanouir ma vie,
Comme des eaux le flocon écumant,

Ou comme le sillon du bateau fugitif
Dont je suivais, jaloux, la course aventurière !
O vous, tableaux mouvants d'une vie éphémère,
Flots écumants, emportez mon esquif...

Ah ! combien de moments, au sein des lieux déserts,
J'ai consumé ! moments de folie et délire,
Écoutant les forêts, apprenant à redire
Mon chant de mort que répétaient les airs !

Combien, combien de nuits de délire, en ces lieux
N'ai-je point consumé, attendant au passage
Le génie infernal dont le coursier sauvage,
Lancé dans un galop vertigineux,

Pût enfin, en ces lieux, m'écraser sous ses pas !
Mais... en vain ! A mon être, ardente, folle et vaine,
La vie m'appelait, m'offrant sa coupe pleine,
Et m'enchaînant de ses robustes bras.

Malgré moi, j'ai vécu ! Mais toi, mon fils, si pur,
Aussi pur que le ciel, mais toi, si jeune encore,
Qui n'étais de tes jours qu'à peine à ton aurore,
Petit oiseau qui volais dans l'azur,

Baigné par l'espérance aux doux et chauds rayons,
Du jardin paternel gentil bouton de rose,
Fleur que malgré mes soins je n'ai pu voir éclore,
S'épanouir entre les papillons,

C'est toi que de sa faux l'impitoyable mort
Vint faucher en un jour de nombreuse hécatombe !
De tous mes rêves d'or il me reste... une tombe,
Et moi, mon fils, je cherche en vain le port.

Oh ! Dieu, quand je sentis, pour la première fois,
Le long de mes cheveux passer ta douce haleine
Et palpiter ton cœur, et de douceur si pleine
Je pus entendre résonner ta voix ;

Quand mon regard plongea dans le fond de tes yeux,
Abîmes de candeur, abîme d'innocence,
Et que, tout bas, ému, radieux d'espérance,
Je murmurai : Mon fils !... j'étais aux cieux ;

J'étais aux cieux, et par tout mon être ébranlé
Il me sembla sentir le souffle plein de flammes
De cet amour sans fin qui vient unir nos âmes
Au nom de Dieu, sous le dôme étoilé,

De cet amour sans fin dont le souffle puissant
Éternise l'hymen des mondes innombrables
Qui se croisent entre eux sur leurs voies immuables
Dans l'Infini, sous l'œil du Tout-Puissant,

Amour qui vient confondre en son sein lumineux
Et les anges et l'homme, et le ciel et la terre,
Amour qui se répand en torrents de lumière
Du sein fécond de la Vierge des cieux.

Les fêtes qui toujours rendent un jour plus beau
Ne saluèrent point le jour de ta naissance ;
Aucune des splendeurs qui flattent l'opulence
Ne vint, mon fils, réjouir ton berceau.

Mais si des fils des grands la pompe et la splendeur,
Si les éclats joyeux ne furent ton partage,
Plus que le fils d'un roi tu reçus l'héritage
Dont un roi même envie la grandeur.

Dans le cœur de ton père était un riche autel,
Autel d'amour sans fin, d'adoration profonde,
Richesses surpassant les trésors de Golconde,
Poèmes, chants dictés par l'Éternel.

Quels songes séduisants, quels poèmes d'amour,
Que d'illusions sans fin mais pleines d'espérance
Tu vins, fils, apporter, iris de l'alliance,
Dans la tempête, au pauvre troubadour !

Et tu vins, ô mon fils, adoucir mes tourments ;
Et, du fond de l'exil, aux brises vagabondes,
Ma lyre de nouveau en harmonieuses ondes
Jeta les flots de ses nouveaux accents.

La nuit chassait le jour, l'aube chassait la nuit,
Et moi, tout éivré d'un plaisir ineffable,
Je tremblais de quitter ton beau berceau d'érable,
Pour ton sommeil tremblant au moindre bruit.

Mes yeux dans tes yeux bleus se baignaient longuement ;
Les songes qui du ciel descendaient sur ta couche
Étaient aussi les miens, souriaient sur ta bouche...
Oh ! jours heureux, vous fûtes un moment !

Mon fils, fils de mon âme, oh ! comme il était beau !
Sur son front radieux on devinait les traces
Des baisers que du ciel venaient porter les Grâces
Qui voltigeaient autour de son berceau.

Dans ses yeux languissants brillait un doux rayon,
Rayon que le bon Dieu sans cesse renouvelle
Pour chaque ange nouveau, puisant une étincelle
Dans le foyer de sa bénédiction.

Et je disais en moi : de mon fils le destin
Sera plus bel encor que le chant de ces fées
Dansant à la lueur des rougeâtres nuées,
Quand le soleil arrive à son déclin,

Plus triomphant encor que le soleil naissant
Qui, seul, vient dissiper un monde de ténèbres
Et des fils de la nuit les augures funèbres,
Et s'avance en son char resplendissant.

Songes extravagants !... Trois fois l'astre argenté
Autour de sa planète avait décrit l'orbite,
Et de tant d'illusions où le mensonge habite
Il me restait... quoi? La réalité !

De sa torche fatale un démon malfaisant
Ces superbes châteaux... vint les réduire en cendre ;
Le malheur à mon seuil vint un jour me surprendre
Quand je rêvais un songe séduisant.

Et celle qui, sinistre, au royaume des morts
Dicte ses dures lois, vint de sa main fatale
Sceller ton front si pur de la marque royale
Et t'emporter, mon fils, aux sombres bords.

Pendant mes longues nuits sans cesse je te vois ;
En mes jours ténébreux, toi, que je vois encore ;
Toi mort, tu m'apparais en ta première aurore,
Et moi je ris et je pleure à la fois...

Jusqu'à moi vient l'écho des chants religieux ;
J'entends encor le glas des cloches funéraires
Dont chaque tintement compte comme dernières
Mes illusions qui te suivent aux cieux.

J'entends encor des voix l'horrible confusion
Avec l'horrible bruit du marteau qui retombe
Sur la bière qui doit t'emporter à la tombe...
Dieu ! de ce jour éloigne la vision !

Éparses sur ton corps par de pieuses mains
Comme un linceul de deuil, je vois les immortelles,
Et sur l'encens qui monte aux voûtes éternelles,
Je monte aussi prier le Saint des Saints ;

J'entends les chants sacrés, les hymnes de la mort
A l'heure où lentement s'éloigne le cortège,...
O père infortuné que la douleur assiège,
Laisse chanter... ton fils, ton fils est mort !

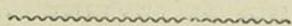
Mais non ! tu dors sans doute au sein de l'Infini,
Au sein du créateur des innombrables mondes,
Et partout de ta voix (illusions fécondes !),
Partout, partout j'entends le son béni.

Dans l'oiseau qui gémit, dans le souffle des vents,
Dans la voix du ruisseau qui pleure et qui murmure,
Partout autour de moi, dans toute la nature,
Toujours, mon fils, c'est ta voix que j'entends.

Aux pieds du Tout-Puissant, oh ! qui sait si du ciel
A travers l'infini tu vois encor ton père ?
Qui sait si sous l'aspect d'un astre tutélaire
Tu ceins mon front d'un rayon immortel ?

Eh bien, sois mon étoile aux détours du chemin.
 Sur le voile azuré des espaces célestes
 O toi qui, même absent, seul encore me restes,
 Brille toujours, étoile du matin.

Et quand la mort enfin, quand la mort sur mes yeux
 Viendra pour secouer la poudre de ses ailes,
 Tes rayons de Jacob seront autant d'échelles
 Par où mon âme ira frapper aux cieux !



LA MORT DE NAHYDA

(Du poème *l'Évangile dans les forêts vierges.*)

O ma muse, silence !... Un long cri de détresse,
 Un long cri de douleur vient couvrir de tristesse
 La tribu chrétienne, interrompant soudain
 Le récit commencé par l'apôtre divin.
 Les jeunes en sursaut se dressent de surprise ;
 Les vieux s'interrogeant courent hors de l'église :
 « Quoi de nouveau ? Qui vient effrayer tous les cœurs ?
 D'où viennent ces hauts cris, messagers de douleurs ? »
 Habitants des forêts, courez... Là, vers la berge,
 Courez, vite, au secours de *Nahyda* la vierge...
 La vierge du désert se meurt ! — « Ah ! pauvre enfant !
 O ma fille ! » Ce cri d'angoisse déchirant,
 Ce cri retentissant de douleur maternelle
 Vibra comme le feu d'électrique étincelle
 Dans l'âme de l'apôtre : — « Ah ! laissez-moi la voir !
 Je veux voir *Nahyda* ! N'y a-t-il pas d'espoir ?
 Où donc est-elle, enfants ? » Mais les cris de la mère
 Guident enfin les pas du saint missionnaire,
 Inquiet, haletant, aux yeux baignés de pleurs...
 « Par ici, mon saint père ! accourez... ou je meurs
 Avec ma pauvre enfant ! » répond la pauvre mère
 D'une voix lamentable.

Or, un pieux sauvage agitait de sa main
 Un flambeau résineux éclairant le chemin.
 L'homme de l'Évangile, à travers la savane,
 Les traits tout altérés, arrive à la cabane
 Où la vierge agonise.

En un lit odorant
 De lavande et verveine, hélas ! la pauvre enfant
 Triste et belle gisait, comme ange de la terre
 Que les anges de Dieu attendent en prière,
 Qui s'endort pour aller se réveiller au ciel.
 Et reposant son front sur le sein maternel,
 La vierge avait déjà perdu de l'existence
 Le lointain souvenir... Tel dans son innocence
 Le colibri des bois dans le tendre aubier
 D'un jeune acacia ou d'un arbousier
 Enfonce par instinct son petit bec-aiguille,
 Ferme les yeux... et meurt.

Dans cette pauvre fille,
 L'approche de la mort venait sur ses beaux traits
 Répandre un jour plus pur et de nouveaux attraits.
 Mais la mate blancheur, blancheur d'une autre vie,
 Clair de lune altérant sa physionomie,
 Donnait à *Nahyda*, donnait à tout son corps
 L'aspect d'une statue au noir séjour des morts.
 Apercevant tout près l'homme de l'Évangile,
 Un rayon d'espérance (espérance inutile !)
 Parut illuminer un instant ses beaux yeux,
 Ses yeux où de la mort le voile ténébreux
 S'étendait par degrés... Par un effort pénible
 Elle voulut parler... L'infirmité terrible
 Vint suffoquer sa voix... Mais la sublime enfant,
 A qui l'infirmité niait cruellement
 Le bonheur d'adresser une douce parole
 A l'apôtre divin qui pardonne et console,
 Trouve pour son cher maître un sourire éloquent
 Qui vient épanouir son visage un instant.

Tout près de *Nahyda*, au chevet de sa couche,
Le prêtre est à genoux. De sa pieuse bouche
S'élève vers le ciel une ardente oraison,
Pour sa cathécumène implorant le pardon.
Il prend entre deux mains sa main blanche et glacée ;
Tous tombent à genoux. Dans la foule empressée
On n'entend que sanglots. L'apôtre en sa ferveur
Présente à *Nahyda* l'image du Sauveur.
Admirable tableau, scène simple et touchante :
Ces hommes du désert et de la vie errante,
En qui jamais la mort n'engendra la frayeur,
Aussi libres que l'air, sans reproche et sans peur,
Auprès de *Nahyda* pleurent comme des femmes !
Dans les forêts aussi, dans les déserts lointains
Qu'habitent les tribus de peuples indiens,
On dresse des autels à la vertu modeste ;
Quand la vertu succombe aux coups d'un sort funeste
Elle reçoit aussi le tribut éloquent
Des larmes, des regrets au chevet du mourant...
Sous les lambris dorés, sous le chaume où l'on s'aime
La nature n'est qu'une ; elle est toujours la même.

Comme la fleur de soie en nos riants vallons,
Suspendue à sa tige, attend les chauds rayons
D'un soleil fécondant pour rompre — fleur exquise —
Sa fragile enveloppe au souffle de la brise,
Et s'échapper dans l'air en flocons lumineux ;
Ou rappelant encor l'insecte merveilleux,
La blonde chrysalide en sa métamorphose,
Qui s'échappe un matin de sa coquille éclore
Aux rayons du soleil, la vierge des déserts
Semblait, les yeux fixés vers des horizons clairs,
Attendre le retour de l'aurore nouvelle
Pour s'envoler au sein de la vie éternelle.

L'horizon rougissait des premières lueurs
D'un beau jour de printemps éclatant de splendeurs.

Le maître prit la main de la jeune Indienne...
La main était glacée... Ah ! l'âme chrétienne
Avait pris son essor vers les anges de Dieu.

NAPOLÉON

Sur un rocher désert battu par les tempêtes
Au sein des mers perdu, mers sombres et muettes,
Parfois passe et repasse un fantôme exilé,
Dont le sol embrasé sans cesse boit les larmes.
Là, cette ombre plaintive, entre deux vils gendarmes,
Tressaille au bruit lointain de ses glorieuses armes,
Et, sous son froid manteau autrefois étoilé,
Comme un défi suprême à l'Anglais misérable,
Comme un défi dernier au destin implacable,
Répète encor et d'un accent profond :
« Je suis toujours, je suis Napoléon ! »

En mille convulsions on voit trembler la plage ;
Les ondes en courroux aux yeux offrent l'image
D'un combat de géants ; du fond mystérieux
De l'abîme insondable à l'humide silence
S'élève courroucé, franchit l'espace immense
Un long cri de douleur, un long cri de vengeance
Emporté sur le dos des vents impétueux ;
Et du sein des rochers à la tête brunie,
Succombant sous le poids d'une lente agonie
L'ombre redit : « Malgré leur trahison,
Je suis encor, toujours, Napoléon ! »

« Je le serai toujours ; du firmament de gloire,
Des monuments de bronze et de ceux de l'histoire,

Nul ne pourra jamais faire taire la voix...
Quand viendrait sur la terre une nuit éternelle,
Quand on verrait un jour en lutte universelle
Les éléments troublés se déchaîner sur elle,
Sur les ruines du monde on lirait mes exploits...
Que le temps se prolonge infini, d'âge en âge,
L'avenir apprendra toujours à rendre hommage
A mes malheurs, à l'éclat de mon nom :
Oui, je serai toujours Napoléon !

« Si la rouille du temps à l'avenir consomme
Les bronzes dont je fis la colonne Vendôme,
Les siècles ne sauraient, non, jamais ni ternir
Le nom universel qui dans l'espace immense
A son livre rempli du grand cœur de la France,
Que traça par ma main la Haute Providence.
Malgré le jour néfaste où l'on a vu pâlir
Dans un ciel inconstant l'éclat de mon étoile,
Malgré la trahison qu'Albion couvre d'un voile
Et qui trépigne aujourd'hui sur mon front,
Lâches, je suis encor Napoléon !

« Aux bords fameux du Nil, au fond des vastes plaines
De Memphis, de Gésah, d'où s'élèvent, hautaines,
Les tombes des grands rois en titans de granit,
Sur leurs piédestaux la Postérité même
Lira de mes exploits le prodigieux poème
Que du Nil au Kremlin, de Paris jusqu'au Nième,
En larges traits de feu mon épée écrivit.
Des mystères d'Isis j'ai déchiré le voile ;
Entre les dieux du Nil on plaça mon étoile,
Et sous mes pieds je vis mainte nation :
Je suis encor, je suis Napoléon !

« Depuis les bords fleuris de la mer de Tyrrène,
Depuis l'Adriatique aux rives de la Seine.

Le continent un jour fut soumis à mes lois ;
 Partout à mon pouvoir des autels se dressèrent,
 Sous mes armes les rois, les peuples s'abaissèrent,
 A me faire la cour les princes s'empressèrent ;
 A mon char triomphal j'attelai bien des rois ;
 Des Grands si fiers je fis des serviteurs dociles,
 J'allai chercher des rois aux conditions serviles...

Les tout petits conquirent un renom :

Je suis toujours, je suis Napoléon !

« Dans les déserts, suivi de mes légions fidèles,
 Quand je passais, les vents sur leurs rapides ailes
 Accouraient, tout couverts et de myrthe et d'encens,
 Baiser mes pieds poudreux en tourbillon rapide ;
 La caravane qui de la région numide
 Venait sur ses chameaux, à mon aspect, timide,
 S'arrêtait étonnée ; en étranges accents
 Les nombreux pèlerins du tombeau du Prophète
 Demandaient au désert et d'une voix discrète :

« Oh ! dites-nous... dites, quel est son nom ?

« Est-ce bien lui, le dieu Napoléon ? »

« Et dans ces climats où, d'une main complaisante,
 La Nature voulut, prodigue et bienfaisante,
 Sans jamais se lasser, verser à pleines mains
 Les dons les plus précieux, ses faveurs les plus chères
 Où, parmi les palmiers aux têtes très altières,
 Aux soupirs embeaumés des brises étrangères
 S'endort Genezareth, serpente le Jourdain,
 On entendait le lac disant à la prairie,
 La prairie au Liban à la tête noircie,
 Et le Liban aux échos du Cédron :

« Avez-vous vu passer Napoléon ?

« Souffles de l'Occident, qui portez sur vos ailes
 « Le bruit de ses exploits, ô messagers fidèles,

« Et toi, noir voyageur, écho de l'ouragan,
« Toi qui nous viens tout chaud de la brûlante haleine
« Des bataillons partis des rives de la Seine,
« Dites-nous, messagers du glorieux capitaine,
« Dites-nous comme il est; est-il beau? est-il grand?
« Son front est-il serein? Respire-t-il l'audace?
« L'éclair du Tout-Puissant brille-t-il sur sa face?
« Et de sa voix, dites, quel est le son?
« Est-il toujours le grand Napoléon? »

« Et les aigles fendaient des cieux l'espace immense;
Les sables se mouvaient en infernale danse,
Tourbillonnant sans fin au souffle des autans;
Et les longs hurlements des bêtes monstrueuses
Qui rugissaient au loin, sauvages, furieuses,
Réveillaient les échos des crêtes sourcilleuses...
Mais la voix du désert, sur les ailes des vents,
Du bout de l'horizon, comme en concerts étranges,
Venait me saluer au pied de mes phalanges,
Assis, pensif, sur l'affût d'un canon:
« Tu fus, seigneur, toujours Napoléon! »

« Oui, je le suis toujours! que Marengo le dise,
Le soleil d'Austerlitz et l'Europe soumise,
Les monts que je franchis semblable à l'ouragan...
Aux pêcheurs du Latium, aux plus lointains villages,
Aux échos réveillés de mille et mille plages,
Aux monts, aux bois, aux mers, aux fleuves, aux rivages,
Demandez qui je suis ainsi qu'à l'Océan...
Et l'Océan, les monts, en langue universelle,
Du Levant au Couchant, rediront la nouvelle
De mes exploits, vous rediront mon nom,
Répéteront toujours: « Napoléon! »

« Je suis Napoléon! Mes fameuses bannières,
Les peuples étonnés, les longues cordilières

Aux pieds de mes coursiers s'abattant en rampant ;
Ce sombre et meurtrier rocher de Sainte-Hélène
Où par la foi d'Albion la plus sublime scène
(Dérisoire destin !) si tranquille et sereine
Pour jamais a fermé l'histoire d'un Titan ;
Les ondes en courroux venant sans cesse battre
Ce rocher, ma prison et sinistre et grisâtre,
Tout te répète, ô punique Albion :
« C'est lui, c'est lui le grand Napoléon ! »

« Je le serai toujours ! Du firmament de gloire,
Des monuments de bronze et de ceux de l'histoire
Nul ne pourra jamais faire taire la voix :
Sur les ruines du monde on lira mes exploits ! »

Ainsi sur son rocher dont les mers sont barrières,
Parlait l'ombre versant des larmes solitaires
Que le sol embrasé absorbait tout entières,
Lui, qui fut le vainqueur des peuples et des rois.
Les nuages épais, lourds, traversant l'espace
Et les vents de la nuit se jouant sur sa face,
Poussant, plaintifs, des cris d'imprécation,
Tout fait entendre : « O grand Napoléon ! »

LUIZ GUIMARAÊS

(1847-1898)

VISITE A LA MAISON PATERNELLE

Pauvre oiseau qui de loin retourne à son vieux nid,
Après un long hiver, attristé par l'absence,
J'ai voulu, de bien loin, revoir le toit béni,
Le virginal abri de mon enfance.

J'avais franchi le seuil. Un bienfaisant génie,
Le fantôme — qui sait ? — de l'amour maternel,
Doux, grave et caressant, plein de mélancolie,
Fixant sur moi son regard paternel,

Me saisit par la main, et d'un air de tendresse,
Pas à pas avec moi, morne, silencieux,
S'avance me guidant à travers la tristesse
De cet asile autrefois si joyeux.

Voici la vieille salle... O douce souvenance !
C'était elle, la salle où ma mère et ma sœur,
Le soir, à la clarté d'un candélabre immense...
Et des sanglots jaillirent de mon cœur !

De chaque coin désert s'élevait une plainte,
Un triste et doux regret, un souvenir très saint ;
En vain je réveillais les échos de l'enceinte :
Une illusion pleurait à chaque coin !

LA FILLE

Sa vie à *lui* n'était qu'un long éclat de rire ;
 Seulette dans son coin, *elle* à pleurer toujours,
 Sous les plus durs travaux traînant ses tristes jours ;
 Lui, dans le cabaret où l'orgie l'attire.

L'épouse n'eut jamais, jamais un doux sourire
 Sur les lèvres pourtant faites pour les amours.
 Le visage creusé comme par des vautours,
 Il n'eut jamais les pleurs d'un cœur pur qui soupire.

Mais Dieu qui créa, pour racheter le pécheur,
 Dans le sein de Marie un divin Rédempteur,
 Dieu prit pitié des deux... leur donnant une fille.

Pour la première fois *il* pleura de bon cœur,
 Pour la première fois elle rit de bonheur,
 Baisant ensemble, unis, leur enfant si gentille.

LA CENDRILLON

Comme un double lilas petits pieds enchanteurs,
 Si les vifs colibris, rôdeurs infatigables,
 Pouvaient vous découvrir parmi les autres fleurs,
 Qu'en serait-il de vous, pieds cent fois adorables ?

Je vous ai vus hier, comme Sylphes jumeaux,
 Au tourbillon du bal voltigeant sur des ailes,
 Légers, provocateurs de rêves les plus beaux,
 Mais, hélas ! tout chaussés comme pieds de mortelles...

« Comme d'autres chaussés ! quelle profanation !
 M'écriai-je... je vais sur une autre façon
 Tailler pour ces pieds des brodequins fantastiques. »

Les voici... Voyons si l'artiste ingénieux
Aura bien réussi... Bien !... Pieds délicieux,
Chaussez de ce sonnet les dimensions mystiques.

LA VOIX DES ARBRES

Tandis que mes regards divaguent dans l'espace,
Suivant de mon esprit le vol capricieux,
Sous le dôme embaumé, sombre, délicieux
D'un bosquet où gémit la voix du vent qui passe,

J'entends parler... Ce sont les arbres, à voix basse :
Le manguier séculaire en ton mystérieux
Me raconte l'Idylle où deux amants heureux
Choisirent pour s'aimer l'heure où le jour s'efface ;

Le palmier me révèle un amour innocent
De deux cœurs ingénus, un songe décevant,
De la verdure des ans bien heureuse folie ;

J'entends le cèdre altier, le cocotier tremblant...
Mais aucun n'a parlé le langage éloquent
Du symbole muet de la Mélancolie...

PAGE INTIME

Quand ils viennent tout sautillants,
Vrais colibris battant des ailes,
Autour des rameaux verdoyants ;
Quand, vifs comme des étincelles,

Ils viennent en propos si doux
 Me dire les si douces choses
 Qu'aux enfants seuls un Dieu jaloux
 Apprend, propos tissus de roses,

Brodés d'espérance et d'amour,
 Gazouillements, mille tendresses ;
 Quand ils sont là comme un beau jour,
 Me prodiguant mille caresses,

Me séduisant par leurs baisers,
 Je sens se dédoubler ma vie,
 Je sens grandir tous mes pensers,
 Je sens en moi plus d'énergie ;

Je suis meilleur, plus indulgent,
 Plus grand en toute ma nature,
 Plus humain, et de tous content ;
 Je vis, et ma vie est moins dure ;

Car ces chers et petits amours
 Soulageant toutes mes souffrances
 Et couronnant mes mauvais jours
 De fleurs de lis et d'espérances,

Ces oisillons tout sautillants,
 Ces beaux astres de notre asile,
 Ces bijoux, ce sont nos enfants,
 Ce sont nos enfants, ô Cécile !

~~~~~  
 RECUERDO

Nous étions là tout seuls. Pâle, triste, morose  
 Sur la cime des monts la lune se montrait ;  
 Sous les pleurs de la nuit se retrempeait la rose,  
 Et, de roses jonché, le ruisseau soupirait.

En propos amoureux autour de nous la brise  
Folâtre murmurait, caressant tour à tour  
Les bouquets d'un manguier, les tresses d'or d'Élise ;  
Autour de nous montait une chanson d'amour.

Nous étions là tout seuls... Elle toute tremblante  
Dans mes yeux suppliants plongeait ses tendres yeux ;  
Ce que nous disions, muets, — langue éloquente, —  
N'eut pour d'autre témoin que la voûte des cieux.

La nature festale, en sa langue muette,  
Nous souriait disant : « Aimez-vous, aimez-vous ! »  
« Comme ce couple est beau ! » disait le ciel en fête ;  
Et la nuit nous disait : « Comme rêver est doux ! »

Tout ce qui vient troubler l'asile solitaire,  
Tout bruit mystérieux qui charme et qui séduit :  
Un baiser, un frisson qui vient de la bruyère,  
Et le vol de l'oiseau qui va chercher son nid,

La feuille sèche qui roule de la colline,  
De la lune un rayon solitaire et tremblant,  
Et la rosée en pleurs pendue à l'aubépine,  
Et sur les eaux du lac l'ombre vague dansant,

Tout semblait témoigner la langoureuse ivresse  
De nos cœurs pleins de foi confondus pour toujours ;  
Nos vœux se confondaient dans la même tendresse,  
Et deux âmes en Dieu confondaient leurs amours...

Les choses que tout bas en secret nous nous dûmes  
Dans le discret silence où dormait le grand bois,  
Les longs embrassements, les serments que nous fîmes  
Ne se répètent pas : on les conte une fois.



CASTRO ALVES

(1847-1871)

LE LIVRE ET L'AMÉRIQUE

Appelé par la Providence  
A s'élever à toutes les grandeurs  
Pour monter, pour créer et pour croître en puissance.  
Le Nouveau Monde sent la sève des ardeurs  
Monter, circuler dans ses veines.  
Sculpteur divin de formes surhumaines  
Et d'ébauches sans nombre épuisé, las enfin,  
Jéhovah dit un jour : « Colomb, suspends le voile  
De mon atelier ; va, dévoile  
Mon œuvre, le colosse américain. »

Du déluge encor tout humide,  
De même qu'un titan prodigieux  
Le Continent s'éveille, au front haut et splendide,  
Dans l'immense concert de la terre et des cieux.  
Deux océans au Nouveau-Monde  
Apportent, l'un la semence féconde  
Du café de Ceylan, et l'autre tous les arts  
D'un monde déjà vieux. De granitique masse  
Les Andes couronnés de glace  
De leurs bras montrent les mondes épars.

Contemplant la nature entière,  
Ravi de son spectacle merveilleux,  
Il s'écrie : « Tout se meut : les fleuves sur la terre,  
Grand Dieu ! tout marche, et les étoiles dans les cieux.  
Là, jusques aux régions arctiques,  
Marchent sans fin les ondes atlantiques... »

Je veux aussi marcher et courir à mon tour,  
Je veux marcher avec les vents et les étoiles,  
Du mystère arracher les voiles ! »  
Et Dieu répond : « Marche toujours ! »

Marcher? mais comment? De la Grèce  
Suivant les traces, dressant mille autels,  
Élevant, comme ce pays de la sagesse,  
Mille panthéons aux mille dieux immortels?  
Marcher toujours, ainsi que Rome,  
Le glaive à la main? Marchant comme  
Cette lionne à la crinière de feu,  
Sur sa faible victime assouvissant sa haine,  
Troublant la conscience humaine,  
De la justice se faisant un jeu?

Marcher? Mais comme l'Allemagne,  
Ce reste impur des siècles féodaux,  
Élevant, orgueilleux, une énorme montagne  
En chaque temple, aux prix des plus pesants travaux?  
Ni temples faits d'os et de larmes,  
Ni les monuments construits par les armes  
Au progrès humain ne sauraient jamais servir  
De degrés... De César mourant cri mémorable :  
« Dans une lutte formidable  
Le triomphe appartient à l'avenir ! »

O fils du siècle de lumière !  
O vous, enfants de la grande nation !  
Quand vous comparâtes par-devant Dieu le Père,  
Un livre à votre main, l'audace sur le front,  
Vous direz : « Le livre est le glaive  
Qui brille et qui combat la nuit sans trêve,  
Conquérant qui jamais n'eut de *Waterloo*...  
Le livre fut jadis l'Éole de l'Idée  
D'où s'échappa comme Borée  
De l'égalité le dogme nouveau ! »

De Dieu dessins impénétrables !  
 Le siècle qui vit naître Gutenberg  
 Vit naître aussi Colomb : deux Titans mémorables !  
 Tous les deux immortels par des exploits divers...

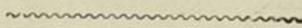
Le vieil artisan germanique  
 Tout au fond de son atelier s'applique  
 A donner un trésor au monde émerveillé ;  
 Colomb franchit les mers ; guidé par son génie,  
 De l'Idée il découvre autre patrie...  
 De sa torpeur l'esprit humain s'est réveillé !

Laissez dans leur impatience,  
 Brûlant de soif, de la soif de savoir,  
 Les âmes s'abreuver aux flots de la science  
 Ainsi que les oiseaux courent à l'abreuvoir.

Oh ! béni soit celui qui sème  
 Des livres à pleines mains, sans cesser !  
 Béni soit à jamais le dévouement suprême  
 De l'apôtre enseignant les foules à penser !

Vous, Pontifes de la pensée,  
 Ouvrez bien large à toutes les nations  
 Le temple de lumière où la foule empressée  
 Attendra le signal des révolutions.  
 Aujourd'hui, siècle de l'audace,  
 Le monstre à vapeur dévorant l'espace  
 Va réveiller le tigre aux plus lointains déserts.

Eh bien, faites du livre un coursier de l'Idée  
 Et le héraut de la pensée,  
 Le porte-voix de l'immense Univers !



## LE NAVIRE NÉGRIER

(Tragédie sur mer.)

## I

Le navire s'avance... Il est en pleine mer !  
Le clair de lune, tel qu'un papillon volage,  
Folâtre tout tremblant dans les champs de l'éther ;  
Les nues après lui courent, offrant l'image

D'une troupe d'enfants inquiets qui le suit...  
Navire en pleine mer ! Le firmament ruisselle  
De la poussière d'or des astres de la nuit ;  
La mer phosphorescente à grands flots étincelle

Au-devant du navire, ouvrant de longs sillons  
En écumes d'argent, allumant ses furolles,  
— De l'océan en feu belles constellations... —  
Navire en pleine mer !... Épaules contre épaules,

L'un sur l'autre appuyés, le ciel et l'océan,  
Deux infinis, dans le cercle de leur étreinte  
S'embrassent... Mais, des deux, quel est le firmament ?  
Lequel est l'océan ?

Le brick voguant sans crainte,

Gaillard, léger, alerte, aux brises de la mer  
Glisse, voiles au vent, sur la plaine liquide,  
Comme hirondelle, qui sur l'océan désert  
Effleure à peine l'eau de son aile rapide.

D'où vient-il ? Où va-t-il ? Des navires errants  
Qui peut savoir la route ? Oh ! si vaste est l'espace,  
Désert dont les coursiers sur les flots écumants  
Courent, volent sans fin, et sans laisser de trace !

Heureux celui qui peut sentir la majesté  
De ce tableau : là-bas, une mer sans rivages...  
En haut le firmament... partout l'immensité...  
L'océan, un miroir... et le ciel sans nuages.

Mon Dieu ! quels sont de loin ces sublimes accents ?  
Entre deux infinis l'âme se divinise...  
Flottant au hasard sur le dos des flots changeants.  
Oh ! quel chant merveilleux que m'apporte la brise !

O vous, ô nautoniers, ô rudes loups de mer,  
Hâlés, brûlés par le soleil des quatre mondes !  
Enfants dont l'âme est prise au liquide désert,  
Que berça l'ouragan au sein des mers profondes !

Attendez ! attendez ! que je boive à longs traits  
Cette sauvage, libre, étrange poésie ;  
Orchestre, c'est le vent sifflant dans les cordages,  
C'est la mer qui rugit comme bête en furie !

.....  
Ah ! pourquoi fuir ainsi, léger comme un éclair,  
Vaisseau, qui sembles fuir du timide poète ?  
Que ne puis-je courir après toi sur la mer,  
Suivant tes traces, folle et brillante comète !

Albatros ! Albatros ! Aigle de l'océan !  
Toi qui t'endors bercé dans les nues éternelles,  
De l'empire des mers puissant Léviathan,  
Albatros ! Albatros ! oh ! prête-moi tes ailes !

## II

Aigle de l'océan, descends de ces hauteurs !  
Descends plus bas... plus bas... Mes regards scrutateurs,  
Comme les tiens, n'ont point le pouvoir salutaire  
De bien fouiller dans la fugitive galère !...  
Mais là, que vois-je, ô Dieu ! quel tableau de douleur !

Ah ! quelle scène infâme ! ô mon Dieu, quelle horreur !  
Quels funèbres accents ! quelles sombres figures !  
Est-ce l'enfer du Dante et toutes ses tortures ?

## III

Est-ce un songe dantesque?... La dunette, là-bas,  
Que des lampes rougit une morne clarté,  
De sang humain est toute tachetée !...  
Des fouets à claquer... de chaînes un long bruit...  
Un groupe d'hommes noirs, aussi noirs que la nuit,  
En tourbillon d'une danse effrénée...

Des négresses encor, suspendant aux tétons  
De tout maigres enfants, défaillants négrillons  
Aux lèvres teintes du sang de leurs mères...  
D'autres, à l'âge en fleur, en pleine nudité,  
Tremblantes de frayeur, qu'en sa rapidité  
Le tourbillon de danses ordurières

Entraîne pêle-mêle en sabbat de démons,  
Mais le cœur à crever de tortures sans noms...  
Et l'orchestre... à rire, rire ironique,  
Et l'orchestre à chanter... On voit se recourbant  
En spirales sans fin le tout hideux serpent  
De cette ronde, ronde fantastique...

Si ce vieux, essoufflé, chancelant, éreinté,  
Tombe par terre..., alors... — comble de cruauté ! —  
Vient le fouet... Mais en avant la danse !  
Cette noire cohue, attachée aux grillons  
D'une chaîne commune, affamée, en haillons,  
Chancelle, hélas ! et pleure de souffrance !

Mais... en avant la danse ! Ah ! qu'importe d'ailleurs  
Que celui-ci délire accablé de douleurs,

Que celui-là soit frappé de folie?  
 Que cet autre, abruti par de cruels tourments,  
 Tantôt chante et tantôt en douloureux accents  
 Rie et gémissé, en son ignominie?

Or, là-dessus, le chef du navire maudit,  
 Observant un beau ciel pur et serein, qui rit,  
 Ordonne la manœuvre en voix sonore ;  
 Et puis, cigare aux dents, froid et gestes altiers :  
 « Fouettez dur, sans trêve, ô rudes mariniers,  
 Et faites-les danser... danser encore ! »  
 Et l'orchestre à chanter, ironique, strident !  
 Et le serpent  
 De cette ronde fantastique  
 Tourne, tourne sans trêve en spirales sans frein...  
 Dans un songe dantesque ainsi volent sans fin  
 Les spectres infernaux. Cris d'angoisse et supplique  
 Font retentir les airs  
 Et font rire Satan dans les enfers !

## IV

Seigneur ! Seigneur ! Auteur de la nature,  
 Seigneur, ô Dieu d'amour et de pitié,  
 Ah ! dites-moi si tant, tant de torture  
 Est un mensonge ou la réalité  
 Défiant ainsi la justice éternelle?  
 O mer, de ton éponge de dentelle  
 Des taches qui noircissent ton manteau  
 Viens effacer la trace avilissante !  
 Tombe des cieux, vengeance foudroyante !  
 Balaie les mers, ouragan du Très-Haut !

Au nautonier qui depuis son enfance  
 N'a connu que l'océan et le ciel,  
 Qu'importe le vieux nid de son enfance?

Il n'eut jamais de foyer paternel...  
Il se complaît au rythme des cantiques  
Que dès l'enfance, au sein des nuits mystiques  
Il apprit, à la cadence des flots.  
Chantez ! chantez ! pendant qu'à la bouline  
Comme un dauphin léger le brick chemine,  
Bercé par le chant des gais matelots...

Du marin espagnol les chansonnettes  
Où règne un ton d'amoureuse langueur  
Célèbrent les séduisantes brunettes,  
Célèbrent les Andalouses en fleur.  
De son côté le fils de l'Italie  
Chante les nuits de Venise endormie :  
Pays d'amour, pays au cœur ardent,  
Pays rappelant la muse du Tasse  
Au sein d'un golfe, bien en face  
Du grondement souterrain d'un volcan !

Le marinier fils d'Albion la blonde,  
Sans feu, sans âme et froid comme un tombeau,  
Autre alcyon, qui vit le jour sur l'onde  
(Car l'Angleterre est un vaste vaisseau  
Dont Dieu fixa l'ancre dans l'Atlantique),  
Chante à son tour la gloire britannique,  
Les lauriers de Nelson et d'Aboukir...  
Le Gaulois du passé redit la gloire,  
De son pays chantant la longue histoire  
Et chante encor les gloires à venir.

Les Grecs, fils des îles ioniennes,  
Écumeurs de mer de tous les climats,  
Épaves des rives messéniennes,  
Types humains que sculpta Phidias,  
Chantent au sein d'une nuit calme et claire  
Les vers pompeux que gémissait Homère !

Oh ! comme vous savez, au sein des flots,  
 Depuis les mers que parcourut Ulysse  
 Jusqu'à ces mers où le brick léger glisse  
 Trouver du ciel les hymnes les plus beaux !

Qui me dira quels sont ces misérables  
 Qui sur vos traits ne rencontrent, hélas !  
 Qu'un rire amer des foules implacables  
 Qui du bourreau sans cesse arme le bras ?  
 Qui sont-ils donc ? Si l'étoile est muette,  
 Et si la vague lâchement discrète  
 S'éloigne, complice silencieux,  
 Toi, dis-le-moi, Muse toujours sévère,  
 Et me réponds, ô Muse libre, altière...  
 Raconte-moi qui sont ces malheureux !

— Ce sont des fils de régions lointaines  
 Où la terre épousa le soleil d'Orient,  
 Où, libre, habite en de profondes plaines  
 Un peuple, entre deux mers, sur un noir continent.

— Ce sont des guerriers qu'ennoblit l'audace,  
 Forts comme la mort et libres comme l'air,  
 Se mesurant, aventurière race,  
 Et corps à corps, avec les tigres du désert ;

Hier hommes simples, confiants et braves,  
 Héritant des aïeux un sort indépendant...  
 Mais aujourd'hui, misérables esclaves,  
 Ayant perdu le jour, l'air et le jugement ;

— Ce sont encor de piteuses captives,  
 (Qui rappellent en nous le triste sort d'Agar)  
 Venant de loin et plus mortes que vives,  
 Et mourantes de faim, qu'on destine au *bazar*,

A pas traînants, faibles et défaillantes ;  
D'enfants à la mamelle et de chaînes chargés  
Leurs bras couverts de blessures sanglantes  
Sont d'un aspect hideux à nos yeux affligés...

Le désespoir dans l'âme endolorie,  
Comme à la triste Agar, à leur sein maternel  
Il manque, hélas ! le lait qui rend la vie,  
Même le lait des pleurs, pour le jeune Ismaël !

Et pourtant, là, dans les plaines profondes,  
Au pays qui repose à l'ombre des palmiers,  
Au sein ami des tribus vagabondes,  
Elles ont vu le jour couvertes de baisers...

C'est là qu'elles vivaient leur vie heureuse,  
Belles filles, riant, croissant pour les amours....  
Mais, un jour passe une troupe nombreuse,  
Caravane d'enfer que guident des vautours ;

Lorsque la vierge au fond de sa cabane  
Passe la nuit rêvant de son hymen prochain,  
Malgré ses cris la noire caravane  
Ravit la pauvre enfant qui pleure, hélas ! en vain...

Adieu la hutte au bas de la colline !  
Encore adieu, ruisseau qui murmurait si doux !  
Adieu, palmiers ombrageant la ravine !  
Amours, songes si purs, hélas ! envolés-vous !

Et puis... la grève où se brisent les ondes,  
Puis... un vaste océan d'une poussière en feu,  
Et puis... à l'horizon, au loin, sous un ciel bleu  
Le désert... du désert solitudes profondes !  
Parfois quelqu'un de ces infortunés  
D'un reste de forces abandonnées,  
De faim, de soif, de lassitude

S'affaisse, succombant dans cette solitude.  
Un de moins à la chaîne... un de plus au chacal,  
Qui trouve sur le sable un festin sans égal !

Hier, là-bas, à la Sierra-Lionne,  
La guerre entre tribus ou la chasse au lion ;  
Sous la voûte des cieux un long sommeil profond...  
Aujourd'hui pour ces gens que le ciel abandonne  
Le fond de cale infect, immonde et froid,  
Le fond de cale noir, très bas, étroit ;  
Pour tigre ils ont la peste,  
N'ayant que le sommeil pour tout bien qui leur reste,  
Sommeil que trouble encor le râle d'un mourant...  
Et puis... le choc d'un corps qu'on jette à l'Océan !

Hier, c'était la liberté très sainte ;  
Vouloir était pouvoir : pouvoir et volonté...  
Mais, hélas ! aujourd'hui — comble de cruauté ! —  
Ils ont perdu le droit de mourir sans contrainte.  
Tous à la même chaîne bien liés,  
Chaîne de fer aux anneaux bien rivés,  
Hideux serpent de l'esclavage...  
Se raillant ainsi de la mort qu'elle envisage,  
La noire troupe danse en confus tourbillon  
Aux éclats du fouet ! Triste dérision !  
Seigneur ! Seigneur ! Auteur de la nature,  
Seigneur, ô Dieu d'amour et de pitié,  
Ah ! dites-moi si tant, tant de torture  
Est un mensonge ou la réalité  
Défiant ainsi la justice éternelle ?  
O mer, de ton éponge de dentelle  
Des taches qui noircissent ton manteau  
Viens effacer la trace avilissante !  
Tombe des cieux, vengeance foudroyante !  
Balaie les mers, ouragan du Très-Haut !

## V

Il est un peuple qui prête son pavillon  
Pour couvrir sur les mers, de sa protection,  
Tant d'horreurs et tant de lâcheté, d'infamie,  
Permettant que dans cette avilissante orgie  
Sa bannière parfois se transforme en manteau  
D'une bacchante impure!... Et quel est ce drapeau,  
Impudent pavillon qui flotte sur la hune?  
Silence... Pleure, ô Muse!... en versant une à une  
Tant de larmes de honte et d'indignation  
Qu'elles puissent laver l'impudent pavillon!

De mon pays, ô toi, glorieuse bannière,  
Toi qui flottas si haut, et si noble et si fière,  
Oscillant aux baisers des brises du Brésil;  
Symbole glorieux d'un peuple juvénil  
Dont tu guides les fils au port de l'espérance;  
O toi qui fus jadis arboré sur la lance  
Des héros après la guerre de liberté,  
Plût au ciel qu'en un jour de combat acharné  
Tu fusses plutôt en lambeaux dans la poussière  
Qu'au cadavre d'un peuple à servir de suaire!

Fatalité cruelle écrasant tous les cœurs!  
Le vaisseau négrier en ces jours de douleurs  
Efface la voie que Colomb fraya sur l'onde  
Comme un iris tracé sur la vague profonde!  
Ah! c'est trop d'infamie! Au fond de vos tombeaux  
Ah! frémissiez d'horreur, ressuscitez, héros  
Du Nouveau Monde! Andrade, arrache la bannière  
Qui flotte au grand mât de la barque négrière!  
O Colomb, viens fermer la porte de tes mers!

---

THÉOPHILO DIAS

(1857-1889)

PROCELLAIRES

Ouvrant à fleur des eaux de mer silencieuse,  
D'une mer lisse et large, un sillon lumineux,  
Au souffle du galerne à l'aile capricieuse  
Arrondissant la voile, un brick aventureux,  
Rapide et confiant, glisse de vague en vague...  
Le ciel est transparent. La mer est un miroir.  
Un calme très profond mais incertain et vague  
Règne autour du vaisseau, quand vers l'heure du soir,  
Tandis que sous le rythme et la molle cadence  
Des ondes et du vent, en aspect gracieux,  
Le vaisseau nonchalant doucement se balance.

Le gabier inquiet interroge des yeux  
Le lointain horizon...

Le ciel est bleu, limpide...

La bonace partout...

Mais voilà que de loin  
Surgissent tout à coup et d'une aile rapide,  
Comme arrachant leur vol de l'horizon lointain,  
De singuliers oiseaux une épaisse nuée,  
Tout mouchetés de noir, sinistres, audacieux,  
Pépiant en cris aigus ; et leur longue traînée  
Vient presque dérober la lumière des cieux,  
Et tantôt tournoyant entre les voiles rondes  
Inspirent la terreur au cœur des matelots,  
Et tantôt effleurant la surface des ondes.

Une étrange rumeur surgit du sein des flots.  
C'est elle, la voilà ! l'oiseau de la tempête,  
La procellaire ! Et l'air tout à coup s'obscurcit.  
De tous côtés la foudre éclate et se répète,  
Vient augmenter l'horreur d'une soudaine nuit,  
Succédant aux éclairs qui déchirent l'espace.  
L'ouragan déchaîné contourne, étreint, enlace  
Le navire assailli des vents impétueux.  
De l'équipage entier la clameur infinie  
Sous le rugissement d'une mer en fureur  
S'élève jusqu'aux cieux, comme un cri d'agonie  
D'esprits épouvantés, troublés par la terreur.

Mais le calme renaît, avec lui la lumière.  
Bien au loin, bien au loin, sur l'horizon désert  
On ne voit déjà plus l'horrible procellaire,  
Aussi loin où les yeux en un ciel découvert  
Peuvent percer le vide...

Enfants de la tempête,  
Ces oiseaux, précurseurs des ouragans des mers,  
Comme ils viennent s'en vont ; ils battent en retraite  
Quand le calme renaît sur l'onde et dans les airs.  
Ils dédaignent la paix, planant sur les orages ;  
La lutte les convie ; ils bravent, courageux,  
Et la foudre et les vents, précurseurs de ravages.

Tel le génie aussi, précurseur audacieux  
Du bien, de l'avenir ; la lutte le convie ;  
Sur le penser humain, volcan perpétuel,  
Il plane courageux, car la lutte est la vie,  
Livrant contre le mal un combat éternel.

---

## PROMENADE MATINALE

Nous sortîmes les deux, ensemble, bien matin,  
Au réveil des oiseaux, parcourant le jardin ;  
Je t'écoutais marcher... Mon oreille ravie  
Écoutait, Anaïs, la si douce harmonie  
De tes pas qui chantaient parfumant le gazon  
D'une essence subtile, ainsi que d'un flacon  
S'échappent des parfums qui délectent notre âme.  
S'inspirant au foyer d'une amoureuse flamme,  
Quel art saurait jamais, en effort merveilleux,  
Saisir la volupté s'échappant de tes yeux,  
Des effluves si doux l'onde voluptueuse,  
Recueillir, concentrer — science merveilleuse —  
Dans l'étroite prison d'un précieux cristal  
Ce fluide émanant de ton corps sans rival?

Autour de nous déjà l'aube sur ton passage  
Se fondait peu à peu, découvrant le paysage ;  
En clarté rayonnante, en fleuves de carmin  
Sur des couches d'azur ; à travers le satin  
D'un brouillard transparent, multipliant les formes  
Aux coups de la lumière, en réfractions énormes  
Elle emplissait le ciel, brillant de mille feux.  
Tel d'un groupe de paons le tableau merveilleux  
Offre à nos yeux charmés le radieux spectacle  
D'un immense éventail au contour admirable  
Étalant l'éclat d'un plumage éblouissant.  
Au loin, le bois en fleur s'agitait frémissant,  
Enivré de fraîcheur, et d'ombre et de lumière.  
Autour de nous, partout, la sève printanière  
Enivrait tous nos sens à la voix des oiseaux,  
Et la nature entière en ses frissons nouveaux  
Faisait vibrer en nous les cordes de la lyre.  
Et tout, autour de nous, tout semblait nous sourire,  
Sourire propice où notre âme se fondait.

Tout semblait aspirer, humer sur ton passage  
Les parfums s'exhalant de ton souple corsage.  
C'est à peine si, dans un spasme de plaisir,  
L'esprit des fleurs pouvait un instant retenir  
Son haleine... Anaïs, je crus alors entendre  
Tout à coup, près de nous, dans un son le plus tendre,  
Bien claire à mon oreille, accompagnant nos pas,  
Une voix fraîche et pure et murmurant tout bas,  
Une fleur surpassant les autres fleurs en grâce :  
« Silence ! voyez donc... C'est notre sœur qui passe ! »

---

LA MEUTE

La langue en feu, pendante, et les sens éveillés,  
Aux échos du grand bois par le cor réveillés,  
Entraînés par l'élan d'une course affolée  
A travers les épais buissons de la vallée,  
A travers les fouillis, les ravins, les torrents,  
Tout altérés de sang, éperdus, haletants,  
Les lévriers ardents, à la gueule fumante,  
Poursuivent sans repos chaque trace sanglante  
Du cerf qui fut atteint déjà des premiers feux,  
Au son du cor de chasse aux éclats tout joyeux,  
Enivrés des senteurs que leur narine aspire.  
L'un dirige ses yeux où son instinct l'attire,  
Sondant le taillis ; l'autre interroge le vent ;  
Un autre encor, plus loin, hume, tout en flairant,  
Les émanations qu'en sa fuite rapide  
Laissa flottant dans l'air indiscret et perfide  
Le gibier haletant... Et tous, en tourbillon  
Tout à coup agroupés, en leur confusion  
Roulent tantôt, tournoient en délire sauvage,  
Et tantôt tous ensemble, aveuglés par la rage,  
Épars de tous côtés, reprennent éperdus  
Leur course frénétique... Alors de plus en plus,

Les regards enflammés, avides de capture,  
Les naseaux dilatés, sur une piste sûre,  
Aussi prompts que l'éclair, ils franchissent le bois  
Par des sentiers divers, bondissant à la fois  
Dans leur course sans fin, jusqu'à ce qu'épuisée  
De fatigue et de peur, sous leur dent aiguisée,  
La proie enfin succombe.

Ainsi de mes désirs

La meute impatiente, avide de plaisirs,  
Caresse de ta chair les formes langoureuses  
Et leurs courbes dont les lignes voluptueuses  
Donnent à ton corsage un contour si charmant ;  
Et ton dos velouté, séducteur, attrayant,  
Qui distille un parfum provoquant mon ivresse ;  
En longues boucles d'or ta chevelure épaisse ;  
Et les contours moelleux de tes bras arrondis ;  
— En fins rubans d'azur tes veines qui palpitent,  
Où circule du feu, où les désirs s'agitent...  
La meute inassouvie en sa fiévreuse ardeur  
Recherche, sonde, explore, aspirant au bonheur,  
Tes trésors de beauté offerts à ma tendresse,  
Jusqu'à trouver enfin, dans une folle ivresse,  
La proie — un paradis — sur tes lèvres en fleur.

---

## RAUL POMPEIA

### LE COMMERCE

(Traduit de la prose.)

Nous voyons concourir sur les marchés du monde  
Les produits d'Orient, les trésors de Golconde,  
Le marfin de l'Afrique et les produits soyeux  
De la faune polaire. En produits somptueux  
Nous voyons concourir l'Europe industrielle  
Dont le génie enfante, en expansion nouvelle,  
Les prodiges de l'art, Prométhée éternel  
Dérobant audacieux le feu sacré du ciel...  
Du Nouveau Monde on voit concourir l'opulence  
De sa fécondité, dans son exubérance  
D'un Eden virginal... En flots tumultueux  
Nous voyons concourir arrachée en tous lieux  
La matière première envahissant sans cesse  
Les entrepôts replets d'abondance et richesse,  
Et convertis en or aux merveilleuses mains  
Du moderne alchimiste. On voit tous les terrains  
De féconds qu'ils étaient devenir tout stériles ;  
On voit tout ravagés les champs les plus fertiles,  
Et la cupidité dévaster tous les bois.  
Les champs de l'avenir, les mines, à la fois  
Tous les biens que le ciel répandit sur la terre  
Un jour, qui n'est pas loin, — d'horreur et de misère —  
Seront ensevelis sous les *montagnes d'or*.  
Créons, créons de *l'or* ! Toujours de l'or encor !  
Il faut que l'or circule et couvre la surface  
De ce globe épuisé qui n'offre plus de trace

De sève !... Qu'il circule, ainsi que notre sang  
 Circule dans nos corps ! Que de l'or tout-puissant  
 Tout se fasse ; que tout en or se convertisse,  
 La Patrie et l'honneur, la pudeur, la justice,  
 Les pleurs des opprimés, l'humaine dignité,  
 La conscience même, et notre pauvreté !  
 Et quand le drap couvrant le corps des pauvres femmes  
 De nos marchés sera disparu, vite, infâmes,  
 De la chair qu'il couvrait faites aussi de l'or.  
 Qu'en or pur notre faim se convertisse encor !  
 Quand du fruit de Cérès qui nourrit l'indigence  
 Nous n'aurons déjà plus ni l'unique semence,  
 Quand nous n'aurons un jour de quoi faire du pain,  
 Quand l'homme n'aura plus de quoi chasser la faim,  
 Fabriquons des pains d'or !

Quand enfin épuisée  
 Notre planète un jour, dans le vide brisée,  
 Lancera ses débris emportés sans retour,  
*Une planète d'or* doit surgir à son tour,  
 Refuge des humains chassés de leur patrie,  
 Triomphants, dans l'espoir d'une nouvelle vie !

---

LE MONDE

(Traduit de la prose.)

Ce monde est un grand cirque où des bêtes féroces  
 Auxquelles on donna le nom de genre humain,  
 Au nom sacré du ventre, en leurs luttes atroces,  
 Combattent pour la vie et pour leur embompoint  
 Livré bientôt en proie à la vermine immonde  
 Qui grouille inassouvie au fond de l'inconnu.

Si le gladiateur, au temps de l'ancien monde,  
 Se battait corps à corps et combattait tout nu,

Les nôtres aujourd'hui se battent sous le masque ;  
Ce n'est plus le tournoi loyal des chevaliers,  
Ce n'est plus le héros sous l'acier de son casque  
Aux jours du moyen âge, en combats singuliers,  
Mais un déguisement menteur, carnavalesque,  
Où se cache l'astuce en faux air de grandeur,  
Où sous l'air emprunté d'esprit chevaleresque  
Le méchant sait cacher la bassesse du cœur.

« Gagnez, gagnez la vie, ô vous, masses humaines,  
S'écrient à la fois le ventre et l'intestin !

Hors du ventre pour vous toutes les lois sont vaines ;  
Dans le ventre de l'homme est la loi du destin. »

Jouir c'est consumer ; la chair en son essence  
Veut jouir... — O contraste ! absurde destruction !  
C'est le fer qui réclame — étrange inconséquence ! —  
Qui réclame la lime, et l'homme... la douleur !

Vivre ! vivre ! ce cri, c'est le cri du délire...

Ah ! vous voulez jouir par le ventre et l'amour ?

Vivre vos jours remplis de folie et de rire ?

Délire du suicide ! ambition d'un jour !

Nos sens sont cinq anneaux, anneaux indestructibles

Nous liant à la terre, à la fange, au tombeau...

Nés d'un impur limon, nous raconte la Bible,

Nous rentrons dans le sein qui fut notre berceau.

La terre nous nourrit, nous nourrissons la terre.

Riches moissons de blé que dore le soleil,

Que féconde partout la sève nourricière ;

Verges ployant au poids des fruits au teint vermeil ;

Jardins luxuriants, végétation puissante ;

Tous les dons généreux d'une mère opulente,

Tous ces biens, tous ces dons, tous ces bienfaits nom-

Seront, au jour fixé, payés avec usure ; [breux

Car cette mère en qui nous trouvons l'aliment

N'est autre, à dire vrai, qu'une hôtelière impure

Qui, lorsqu'est arrivé le terrible moment  
 De régler notre compte, en avide usurière,  
 Réclame pour soi, pour son ventre inassouvi,  
 Notre chair, cette chair, que sa faim meurtrière  
 Avait mis à l'engrais, notre sang apauvri  
 Mais d'avance enrichi, par l'amour maternelle,  
 De globules vermeils...

Dans quel monde étions-nous,  
 Vils atomes de la matière universelle,  
 Avant de recevoir, en chacun de nous tous,  
 Les bienfaits de la terre? Eh ! sur notre origine  
 Interrogez l'amour ; et l'amour vous dira  
 Que dans le tourbillon où l'atome germine  
 Dans l'espace et le temps, nous vivions déjà ;  
 Si de ce tourbillon qui fut notre demeure  
 La nature et l'amour nous tirèrent d'abord,  
 Avec ce tourbillon nous irons, à notre heure,  
 De nouveau nous confondre en passant par la mort...

Comme on court après l'émancipation suprême,  
 Vous courez après la satiété des sens,  
 O vous qui, dégoûtés de la vie elle-même,  
 A la vie toutefois prodiguez votre encens !  
 Emplissez jusqu'au bord vos coupes cristallines :  
 Vos brindes à la vie, hélas ! seront aussi  
 Des hymnes à la mort. Buvez aux messalines,  
 Au plaisir, à la chair ; buvez à la merci  
 De ce nectar trompeur aux voluptés mortelles !  
 Buvez, buvez !... A la dernière libation  
 Vous tomberez soudain en angoisses mortelles  
 Sur le dernier refrain d'impudique chanson !

Ce monde est un grand cirque où des bêtes féroces  
 Auxquelles on donna le nom de genre humain,  
 Se battent à outrance en des luttes atroces,  
 Comme un ramas de fous, en carnage sans fin.

Marchand, pourquoi voler à celui qui t'achète ?  
Avocat, dans quel but fais-tu mentir les lois ?  
Le juge met à prix la justice discrète.  
Le médecin armé d'ignorance parfois  
Et d'audace toujours, protégé par le Code,  
Assassine, impuni, le malade abusé ;  
Le prêtre du Bon Dieu, conscient de sa fraude,  
Marchande au plus haut prix son profit, déguisé  
En langage sacré de sainte hypocrisie ;  
Tandis qu'un pauvre père, excité par la faim,  
Cherchant en vain partout le soutien de sa vie,  
Vole pour sa famille un misérable pain ;  
Le conquérant fameux, lui, vole une province...  
Père, pourquoi vends-tu pour une pièce d'or  
Ta fille à ce marquis, ton épouse à ce prince,  
Sur si basse infamie étant vous tous d'accord ?  
Vous voulez tous le pain, la chair, l'argent, la vie,  
Des sens la jouissance et la satiété...  
Fort bien ! quand vous aurez commis toute infamie,  
Toutes les trahisons, toute perversité,  
Vendant à tous venants les choses les plus saintes,  
Conscience, vertu, justice, la pudeur,  
Opprimant sans remords, par toutes les contraintes,  
Les faibles, les petits privés de protecteur ;  
Quand vous aurez enfin, énumérant vos crimes,  
Assez volé, trompé, dépouillé le prochain,  
Sacrifié partout de nombreuses victimes  
Par la séduction, la fraude et le larcin ;  
Quand vous aurez assez exploré vos semblables,  
Pratiqué le viol et la prostitution ;  
Quand vous aurez encor, en forfaits innombrables,  
Franchi tous les degrés de la dépravation,  
Que vous aurez aussi pour votre jouissance  
Profané, renversé, brûlé tous les autels,  
Les autels de Thémis et ceux de l'innocence,  
Violé de l'amour les serments solennels,

La mort, au gant de fer, en étreinte mortelle,  
 Vous prenant à la gorge, étouffera vos cris  
 Qui se perdront enfin dans la nuit éternelle,  
 Suivis du souvenir des crimes impunis.  
 Ensuite... le néant ! Hélas ! que d'infamie !  
 Amas dégoûtant de turpitudes sans nom !  
 Lutter ? Pourquoi lutter, champions de la vie ?  
 Pour mourir étouffés dans l'abîme profond  
 D'un océan de fange ? Ah ! tant de sang, de larmes  
 Pour gagner ce grand prix, perception du Néant ?

~~~~~

LES ANIMAUX

(Traduit de la prose.)

« Et præsit piscibus maris et volatilibus cœli et bestiis, universæque terræ, omnique reptili quod movetur in terrâ ».
 (Genesis.)

« Le Roi ! » dit l'Éternel, d'une voix solennelle,
 Montrant le premier homme aux animaux créés.
 Et l'argile, à la voix de son Dieu qui l'appelle,
 Tressaille tout à coup s'animant par degrés
 En un frémissement, frémissement de vie
 Qui parcourt tout son corps en suave chaleur.
 L'argile, en mouvements de parfaite harmonie,
 A senti dans son sein battre déjà le cœur.
 Les yeux du premier homme, en clarté qui rayonne,
 S'ouvrent tout étonnés comme ceux d'un enfant,
 Émerveillés de tout ce qui les environne...
 C'était la majesté du regard triomphant
 Des Anges.

Pour ouvrir un facile passage
 A leur roi, les rochers s'entr'ouvrent sans fracas ;
 Des arbres les rameaux abaissent leur feuillage
 En arcades de fête ; et déjà sous ses pas

En fol empressement les fleurs de leurs calices
Entr'ouvrent le sein vierge, et souriant d'amour
Viennent baiser ses pieds. En hommages propices
La nature s'empresse à lui faire la cour :
Les pelouses, les prés en tapis de verdure,
En nuances sans nombre éblouissent ses yeux
Qui ne trouvent qu'éclat en toute la nature.

Voici des animaux le bataillon nombreux :
Chacun de ses vassaux vient offrir à son maître
Un tribut, le meilleur des dons du créateur.
L'aigle altier dont la vue au fond des cieux pénètre
Des ailes vient offrir l'audace et la vigueur ;
Le lion offre au roi sa crinière arrogante,
Sa majesté sauvage ; et le tigre effrayant
Son appétit de sang et de chair palpitante ;
Aux pieds de l'homme encor se traîne l'éléphant,
Au monarque apportant sa force colossale ;
Le singe, sa malice ; et le renard trompeur,
De sa sagacité l'adresse déloyale ;
Le serpent, son venin ; le pauvre chien flatteur,
Sa loyale bassesse ; arrive puis la hyène
Offrant au souverain l'instinct de trahison ;
Puis l'âne, créé pour le travail et la peine,
De la persévérance offre le noble don ;
Le cheval, son ardeur, son dos et sa vitesse ;
Le pigeon amoureux, des plumes la blancheur ;
Le vil bouc, sa luxure ; et l'autruche s'empresse
D'offrir de l'estomac la puissante vigueur ;
Le porc, son propre ventre et son ignoble instinct ;
Le cygne, le dernier des chants mélodieux ;
Le paon, sa vanité ; puis le rat vint enfin
Offrir tout son instinct rapace, astucieux.
Le roi prit possession de toute la nature ;
Et cet ange d'argile était tout transformé ;
Et l'homme ainsi complet, ce monstre, cette ordure,
Par l'Univers entier fut alors acclamé !...

JOSÉ BONIFACIO

(1827-1886)

LE PIED

D'autres convoiteront, d'un regard sacrilège,
Deux beaux seins palpitants, deux seins de blanche
Le rayon attrayant d'un sourire enchanteur ; [neige,
D'autres convoiteront des tresses embaumées
Tombant en flots dorés d'épaules parfumées,
Des anneaux ondoyants sur une gorge en fleur,

Ou le corail saignant de lèvre dédaigneuse
Sur un écrin d'albâtre... Une pose rêveuse
Et le pâle reflet de tous les feux du ciel
Sur les roses de Mai d'une joue enfantine
Séduiront d'autres cœurs... Qu'une taille divine
Présente aux regards d'un contemplateur charnel

Avec un port gracieux, sous une tête altière,
En contours arrondis, sous un geste sévère
Tous les appas promis par un fruit séducteur,

Qu'un autre adore encor une main qui caresse,
Indolente et sans art, la souple et longue tresse
Des cheveux d'une belle... De tels ravissements,
De tels charmants tableaux, moi, je n'ai point envie.
J'ai des goûts plus rampants. J'aime autant que ma vie
A guetter sur la voie en ses sautilllements

Une jambe étourdie à peine déguisée
Sous les plis d'une jupe à dentelle frisée ;

Oh ! j'aime à voir bondir, montant un escalier,
Un pied, pied de fée, à voler, voler sans aile !
Un pied frais et charmant et jambe de gazelle,
Un petit pied mignon, dans un petit soulier,

Un pied tel que j'ai vu, de teint feuille de rose,
Tendre, léger, mutin, qui jamais ne repose,
Chef-d'œuvre du bon Dieu, pied meurtrier des cœurs,
Amoureux de la lune et des amours le père,
Un pied digne d'un temple aux bosquets de Cythère,
Digne de ne glisser que sur un lit de fleurs !

Un pied tel que j'ai vu de jeune blanchisseuse,
Un pied qui me ravit (vision délicieuse !),
Franchissant les degrés d'un escalier tournant ;
De la fringante Anna la jupe retroussée
Me laissa voir, malgré sa marche si pressée,
Une jambe où grimpaient les Amours en riant.

Quelle jambe ! quel pied !... O vous, mes très Saints Pères,
Malgré les dogmes saints, malgré vos bréviaires,
Au nom du Créateur, au nom d'un Dieu d'amour,
Placez, placez un cœur dans le pied de la femme
(Ne vous révoltez pas), et dans sa jambe, une âme :
Ce que Dieu ne sut faire au *sixième* jour.

Poète de l'amour, de l'âme inconsolée,
Je veux qu'après ma mort sur ma tombe isolée,
Sous un saule pleureur, ma bonne amie en deuil,
De sa pieuse main, mais d'une main occulte,
Grave au lieu d'une croix un pied qui fut mon culte...
Je rêverai *le reste* au fond de mon cercueil !

LUCIO DE MENDONÇA

(1854-1909)

UNION MAUDITE

Lui, c'est un homme rude et de sévère honneur,
Cœur noble, généreux, travailleur et fort... *Elle*,
Vieil et noble blazon, nerveuse, toute frêle,
De la race féline imitant la douceur.

Elle lui jure amour (de haine plein le cœur),
Pressant son sein royal — moins honnête que belle —
Sur le buste viril de l'époux qui l'appelle,
Feignant tous les transports d'un amour trop menteur.

Dans sa poche elle glisse une main noble et fine
Le volant sans pitié... Des prêtres concubine,
Elle rit avec eux du pauvre malheureux.

Elle est la Messaline, une impure enrichie;
Lui, travailleur stupide, honnête, généreux :
Lui s'appelle le *Peuple* ; *elle*, la *Monarchie*.

ALICE

« Ses yeux sont comme ceux d'une
colombe, sans exprimer ce qui se cache
dans l'intérieur. »

(*Cantique des Cantiques.*)

D'un sourire d'enfant concevez la candeur ;
Ajoutez-y le suprême délice
D'un sourire de mère en toute sa douceur,
Et vous aurez le sourire d'Alice.

Concevez d'un regard le fond mystérieux,
Regard dont le foyer vous éblouisse
Avec la séduction d'un effluve amoureux ;
Et ce regard sera celui d'Alice.

Imaginez encor, comme venant du Ciel,
Le plus beau chant qui sur la terre puisse
Jamais émerveiller l'oreille d'un mortel,
Et vous aurez ainsi la voix d'Alice.

Avez-vous vu le cygne ondoyant sur les eaux ?
Et dans la plaine le brouillard qui glisse ?
La tourterelle, au soir, marchant sous les roseaux ?
Telle est aussi la démarche d'Alice.

De la rose voyez le bouton tout vermeil,
Sur le matin entr'ouvrant son calice
Aux baisers des premiers chauds rayons du soleil...
Dites, n'est-ce pas la bouche d'Alice ?

J'ai vu tomber la neige au sommet des grands monts.
Triste spectacle ! hélas ! pour mon supplice
O neige immaculée, ô purs et blancs flocons,
En vous voyant, je vois le cœur d'Alice !

AVE, MARIETTE !

Vous avez pu me voir hier, au temple, à genoux,
Vous moquant en secret du *rationaliste*...
Certes, ce n'était point le croyant, mais l'artiste,
Non au pied de l'autel, mais bien auprès de vous.

Que m'importaient Jésus comme saint Jean-Baptiste,
Et la Vierge Marie, à votre aspect si doux ?
Et saint Sébastien, au corps percé de coups,
Dont Dieu veuille couvrir la nudité si triste !

Je ne voyais que vous aux longs et noirs cheveux
Prêtant à votre épaule un charme merveilleux,
Parmi les dévôts dont l'église était replète...
Et quand on récitait le *Ave, Maria!*
Accompagnant le chœur je répétais tout bas :
« *Ave, pleine de grâce, ô belle Mariette!* »

MELLO MORAES (FILHO)

(1844)

LE BEMTEVI

Sur le soir d'un beau jour, à l'ombre du feuillage
D'un énorme manguier tout couronné de fleurs,
Une vierge des champs, brunette, en doux langage
Disait à son amant mille et mille douceurs.

Le ciel était si beau ! Elle, tendre et riieuse,
Rappelait leur rencontre au bord du grand chemin,
Un jour de beau soleil, à l'ombre d'une yeuse ;
Ses lèvres s'empourpraient du plus rouge carmin.

Ses yeux s'amortissaient de langoureuse ivresse,
Quand, léger comme un trait, un indiscret oiseau
Vint s'abattre auprès d'eux sous la feuillée épaisse,
Comme pour contempler un amoureux tableau.

Et l'amant murmurait en ardeur haletante
Les plus tendres propos ; les rêves les plus doux
Caressaient tout rians l'esprit de son amante :
« Ma belle brune, si, sans obstacle jaloux,

Tu me laisses cueillir un baiser sur ta bouche,
Mon cœur te donnera toute sa passion ;
Je tisserai de plume un hamac pour ta couche,
Chantant sur ma viole une douce chanson. »

J'ignore à quel secret assista le bocage
Au premier des baisers à la vierge ravi ;
Mais elle, de pudeur se couvrit le visage,
Et l'oisillon s'enfuit, s'écriant : « Bemtevi ! »

LA MULATRESSE

Je suis la belle mulâtresse,
Exubérante de jeunesse,
Langoureuse et coquette un peu,
Et toujours d'aplomb sur mes hanches,
Défiant maintes filles blanches
Jalouses de ma mine admirée en tout lieu.

Corps souple, exquise créature...
Si ma rebelle chevelure
Est de la couleur de la nuit,
Mon cœur a la clarté riante,
Mon cœur a la sève vivante,
Le chant joyeux et le ciel bleu du jour qui luit.

Sous cette chemise brodée
De fine dentelle bordée,
Mes seins bronzés, mes seins tremblants
Sont deux *jambos*, fruits odorants
Qui pendent du jambier rustique
Mûris et frais sous les vapeurs des soirs mourants.

Sur la pointe de ma pantoufle
Qui court plus légère qu'un souffle,
Volant plus légère que moi ?
Je suis mulâtresse coquette...
A la danse, viole en tête,
Dites, au tourbillon, qui l'emporte sur moi ?

Aux préludes de la viole
(Dont la mulâtresse raffole),
Quand je passe à faire claquer
Les castagnettes de Séville,
Oh ! Dieu ! c'est alors que je brille,
C'est alors que je sens mes esprits s'enivrer...

En ardent tourbillon la danse
Trépigne, et le *défi* commence ;
Je me dandine doucement
Comme indolente bayadère,
Comme un héron sur la rivière
En mol abandon se livrant au flot mouvant.

Envers les garçons intraitable,
Je trouve chacun très aimable.
Bien que je leur tienne rigueur,
Ma vue, en douce complaisance,
Les suit en toute impertinence
Comme pour révéler les secrets de mon cœur.
Mais s'ils murmurent : « Oh ! méchante !
Bravo, mulâtresse fringante ! »
Adieu, mon jeune maître, adieu !

De leurs fenêtres mes maîtresses
Avec leurs regards de tigresses
Semblent dire : « Voyez ça ! voyez donc un peu ! »

Et moi, je n'en suis que plus fière,
Suivant mon chemin sans colère,
Sans haine de ces femmes-là
Qui me jalourent pour ma mine,
Pour le turban de mousseline

Qui sur mon front me sied si bien... et puis voilà !

Mais la mulâtresse baïanne
N'a point (sans qu'elle se pavane)
D'égale au pays de Cabral,
Lorsqu'en sa pose gracieuse,
Sous ses longs cils mi-clos, rêveuse
Du *samba* langoureux elle attend le signal.

D'or, de corail, de coraline
Et d'amulettes byzantines
Mes poignets sont tout brillantés ;
Ma robe prise à la ceinture
Rehausse la blancheur très pure,
La blanche neige de ma jupe aux bords dentés.

Quand un désir me sollicite,
Quand parfois le plaisir m'invite,
L'amour seul satisfait mon cœur.
Au papillon je suis pareille ;
Je suis aussi comme l'abeille,
Sans repos et courant poser de fleur en fleur.

Pensez combien je me rengorge
Lorsque sous le creux de ma gorge
Flottent mes cordons d'or luisants !
Et, nonobstant les jalousies,
Aux oreilles des pierreries,
Les boucles d'or vermeil... et de vrais diamants...

Oh ! combien j'aime cette vie,
Cette existence où l'on oublie
Chagrins, frivolités, douleur !
Un mot galant me caresse,
Un doux sourire, une tendresse
Gagnent mon âme et font épanouir mon cœur.

C'est moi, c'est moi qui suis la reine,
Reine de douceur toute pleine
Aux Saintes Crèches de Noël,
Car, aux charmes de ma figure,
Des dévots la ferveur si pure
Ne se dirige point aux Fils de l'Éterne.

Mon existence est toute entière
De rêves, d'amour, de lumière,
Aussi joyeuse qu'un festin.
Esclave, ici je n'ai qu'un maître,
Un autre au ciel, souverain être,
Dieu de paix et d'amour, le Seigneur de Bomfin.

Et sur mon front de brune mine
Le blanc turban de mousseline
Sied mieux que le bandeau royal
A la mulâtresse baïanne
Qu', vrai (sans qu'elle se pavane)
N'a point, n'a point d'égale au pays de Cabral...

N. B. — Le *samba* est une danse de prédilection des nègres au Brésil, surtout dans la Province (aujourd'hui État) de Bahia. Cette danse est une réminiscence d'une danse des nègres du Congo et de la Guinée. Le *défi* : chanter au défi, au cours du Samba, consiste à chanter alternativement en compétence avec un autre danseur, et presque toujours au son d'une viole.

DAMASCENO VIEIRA

(1853)

TOILETTE DE FIANCÉE

Je veux te donner une robe
De 'a mousseline de l'air ;
Elle sera de la couleur de l'aube,
Couleur d'un virginal bleu clair.

Pour la broder, j'irai, ma chère,
Emprunter quelques rayons d'or
Au foyer du soleil qui nous éclaire :
Toilette digne de ton corps.

La jupe est de fine dentelle,
De blanche dentelle des mers,
Et le corsage est de nue éternelle
Qui se balance dans les airs.

C'est la robe de fiancée
Que tu vas recevoir de moi,
Et les atours, à l'Aurore, ô Dircée,
J'irai les dérober pour toi.

Des plus belles fleurs naturelles
Je veux préparer de mes mains
Bouquet des fleurs qui brillent les plus be les
Dans le plus beau de nos jardins.

Pour ta guirlande virginale
J'aurai les étoiles du ciel,
O ma Dircée, et pour tisser ton voile,
De lune un rayon immortel.

Et pour les fêtes nuptiales
Viendra le plus beau des atours :
Des brodequins coupés sur deux pétales
De fleur, coupés par les Amours.

Quand nous marcherons vers l'église,
Suivis de longue procession,
La foule en chœur, de ta beauté surprise,
Dira : « Quelle heureuse union ! »

Dans ce plus beau jour de ma vie,
Du temple en suivant le chemin,
Tu pourras voir se flétrir tous d'envie
Le lis, la rose et le jasmin.

Oui, ta robe de fiancée
C'est moi qui veux te la donner :
J'irai voler, ô ma douce Dircée,
L'or du soleil pour la broder !

GUIMARAËS PASSOS

(1867-1909)

TON MOUCHOIR

Ton mouchoir parfumé que je presse en mes mains
Et qui, lorsque je dors, là, sur mon sein repose,
Je te le renverrai ; car, ô vilaine chose !
Je l'ai volé... (L'amour commet de ces larcins.)

Mais, à quels messagers dois-je, sans plus de soins,
Confier ce mouchoir, ton mouchoir blanc et rose?
A qui me confier? Dans ma crainte, je n'ose...
Si du mouchoir quelqu'un ouvrirait les quatre coins?

Or, demain, de bonne heure, ô douce Marguerite,
Arrête tes regards sur le toit que j'habite ;
Regarde bien, attends... tu verras s'envolant,
Pendus aux quatre coins du mouchoir de batiste,
Quatre beaux colibris l'emportant tout gaîment,
Tout gonflé des baisers de ton amant tout triste.

FONTOURA XAVIER

(1856)

APRÈS VINGT ANS

Après vingt ans, il vient... et le voilà ;
Elle survient... (surprise !)... les voici :
« O Dieu ! Celui-ci... c'est donc celui-là ? !
— Mais quoi ! Celle-là... C'est donc celle-ci ? ! »

TÉMOIN MUET

Ah ! Victoire, dis-moi... dis-moi... qu'as-tu donc fait ?
Cette rumeur... d'un baiser, d'aventure,
Est-ce le bruit ? C'était bien ta voix qui disait :
« J'ai fait bien moins pour lui, je te le jure... »
Ah ! volage, dis-moi... dis... comment peux-tu donc
De nos péchés perdre ainsi la mémoire ?
Cette source... tu sais... tout auprès du vallon
Peut bien un jour parler trop haut, Victoire !

BLONDS, NOIRS ET BLANCS

I

Jadis, ma tendre mère, — ô douce souvenance ! —
Sur sa poitrine, ainsi qu'un doux trésor,
Sous son voile de deuil portait les cheveux d'or,
Les blonds cheveux de ma première enfance.

II

Une autre femme qui, loyale autant que pure,
 M'aima jadis plein de vie et de jours,
 Portait sur soi depuis nos premières amours
 Des boucles de ma noire chevelure.

III

Mais aujourd'hui que la vieillesse m'assiège,
 Mes cheveux blancs nul ne veut les porter,
 Ce seul bien que la mort me permet d'emporter,
 Que soixante ans ont blanchi de leur neige...

UN TOAST

Je bois à ce matin d'amours,
 Matin où ma grosse chaussure
 Et tes brodequins de velours,
 Mes souliers lourds de fange impure,
 Les tiens tout frais, chefs-d'œuvre d'art
 Fleurs des champs, fange jalouse,
 Se rencontrèrent pas hasard
 En foulant la même pelouse.

Je bois à cette nuit d'amours,
 Première nuit où ma chaussure
 Et tes brodequins de velours,
 Mes souliers lourds de fange impure,
 Les tiens tout frais, chefs-d'œuvre d'art,
 Déjà moins orgueilleux, ce semble,
 Se trouvaient, non plus par hasard,
 Sous le même lit tous ensemble...

RAYMUNDO CORRÉA

(1860-1911)

LES COLOMBES

De pourpre et de fraîcheur déjà l'aube rayonne...
Et du nid maternel voilà que prend l'essor
Une colombe... une autre... et puis une autre encor,
Et puis toute la bande enfin nous abandonne.

Mais quand au froid brumeux d'un triste vent d'automne
Souffle de l'horizon le noir enfant du nord,
La bande vagabonde, en un joyeux transport,
Retourne au pigeonier, s'empresse et tourbillonne.

Ah ! nos songes si doux, tout couronnés de fleurs,
L'un après l'autre aussi s'envolent de nos cœurs
Ainsi que de leurs nids les colombes s'envolent ;

Dans l'azur du jeune âge ils prennent l'essor ; mais
A leur vieux pigeonier les colombes revolent,
Et... nos songes, hélas ! ne retournent jamais !

MAL SECRET

Ah ! si sur notre face, ainsi qu'en un cristal,
Pouvaient se refléter la colère écumante,
La douleur où s'éteint l'illusion naissante
En notre âme abattue ; ah ! si de chaque mal

Qui va rongéant le cœur on lisait le signal
Sur notre front troublé ; sous la face riante,
Sous ce masque menteur si la vue perçante
Découvrait de l'esprit le désespoir fatal,

Que d'humains dont les jours semblent dignes d'envie
Mériteraient pitié, la clémence infinie !

Ce malheureux qui rit... ah ! dans son pauvre cœur

Nourrit un ennemi secret, chancre invisible.
Son aspect tout riant est un mensonge horrible...
On le croit bien heureux : C'est là tout son bonheur !

LA MESSE DE RÉSURRECTION

C'était le jour sacré de Résurrection.
Emma, t'en souviens-tu ? Tout pleins de dévotion,
Levés avant l'aurore, allègres, sans paresse,
Comment donc se fait-il, comment donc, ô Bon Dieu,
Que malgré l'heure juste et malgré notre vœu,
Nous perdîmes, hélas ! nous perdîmes la messe ?

La veille, samedi, tout bas et sous l'ormeau
Nous nous étions promis, comme un plaisir nouveau,
D'aller tous deux bien seuls, sous l'aube virginale,
(Qu'importe un long chemin ?... trois milles, sans détours
Des champs où dans la paix s'écoulaient nos beaux jours)
Entendre à deux genoux la messe matinale.

C'était au mois d'avril (oh ! comme il m'en souvient !)
Quand avec les zéphyrs et les fleurs nous revient
Le soleil de printemps qui déjà suavise
Les dernières rigueurs de la saison du froid.
Je sautai de mon lit, plein d'ardeur et de foi,
Prenant le grand chemin qui conduit à l'église ;

Et d'un pas qui volait sur l'aile de l'amour,
Bientôt, sans réveiller les échos d'alentour,
J'arrivai plein d'espoir devant ta maisonnette...
J'entendis s'envoler un langoureux soupir
Que le son de la cloche, au loin, semblait bénir...
C'était toi, belle Emma, m'attendant toute prête.

Je te vis pâle et belle, et d'un air languissant,
Les yeux à l'horizon, le coude reposant
Sur la fenêtre ouverte ; et sur ta main de neige
Reposait doucement ton visage rêveur.
Au delà, bien au loin, d'un océan couleur
De flammes et de sang où le dernier cortège
De la nuit surnageait encore vaguement,
Le jour nouveau, pompeux, s'élevait lentement,
Humide, revêtu de blancheur virginale,
Précédé d'un zéphyr d'odorante fraîcheur,
Portant sur son front pur l'étoile du Pasteur,
Réveillant la nature en fête matinale.

M'apercevant à peine, et sans perdre de temps,
Au souffle d'un vent frais, tu t'empressas, jetant
Sur ton buste élégant ta chaude mantelette,
Tremblottante de froid ; tu franchis l'escalier
Pour tomber dans mes bras au pied de l'espalier
Qui nous vit nous glisser sous sa voûte discrète.

Quel froid, Emma, quel froid ! Sous ton large fichu
Disparaissait aux yeux ton visage ingénu
D'où brillaient seulement deux yeux noirs comme ébène
D'où se montrait le bout d'un petit nez charmant...
Ainsi du lit moelleux d'un duvet abondant
Les oiseaux dans leur nid cachés montrent à peine
De leur tout petit bec le bout tendre et rosé.

Or, sur le grand chemin dont le bord tout boisé
D'un et d'autre côté projetait l'ombre épaisse,
Tout était solitaire. (Il était si matin !)
Mais de ces lieux déserts jusqu'au temple divin
Combien de distractions... en allant à la messe !

D'un humide brouillard les voiles transparents,
Blanc linceul, s'étendaient sur les arbres tremblants,
Dont les rameaux courbés en molle nonchalance
Paraissaient sommeiller. Les Sylphes dans les airs
Et le vent gémissant entre les bambous verts
Venaient de ce matin, seuls, troubler le silence.
Quelques instants après la brume commençait
A soulever son voile, et le ciel rougissait
Des premiers feux ; déjà la faune tout entière
Se réveillait en fête, et de leurs cris d'amour
Les oiseaux, battant l'aile, à saluer le jour,
Fendaient l'espace, loin de leur nid solitaire.

Les airs retentissaient de mille alléluias ;
Du milieu des rameaux d'un bosquet de lilas
Des doux chardonnerets la chanson sans pareille
Frappait l'air embaumé comme un hymne joyeux.
La nature dans un concert mélodieux
Venait ravir en nous et le cœur et l'oreille.

Et de ses rayons d'or déjà l'astre du jour
Baignait à larges flots tous les monts d'alentour ;
En vif, joyeux zoum-zoum, sous la voûte azurée,
Vibrant en long concert ses ailes de métal,
En longs bourdonnements, en tourbillon jovial,
D'insectes bruissants une bande enivrée
Traversait en tout sens l'espace réveillé.
Nous cheminions muets, le cœur ensoleillé ;

Sur le sol sablonneux j'accompagnais les traces
De tes beaux petits pieds ; sur le bord du chemin,
Secoué par le vent, un berceau de jasmin
Laisait tomber ses fleurs sur ton sein plein de grâces.
Baisant chaque corolle en son sein virginal
Tout baigné de rosée, un zéphyr matinal
Soupirait doucement ; de ses doigts invisibles
Autour de chaque fleur s'empressant, harmonieux,
Il vibrait de son luth les cordes très sensibles.

Chaque arbre, chaque feuille agités par les vents
Laisaient, comme des pleurs, tomber des diamants,
Des gemmes de cristal, des perles précieuses.
De couleur violette au bord d'un frais vallon
Quelques fleurs de carême, émergeant du buisson,
Venaient s'entrelacer en grappes gracieuses.

Tout près de nous, Emma, sur les rosiers des bois,
En tourbillons joyeux volait toute à la fois
Des papillons d'un jour la bande vagabonde,
Cherchant à dérober aux calices des fleurs
Sur la fraîche rosée aux suaves odeurs
La pâture du jour, tournoyant à la ronde.

Combien d'ardents baisers, d'harmonieux concerts,
En charmant notre oreille, Emma, troublaient les airs !
Que de végétation, de sève, de merveilles !
Partout autour de nous une verte splendeur...
Parfois comme rubis, sur la verte couleur
Du feuillage, riaient mille fraises vermeilles.

Nous poursuivions ainsi notre chemin, et toi,
Emma, tu cheminais tout à côté de moi ;

Nous n'étions qu'à moitié du saint pèlerinage ;
Tout servait à distraire et nos yeux et nos cœurs,
Partout autour de nous de nouvelles douceurs...
Au loin se déroulait par degrés le paysage ;
Tantôt un vaste champ où des paons élégants
Se redressaient en pompe et, comme triomphants,
Étalaien, orgueilleux, leur toilette fleurie,
Et leur queue en jouant s'ouvrait au grand soleil,
Éclatante de bleu, de vert et de vermeil,
Ainsi qu'un éventail le plus digne d'envie.

Tantôt, dans les vallons, de paisibles ruisseaux
Aux bords desquels venaient folâtrer les oiseaux,
Bordés de mille fleurs, dans les plaines profondes,
Indolents et rêveurs, comme en lit de carmin
Roulaient l'onde limpide et fraîche du matin
En de longs flots d'iris et de paillettes blondes ;
Ruisseaux qui par moments embarrassaient nos pas,
Et que, mouillant, Emma, ta robe de lilas,
Tu sautais, étourdie et folâtre et bruyante ;
Tantôt dormant au pied d'un chêne verdoyant
Un lac mystérieux, comme un miroir d'argent,
Sous un bois parfumé cachait son eau dormante,
Lac charmant, Emma, dont la nappe de cristal
Reflétait le plus beau paysage matinal,
Où tremblaient, en dansant, des gerbes de lumière.
Un cygne, il m'en souvient, symbole des amours,
D'éclatante blancheur, aux gracieux contours,
Fendait, majestueux, son onde solitaire.

On voyait le tableau s'animer par degrés ;
La nature en réveil, tous les êtres créés
Formaient un grand concert...

Non loin de nous s'agite
Un flot humain, bruyant, nos voisins du hameau,
Marchant à pas pressés... Saluant du chapeau,
Un homme passe... un autre... et d'autres à la suite ;

Et de nombreux dévots encombrant le chemin,
S'empressant comme nous au service divin.
Le brouillard du matin lentement se dégage ;
Bien au loin, dans l'azur, de chaque toit joyeux
La fumée en spirale et fuyant à nos yeux
S'élève lentement au-dessus du village.

D'un et d'autre côté, de nombreux campagnards,
Sorte de gens rustiques, aux propos goguenards,
A rire, à plaisanter, en beaux habits de fête,
Dans leur brutalité venaient nous détourner,
De notre indignation paraissant s'étonner
En leur simplicité native autant que bête.

C'était parfois encor un troupeau de moutons,
Marchant à pas serrés, en nombreux pelotons,
Qui passaient près de nous, nous couvrant de poussière,
Bêlant horriblement,.. et plus loin tout chargés,
Portant double besace, en file et bien rangés,
Des mulets du pays la troupe toute entière ;
Puis de lourds chariots criant en sons plaintifs,
Traînés par de gros bœufs aux pieds lourds et tardifs,
Ouvrant avec effort sur les terrains faciles
Des sillons où parfois, malgré les aiguillons,
Leur masse s'embourbait, sous les mille jurons
Des rouliers se vengeant sur les bœufs moins dociles.

Combien de temps perdu !

Nous étions toutefois

Déjà près de l'église : un des coqs et la croix
De notre beau clocher, perçant le faible voile
Du brouillard matinal, se montraient à nos yeux...
Nous pressâmes le pas. (J'en atteste les cieux,
Nous voulions assister à la messe pascale.)

Nous pressâmes le pas ; mais, ah ! ce fut en vain ;
 En vain... car nous avons sur notre long chemin
 Oublié notre vœu, le Seigneur et la messe ;
 En vain ! car par malheur, pour moi comme pour toi,
 Emma, c'était trop tard ! Les cloches en émoi
 Résonnaient dans les airs, répandant l'allégresse.

Les girandes volaient dans l'espace enflammé ;
 D'un mouvement croissant tout était animé ;
 Et du temple sacré, comme une fourmilière
 La foule des dévots, en longue confusion,
 Débouchait à longs flots, en air de contrition :
 La messe était finie... Adieu notre prière !

Levés avant l'aurore, allègres, sans paresse,
 Comment donc se fit-il, comment donc, ô bon Dieu,
 Que malgré l'heure juste et malgré notre vœu,
 De Résurrection, nous perdîmes la messe ?...

LE VIN D'HÉBÉ

Lorsque dans les festins de la céleste cour
 Se présentait Hébé, tout aimable et riante,
 Les dieux majestueux, en leur fête bruyante,
 Tendaient au doux nectar leurs coupes tour à tour.

Hébé, galant joyau de jeunesse et d'amour
 Versait à chaque dieu la liqueur écumante...
 — Notre jeunesse aussi dans l'orgie enivrante
 De la vie, en sa joie, et prodigue à son tour

De plaisirs, vient combler nos coupes altérées
 De son nectar... et passe. A nos voix enivrées
 Qui l'appellent en vain la cruelle s'enfuit

Pour ne plus revenir, sur nos lèvres à peine
Laisant l'arrière-goût de l'illusion humaine,
Souvenir douloureux qui se perd dans la nuit !

PLEINE NUDITÉ

J'aime les types grecs de la vieille sculpture,
D'une Phryné sans voile, en pleine nudité,
Le charme séducteur dans un marbre sculpté,
Mais non les créations que dans leur serre obscure

Les modes de nos jours, outrageant la nature,
Gâtant l'œuvre de Dieu, en brillante prison
Composent à leur gré d'une horrible façon...
Je veux les corps tout nus dans leur splendeur si pure,

Je veux voir de Vénus l'exubérante chair,
Le corps tout nu, bien nu, mais non point au travers
D'un voile transparent, de tunique discrète ;

Je veux, je veux la voir sans trouble, sans pudeur,
Épaules, seins, bras nus, en toutes leurs ardeurs,
Toute nue à mes yeux, des pieds jusqu'à la tête !

LAS D'ESPÉRER EN VAIN

Aux portes de la *Gloire* en vain tu viendras battre ;
Le *Mépris* insultant, hélas ! viendra t'ouvrir...
Sans une étoile au Ciel, sous la voûte noirâtre
Si tu vas, ingénu, possédé du désir
De lumière, frapper au palais où brillante
Siège la *Raison*, la porte s'ouvrira ;
Mais hélas ! Sur le seuil de la porte béante
La *Folie* à son tour seule te répondra.

Quand aux portes du Temple où la *Vertu* préside
 Ta main ira frapper, armé de fausse clé
 Le *Crime* apparaîtra, sous un geste perfide,
 Pour t'ouvrir d'un couloir l'horrible obscurité...

Pour chasser des terreurs dont le poids lourd t'opprime
 Tu frapperas en vain aux portes de l'*Oubli*...
 Tu ne saurais jamais t'endormir sur le crime :
 Le *Remords* va surgir au seuil de l'Infini.

Un jour, las de frapper en vain à tant de portes,
 Aux portes de la *Mort* tu frapperas enfin :
 La mort ouvre son sein aux illusions mortes,
 Aux cœurs las de frapper et d'espérer en vain !

NIRVANA

Nirvana dans la nuit ouvrit toute béante
 Une gueule sans fond, une gueule effrayante,
 Abîme insatiable où tout va s'engouffrer,
 Large gueule de feu prête à tout dévorer...
 De même qu'une mer aux ondes agitées
 Engloutit d'un seul trait les eaux précipitées
 D'un fleuve impétueux qui se jette en son sein,
 Absorbant tous les corps — ô monstrueux festin ! —
 Entraînant à la fois, en rage impétueuse
 Tous les corps surnageant sur la plaine houleuse,
 Tous les corps remontant des abîmes profonds :
 Navires submergés, écume à gros flocons,
 Forêts de mâtereaux, de quilles et de câbles,
 Tels de Nirvâna les festins épouvantables ;
 Tout passe, tout se perd dans sa gueule sans fond
 Où s'engouffrent le monde et la création :
 Monstres aux ossements qui frappent d'épouvante ;
 Les prodiges de l'Art que le génie enfante ;

Prodigieux témoins des âges écoulés ;
Villes que des volcans la cendre couvre encore ;
Restes majestueux du couchant à l'aurore ;
Majestueux débris de Ninive et Sidon,
De l'empire d'Omar, de la triste Ilion ;
Édifices massifs qui bravent les rafales ;
Le Sphinx, le Mausolée, acropoles royales ;
Monuments qu'autrefois dressa l'esprit humain
Pour envahir l'olympes et le pouvoir divin
Et de la force humaine éterniser la gloire ;
Cent peuples disparus mais vivant dans l'histoire ;
Héros et demi-dieux ; trônes, religions :
Tout se perd dans sa gueule ; et siècles et saisons...
Tout disparaît : hivers sur leurs trônes de glace
Pleurant et grelottant ; printemps tout fleurs et grâce ;
Tout se confond et passe en tourbillon sans fin,
Se perd dans le néant à l'éternelle faim.
Nirvane absorbe tout : la guerre rugissante,
Et les lauriers tout verts de la paix florissante.
Mais, comme le passé, mais comme le présent,
L'avenir devant soi verra toujours béant
Le gouffre inassouvi...

Que sa gueule profonde
Puisse boire d'un trait toutes les mers du monde
Et superposer dans son ventre monstrueux
Montagne sur montagne et les astres des cieux,
Nirvana sera-t-elle enfin rassasiée?
Non ! Sa voracité reste encore aiguisée !
Abandonné de Dieu le monde irait en vain,
Perdu dans l'Infini, s'engouffrer dans le sein
De Nirvane..., Nirvane est encore affamée,
Elle rugit encor de sa gueule enflammée,
Dans le vide éternel... Que lui faut-il encor ?
Il reste l'Infini... l'Infini n'est pas mort.
Eh bien, que tout à coup le dernier des désastres
Détruise l'au delà, précipitant les astres

Dont les globes épars dans leur confusion
Retournent au cahos de la création ;
Le Néant soit comblé par l'abîme insondable
Où brille des soleils la série innombrable...
Après Dieu qui s'endort il ne reste plus rien !
Mais... le néant rugit : Nirvane a toujours faim !

WENCESLAO DE QUEIROZ

PROMENADE MATINALE

Viens t'appuyer sur moi... viens, donne-moi ton bras ;
Que je t'aide à gravir la pierreuse colline,
Montueuse, escarpée. Au sommet qui domine
Nos vallons d'alentour, vite, portons nos pas.

Qu'est-ce donc? tu faiblis? Enfant, ne vois-tu pas
Au loin, déjà fuyant devant l'aube argentine
Les astres de la nuit? Ah! mais ton front s'incline
S'affaissant, fatigué... Courage! vois là-bas

De l'Orient en feu surgir éblouissante
La majesté du dieu dont la chaleur naissante
Vient réchauffer ton front, promettant un beau jour.

Vois comme autour de nous tout rit, tout chante et
[s'aime!
Vois cette maisonnette... Eh bien. — bonheur suprême!
C'est elle qui jadis vit fleurir notre amour...

PHILOSOPHIE DU BLASPHEME

I

Et dans le tourbillon d'une vie orageuse
Ainsi qu'un grain de sable on voit l'homme emporté,
Ignorant le destin qui le guide, agité,
Planche du naufragé sur une mer houleuse.

En haut : le ciel bleu — voûte mystérieuse —
Secrets de l'Infini peuplant l'immensité...
En bas : ce monde impur et partout révolté,
Embrasé par la haine, en lutte furieuse.

Et l'homme, succombant, tremble, faiblit un jour,
Impuissant et rebelle ; et soumis tour à tour,
Et tombant à genoux adore un Dieu suprême.

Mais surpris par la mort, cet homme au cœur meurtri
Dans sa gorge étouffant à peine un dernier cri,
Agonisant déjà, pleure... pleure et blasphème.

II

Il blasphème toujours ; il pleure, il pleure encore,
Car toutes les douleurs mordent ses derniers jours,
Demandant, mais en vain, de voir cesser le cours
Des causes de révolte à ce Dieu qu'il adore.

Mais la nuit s'épaissit ; plus de jour, plus d'aurore
En son esprit troublé qui rencontre toujours
En ténèbres sans fin l'horreur des noirs séjours,
Au ciel sourd demandant son Destin qu'il ignore.

Sans espoir et sans foi, paladin inconnu,
Il contemple, hébété, sur leur autel tout nu
Les images d'un Dieu pour lui couvert de voiles...

Et portant vers le haut un long regard d'enfant,
Il n'y voit, attristé, qu'un lointain firmament :
Des étoiles toujours et toujours des étoiles.

LE VIEUX SERPENT

« Sois à jamais maudit, à jamais, vieux serpent
Qui donnas à manger à la première femme
(A sa crédulité trop funeste présent)
Le fruit d'amour fécond, en ta malice infâme !

Jusqu'à la fin des temps, en expiation
De ta perversité, couvert de fange impure,
Ver immonde, couvert de malédiction,
Tu ramperas honteux, horreur de la Nature. »

Telles furent jadis les paroles de Dieu
Lorsqu'avec Ève Adam eut échangé le feu
Du long premier baiser qui fleurit sur leurs lèvres.

Depuis lors tu rampas, vil enfant des ténèbres ;
Mais le couple amoureux qui d'Eden fut banni
En son hymne éternel te dit : « Oh ! sois béni ! »

LA VOIX DE LA CLOCHE

Lorsqu'en un ciel d'hiver, morte et froide s'avance
La Lune, errant parmi les astres endormis,
Je sens pleurer en moi la voix que j'entendis
Au jour où je quittai le nid de mon enfance.

Il m'en souvient : la cloche, à l'heure du silence,
Nuit tombante, sonnait l'*Angelus*, quand je pris
La montagne escarpée, et sous un ciel tout gris.
Cette voix n'était que l'écho de ma souffrance :

Souvenirs et regrets pleuraient dans cette voix...
De la cloche du soir, hélas ! combien de fois
J'entends encor de loin la voix à la même heure,

Dans la lutte engagée avec le monstre humain !
Et quand de cette voix me vient l'écho lointain,
Non, je ne rougis point de dire que je pleure !

VALENTIM MAGALHAËS

(1859-1903)

LES DEUX ÉDIFICES

L'un en face de l'autre on voit deux édifices ;
Ils se dressent aux yeux en contraste frappant ;
L'un d'un aspect austère et couvrant tous les vices,

Sombre, toujours muet, sinistre, dégoûtant.
Le cœur se sent serré sous le morne silence
Qui règne dans son sein, à l'aspect odieux
D'une bête féroce ; et sa sombre présence
Détourne avec dégoût et le cœur et les yeux.

L'autre est svelte et riant, délicieux asile,
Ressemblant au Printemps en face de l'Hiver,
Plein de fleurs et chansons, où la vie est tranquille,
Où des enfants les voix comme en joyeux concert

Reposent notre cœur :— Des torrents de lumière
En face de la nuit — à côté du vautour
La douce tourterelle ; auprès de l'aile altièrre
Les fers du condamné... Par un heureux retour
Le bien auprès du mal... L'un réjouit, console,
Et l'autre à l'âme humaine apporte la terreur ;
En face une prison ; ici c'est une école ;
Contraste original de joie et de douleur !

La prison triste et sombre avec ses deux enceintes,
Fait de fer, de pierre et malédictions,
Où le vice fermente, où pleurent les plaintes,
Où le crime blasphème en sourdes explosions.

Ses ténébreux caveaux, les énormes murailles
Du monstre de granit, de cet enfer vivant,
Son silence profond, son ventre sans entrailles
De la haine impuissante étouffent tout accent.

Une vive lumière ensoleille l'École,
Et le chant des enfants retentit sous ses toits,
Comme d'un nid occulte une chanson s'envole
Sur l'aile du zéphyr, sous le dôme des bois.

Et les petits oiseaux sont encor dans la cage !
Il est presque midi...

Certain vieux criminel
Là-haut dans la prison, à travers le grillage
Tour à tour vers l'École et vers le bleu du ciel

Dirige ses regards pleins de mélancolie.
Ses cheveux sont tout blancs, ses yeux sont de chacal,
Regardant de travers. Sur sa face amaigrie,
Creusée en longs sillons, un rire lent, brutal,

Parfois s'épanouit sous un morne silence.
Pendant ses jeunes ans il se livrait au jeu,
A l'ivresse, au désordre ; une triste ignorance
Étouffe son esprit sans foi, sans loi, sans Dieu.

Aux coups de son couteau, en une nuit d'orgie
Où le vin et le jeu chassèrent sa raison,
Un père de famille était tombé sans vie...
Il expie aujourd'hui son crime à la prison.

Et la tête appuyée au bord de la fenêtre
On le voit bien souvent paraissant méditer,
Quelquefois, agité, paraître et disparaître...
Sur l'école toujours ses yeux vont s'arrêter.

Le fusil sur l'épaule, en bas, la sentinelle
Dans la cour, à pas lents, les yeux veillant partout,
Se promène en tout sens, quand la voix solennelle
Des cloches de l'École appelle tout à coup

Aux ébats les enfants s'échappant de la cage,
Et dont le flot joyeux à rire, à folâtrer,
S'épand en confusion, en gentil babillage,
En des jeux innocents que rien ne vient troubler.

Contemplant des enfants le tout bruyant délire,
Aux barreaux appuyé, le vieux galérien :
« Ah ! malheureux de moi qui ne sus jamais lire ! »
Et ses yeux se trempaient de pleurs et de chagrin...

ANNONCE DE L'AURORE

Sur les larges trottoirs des rues encombrées
D'activité fiévreuse, en tourbillon épais
De poussière sans fin, s'agitent empressées
Les ondes de la foule où l'on ne voit jamais
Le flux et le reflux reprendre un peu d'haleine...
De l'industrie on voit les robustes poumons
Ainsi que du Commerce, au gain qui les entraîne,
Au Progrès entonner de joyeuses chansons.

En jets impétueux une dense fumée
S'échappe en cris aigus du ventre des fourneaux ;
Et des odes sans fin, en fournaise enflammée,
S'élèvent à la fois de tous les arsenaux,
Et le pesant marteau, cette lyre nouvelle,
Sur son enclume chante un poème de fer.

O noble inspiration qu'aujourd'hui l'on appelle
 Le *Travail* ! Et sa muse, aspect austère et fier,
 La muse du travail à l'ouvrier propice,
 Qui vers le ciel d'azur élève ses grands yeux
 Baignés dans la lumière où brille la justice,
 La muse trois fois sainte, au front tout radieux,
 Qui prêche sans cesser aux cœurs la Loi nouvelle,
 Et, pleine de vigueur, d'amour, de vérité,
 Cette Muse idéale, au travailleur fidèle,
 Se nomme *Liberté* !

Gigantesque encensoir : — la ville toute entière ;
 Et pour encens sacré : — des fournaies en feu,
 La fumée en spirale.

Une lutte dernière

Dans le Laboratoire et sous les yeux de Dieu
 S'engage rudement : d'un côté c'est la vie,
 De l'autre, c'est la mort ; tous les coups de marteaux
 Retombant sur l'enclume (ô constance bénie !)
 Changent le noir en rouge, en braises les métaux.
 Des modernes vulcains chaque son qui s'échappe
 Au grand laboratoire est un pas en avant ;
 Chaque coup de marteau qui sur l'enclume frappe
 Fait avancer vers la Terre de Chanaan
 L'invincible légion, la cohorte des âmes
 En sa marche vers le pays de Promission !

Comme pour les baiser le soleil tout en flammes
 Aux fronts des ouvriers abaisse un chaud rayon...

Cyclopes du Progrès, sur leur face bronzée
 Se reflète en tremblant la sanglante lueur
 Des charbons rougissants de la forge embrasée ;
 Et sous l'effort constant d'un infernal labeur,
 En rouges contorsions le fer se tord, serpente,
 Éparpillant autour du cyclope puissant
 Des étincelles d'or...

La tête intelligente

Au front large, au front clair d'un certain ouvrier
Porte un signe divin allumant éclatante
La décharge électrique en radieux foyer
Qui montre l'avenir : ce signe est le *génie*.
Comme l'océan, fort ; libre comme le vent !
Dans ses yeux où l'on voit le courage et la vie
Brille la loyauté, rayon incandescent ;
Sur son front élevé la fierté réside,
Comme dans ses deux bras la sereine vigueur
Qui des faibles distingue un héros intrépide.

Tout à coup dans la rue, en croissante rumeur,
Un son intermittent, aigu, se fait entendre.
C'est le son du clairon ; — bruit de chars, de chevaux ..
C'est le coche du roi, qui peut à peine fendre
La foule qui s'ébranle ; et, tirant leurs chapeaux,
Les gens du peuple autour du prince, en cris de fêtes,
Courent le saluer en air de mendiants...
Ne pouvant d'un seul coup, hélas ! couper leurs têtes
Le roi salue aussi ce flot de chenapans.

Quand le coche royal en face de l'Usine
Passe, ainsi que la cour, le roi, jetant les yeux
Sur l'atelier baigné de leur purpurine,
S'avance à saluer, tout riant, tout heureux,
Le noble travailleur, l'ouvrier de génie
Qui laisse alors tomber son tout pesant marteau,
Sur le roi relevant sa figure noircie...
D'un contraste frappant quel étrange tableau !

Sans saluer le roi, taciturne, immobile,
Et sans faire un seul pas, plein de sérénité,
Il reste tout pensif ; son visage est tranquille,
Mais de sombre pensée il paraît agité.

Et son noble regard, qui par degrés s'allume,
Brille de la lueur annonçant le volcan...
Sans lever le marteau qui pèse sur l'enclume !
Il oublie son œuvre... et le Prince présent !

Tu n'es pas loin, oh ! non, ô brillante lumière ;
Tu t'approches de nous, ô sainte Liberté !
Déjà le travailleur, regardant en arrière,
Commence à méditer... guidé par la clarté !

CARLOS DE LAET

(1847)

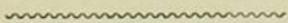
TRISTE PHILOSOPHIE

Rose allait s'habiller ; une voix indiscrete
Sous les pans de sa robe ose dire tout bas :
« Pour que leur soie arrive à couvrir tes appas,
Combien de nous sont morts pour ta riche toilette ! »

Rose allait se coiffer ; et sur sa blonde tête
L'ivoire qui retient ses tresses d'or : « Hélas !
Dans la forêt l'on voit mon cadavre là-bas
Pour te donner l'éclat de ma blancheur, coquette... »

Au cou brille un collier de perles du Ceylan :
« Pour nous pêcher combien de malheureux esclaves
Ont péri dans les flots, méprisables épaves ! »

Et Rose, de douleur : « O Destin malfaisant !
Tout sourire ici-bas n'est pétri que de larmes,
Et dans la mort, la vie, hélas ! puise ses charmes !... »



H. VIOTTI.

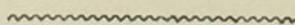
ESQUISSE D'UN NID

Que faut-il pour bâtir un nid, un nid bien doux ?
— Un couple gazouillant, les soins les plus jaloux,
Les touffes d'un feuillage, une ombreuse retraite,
Une active besogne et le printemps en fleurs,
Le Printemps renaissant où s'entr'ouvrent les cœurs,
 Quand la Nature est toute en fête ;
— De verts flocons de mousse un tissu délicat,
Un duvet, de l'hermine ayant le doux éclat,
Et surtout... de l'amour, beaucoup d'amour féconde,
Car seul l'amour fournit aux tendres oisillons
La tiédeur du nid, dont les douces chansons
 Remplissent la forêt profonde.

— Pour défendre le nid de tout envahisseur,
Pour éloigner l'assaut de maint et maint voleur,
Il faut autour du nid un oiseau fort et tendre,
Intrépide, attentif contre tout assaillant,
Faible petit oiseau que l'amour fait vaillant...
 Le voici... prêt à le défendre.

Mais, un oiseau tout seul, hélas ! sans le secours
D'une compagne dont le courageux amour
Partage ses soucis, ses travaux et sa peine,
A construire son nid s'efforcerait en vain...

Nous bâtirions un nid si tu le voulais bien,
 Un nid pour nous deux, belle Hélène !



VICENTE DE CARVALHO.

PREMIÈRE OMBRE

« Il m'aime... un peu... beaucoup... pas du tout... tendre-
[ment. »

« Faudra-t-il qu'une fleur, enfant, puisse te dire,
Puisse te confirmer encore mon serment ?
Mes regards, se fixant sur ton si doux sourire,

Disent combien je t'aime et, je sens, tu le crois. »

« Il m'aime... un peu... beaucoup... pas du tout... »
[« Incertaine,

Tu trembles, attendant encore cette fois
Une dure sentence, une sentence vaine,

Comme si cette fleur, passant entre nous deux,
De son ombre pouvait obscurcir notre vie ! »

« Pas du tout... pas du tout ! Depuis hier mes yeux
T'avaient en vain cherché... Mon âme endolorie

A déjà deviné ce que me dit la fleur...

Je te vois près de moi, de mes yeux pleins de larmes ;

Je sens tes baisers ; mais j'ai perdu le bonheur.

Tu m'appartiens, je sens... et, malgré mes alarmes,

Je te serre en mes bras ; dans un songe agité,

Songe horrible, sans fin, je crois toujours entendre

Bien loin, la rumeur d'un pas précipité

Qui s'éloigne de moi... Dieu ! qui pourra me rendre

Tant de bonheur perdu ? Dis-moi qu'en songes vains
Mon esprit agité... Dis-moi que je suis folle,
Que je suis bien heureuse et que tu m'appartiens...
Que ton baiser n'est point ton âme qui s'envole

Me murmurant tout bas un éternel adieu !
L'ineffable douceur de ta si tendre lyre
Chante encor en mon cœur, et dans tes vers de feu,
Dans le livre d'amour j'appris un jour à lire.

Tu m'appelas un jour ; j'accourus à ta voix,
Je te suivis heureuse et bénissant ma vie,
Rêvant mille bonheurs. Parle encore une fois,
Oh ! parle-moi toujours de l'amour infinie,

Qu'autrefois tu juras, sirène au chant trompeur,
Qui m'attiras un jour vers la mer azurée ;
Mon âme en des haillons qui couvrent sa pudeur
Suit de loin sur le sol tes pas, tout éplorée.

Ne m'abandonne point ! Je veux être toujours
L'ombre fidèle qui t'accompagne sans cesse,
Sans souci des climats où m'emporte l'amour,
Ne m'abandonne point ! oh ! rends-moi ta tendresse.

Vois donc comme l'aurore inonde de ses feux
De ces monts sourcilleux les cimes élevées.
Je suis jeune et suis belle. Oh ! lis, lis dans mes yeux
Combien je t'aime ; viens ! De fleurs immaculées

Posé sur mon sein nu je veux orner ton front.
Quel suave matin, matin couleur de rose,
Que d'avoir ton amour, amour ardent, profond !
Je t'ai donné ma vie... Elle est ton bien, ta chose...

Dissipe-la, jouis de ce printemps en fleur,
Qu'à tes pieds je dépose en esclave soumise.
Ne m'abandonne point, bien-aimé de mon cœur,
Qui, semblable à l'oiseau sur l'aile de la brise

Cherchant à poser sur un flexible rameau,
Vins un jour, par hasard, fixer ton vol suprême
Sur mon sein palpitant... Répète de nouveau
Ce ramage si doux qui me chantait : « Je t'aime ! »

MATIN DE SOLEIL

A l'ombre d'un bosquet de myrthes dont la brise,
Dont la brise légère en tourbillon neigeux
Effeulait les bouquets, je vis un jour Élise
Errante çà et là, seulette, air très heureux.

Oh ! comme elle était belle ! Elle avait sur sa face
La fraîcheur de la rose, et du lis la blancheur.
Fi'le aux yeux de velours, fille pleine de grâce,
Elle avait tout l'éclat de l'aurore, sa sœur.

Son réveil matinal fut toujours un sourire.
Sa marche était si douce et son pied si léger
Que le sol l'accueillait en amant qui soupire.
« C'est le soleil ! » chantait un oiseau du verger,

Apercevant Élise ; et partout sur ses traces
L'ombre fuyait honteuse au-devant des splendeurs
De cette belle en qui brillaient toutes les grâces.
Insouciante, heureuse, à travers les senteurs

Des arbres printaniers à la sève féconde,
Elle marche au hasard, souriant aux oiseaux,
Courant de fleur en fleur ; et tantôt elle sonde
D'un regard espiègle, au travers des rameaux,

Pour découvrir d'un nid la nombreuse nichée ;
Tantôt ses yeux rêveurs s'arrêtent un instant
Sur le frémissement d'une épaisse ramée
Qui palpite et gémit aux caresses du vent.

En tout et tout autour elle sent le délire
Des mystiques accents d'un concert nuptial.
Chaque fleur au soleil entr'ouvre son calice
Arrosé par les pleurs du brouillard matinal,

Humide encore ainsi qu'une lèvre docile
Sur laquelle l'amour eût surpris un baiser.

Comme une biche aux bois, sa marche est très subtile ;
Parfois elle bondit, paraissant voltiger.

Je la surprends seulette, effrayée, indécise ;
De ses pieds nus à peine elle effleure le sol
Tout tapissé de mousse ; et l'adorable Élise
Veut s'enfuir, *juryty* prête à prendre le vol...

Je lui saisis les mains ; à l'oreille ravie
De l'enfant et tout bas j'entonne la chanson
L'éternelle chanson de l'amour qui supplie,
Fleur humaine sans cesse en pleine floraison.

Son âme s'ouvre alors et m'écoute attentive.
Et tout son corps s'agite en un frémissement.
Aimante, irrésolue, amoureuse et craintive,
Elle est prête à céder... résistant cependant.

Le sein gonflé d'amour, elle a peur, elle n'ose..
Quand tout à coup (ainsi qu'une biche des bois
A l'ombre des forêts, pendant qu'elle repose,
S'enfuit effarouchée aux terribles abois

D'une meute de chiens), par un effort suprême
Élise de mes mains s'échappe brusquement.
C'est en vain ; je m'élançe après celle que j'aime ;
Vautour plus affamé, fondant rapidement,

Ne se jeta jamais sur une inoffensive
Et timide colombe ; effrayant les pinsons
En sa course sans frein, la belle fugitive
Vole sur les fossés, les mares, les buissons.

Élise peu à peu ralentit sa carrière,
De fatigue épuisée ; et son sein haletant,
Essoufflé va se rompre... Heurtant contre une pierre
Elle fait un faux pas et s'arrête un instant.

Et moi, la soutenant tandis qu'elle chancelle,
Sur ses faces en feu je dépose un baiser,
Gage d'amour payé par un sourire d'elle.
Et la noce commence à l'ombre du verger.

M^{me} JULIA LOPES DE ALMEIDA

(Traduit de la prose.)

REGRETS

Sur le seuil de la porte elles se rencontrèrent,
S'arrêtant l'une et l'autre et s'entre-regardant.
Ainsi que leurs regards leurs cœurs s'interrogèrent,
Celle qui s'en allait, — mantelet transparent,
Pieds nus, petits, rosés ; et sur ses tresses blondes
Venaient s'entrelacer quelques fleurs d'oranger.
Ses yeux bleus s'élevaient vers les voûtes profondes
Du ciel qu'elle semblait encore interroger.
L'autre qui se croisait, en entrant, avec elle,
Cheveux noirs, négligés, avait les yeux en pleurs,
Sur le front incliné voile obscur de dentelle,
Laisant presque tomber de sa main quelques fleurs
En bouquet tout flétri, traînant en négligence
Sur le parvis désert un manteau de drap blanc,
Blanc comme l'hermine. Et, rompant le silence :
« Pourquoi dans ce séjour entres-tu, mon enfant,
Demanda la première? — C'est, répondit la seconde,
C'est parce que tu sors. »

Et, se croisant les deux,
L'*Espérance*, toujours en songes si féconde,
S'en va, fixant ses longs regards au fond des cieux.
Et l'autre, le *Regret*, les yeux baignés de larmes,
Rappelle l'*Espérance*, implorant son secours.
Mais la cruelle, sourde et brillante de charmes,
Dans les champs de l'Éther disparaît pour toujours.
Alors l'autre, la triste, en soulevant son voile,
Laisse lire ces mots sur son front de douleur :
Souvenir et regrets, entrant dans le dédale,
Mystérieux séjour... qu'on appelle le *Cœur*.

LES ROSES

Il avait nom *Sylvain*, à l'aspect repoussant,
Poitrine au grand soleil ouverte, rougissant
Sous des poils hérissés... — regard profond et sombre...
Très méfiant et dur, ne recherchant que l'ombre.
C'était mon jardinier. Et tous à dire exprès :
« Prenez garde, Madame... Observez-le de près ;
Cet homme est un danger, même quand il sommeille. »
A tous ces vains propos je faisais sourde oreille.
Pauvre homme ! Est-ce sa faute à ce pauvre Sylvain
S'il reçut en naissant un aspect moins humain ?
Mais, à flatter mes goûts il mettait tant de zèle !
A remplir ses devoirs il fut toujours fidèle,
Prodiguant tous ses soins aux fleurs de mon jardin.
Je conservais cet homme ainsi que mon vieux chien.

Or, un soir de printemps, de voir mes fleurs avide,
Je courus au jardin. Le ciel était limpide.
Déjà le crépuscule envahissait l'azur
D'ombrage et de clarté, et l'air était si pur !
Dans son premier quartier la Lune solitaire
Répandait une faible et si douce lumière
Qu'autour d'elle flottait mon esprit tout rêveur,
Que mon âme, insensible à toute autre splendeur,
Se serait confondue en extase avec elle,
Si mes yeux tout à coup de la voûte éternelle
Se détachant enfin, n'eussent, émerveillés,
Sur les nombreux rosiers de pleurs déjà mouillés
Aperçu mille fleurs pour le jour de demain.

« Sainte Vierge du Ciel ! m'écriai-je. Oh ! combien
De boutons entr'ouverts ! Quelle riche cueillette ! »
— « Tout cela pour demain, » en inclinant la tête

Grommela le bonhomme en un ton triste et sourd.
 Mon âme se réveille et la voilà qui court
 Toute folle et sans frein : — des roses toutes vertes,
 Des roses à foison, nouvellement ouvertes !
 Moi, j'allais les cueillir, au premier jour qui luit,
 Toutes fraîches encor des larmes de la nuit !
 Et le premier bouquet doit être pour ma Mère,
 Et de roses encor j'irai couvrir la pierre
 Sous laquelle repose, au bord d'un frais gazon
 Ma fille... et puis de fleurs j'emplirai la maison !

D'un ton d'autorité sévère et sans réplique
 Contraire à ma nature et douce et pacifique,
 M'adressant au vilain et poilu jardinier :
 « Prenez garde... je veux que le moindre rosier
 Soit sacré pour vos mains ; ne touchez point aux roses ;
 A moi de les cueillir toutes, à peine écloses... »

La fraîcheur augmentait, la nuit allait venir.
 Je me couchai plus tôt.

Bien au point de l'Aurore
 Au lendemain, j'irais aux roses que j'adore.
 D'espoir toute bercée, en peu d'instant mes yeux
 Cédèrent au sommeil, sommeil délicieux.

Cinq heures du matin au clocher de l'église,
 Je saute de mon lit...

O Dieu, quelle surprise !
 Est-ce un songe ? Que vois-je ? Ah ! tout autour de moi
 Un spectacle imprévu vient me remplir d'émoi :
 Partout sur les sentiers un tas de feuilles vertes ;
 De feuillage tout frais les banquettes couvertes...
 Pas une rose, hélas ! sur mes nombreux rosiers !

Accourant à mes cris, sautant tous les sentiers,
 Le jardinier survient, mais la face altérée
 A m'inspirer l'effroi, à la voix effarée,

La barbe hérissée aux poils roux et flottant
En désordre complet comme au souffle d'un vent
De désastre soudain ou d'étrange folie...
A ce spectacle moi d'épouvante saisie :
« Mes roses ? » m'écriai-je. — Les voilà, dit Sylvain
D'un ton de grosses voix ; et d'un pas incertain
Il prend l'étroit sentier qui conduit à ses chambres.
Curieux, à la fois tremblant de tous mes membres,
Incertaine, en courroux, je suis le jardinier.
Là, tout au fond, se trouve auprès d'un citronnier
Son logement, sous un berceau de passiflore ;
A côté sont rangés les instruments de Flore.
Que prétend-il ? pensais-je en mon esprit troublé.
Tout à coup je m'arrête et, d'un accent mêlé
De surprise et terreur, répondant à son geste :
« Non ! non ! je n'entre point ! — Eh bien, dans ce cas, reste !
Regarde de dehors ! » dit Sylvain en ouvrant
La porte toute large... Et moi, dans cet instant,
Prête à tomber, je pus, encore chancelante,
M'appuyer sur le seuil de la porte béante.
Un voile tout sanglant passe devant mes yeux ;
De mon cœur soulevé part un cri douloureux ;
Dieu ! quel spectacle horrible !... Étendu sur la planche
Au centre du parquet et sous une avalanche
De roses, de jasmins gisait, tout mutilé
D'une femme le corps au visage voilé.
« C'était ma fille ! dit cet homme plein de haine,
Dont les sanglots semblaient moins de douleur humaine
Que hurlements de fauve... Un jour elle s'enfuit,
M'abandonnant tout seul... Voilà que cette nuit
L'infâme, sans abri, tout en pleurs, est venue
Battre à ma porte... ; que l'amant l'avait battue...
Avez-vous bien compris, Madame ? Eh bien, mon cœur
Suffoquant mon courroux, malgré le déshonneur,
A voulu pardonner : au nom de feu sa mère
J'implorai de ma fille un repentir sincère ;

J'exigeai d'elle enfin un serment solennel :
Consacrant son amour au foyer paternel,
Elle devrait toujours haïr le misérable,
Le bandit qu'en un jour d'illusion coupable
Elle avait écouté... Le jour du repentir
Est un jour de printemps qui fait tout refleurir...
Son bonheur devait être en ma seule tendresse ;
Je lui fis, à genoux, mainte et mainte promesse
Que j'arrosai de pleurs... Mais, triste illusion !
Madame, à tant d'amour, au généreux pardon
Savez-vous quelle fut sa réponse outrageante ?
— Qu'elle l'aimait toujours, lui !... Ma main frémissante
Par la rage guidée... Oui, sans me repentir
Je l'ai tuée, alors ! Car, ah ! plutôt mourir
Aux mains d'un père en qui l'honneur tout seul ordonne,
Sur le front pur duquel la justice rayonne,
Qu'être battue aux mains du premier chien venu !
Et quand, après sa mort, le cœur m'est revenu
Avec de la pitié, ma fille était si belle
Dans mes bras tout sanglants ! Mais, malheureuse d'elle,
Presque nue... Il fallait, pour l'envoyer au ciel,
La vêtir, la parer au pied du saint autel
De la Vierge... Je l'ai bien couverte de roses,
Des roses qui la veille étaient à peine écloses !

ALBERTO DE OLIVEIRA

(1859)

SOURCE SECRÈTE

Sur un lit rocailleux une source muette,
Source claire, s'enfuit, à l'ombre du grand bois,
Des mortels ignorée et mollement discrète,
D'où s'élève pourtant une plainte parfois,

Plainte, gémissement qu'elle étouffe, craintive,
De peur d'être entendue ; et sans gémir, sans bruit,
En silence rêveur, sans réveiller la rive,
Sous le bois assoupi, sans nom, elle s'enfuit.

Pour échapper encore à la vue indiscrete,
Elle amincit toujours son filet transparent
Et passe ainsi modeste, ignorée et secrète,
S'abandonnant, craintive, au rapide courant.

Dans mon cœur abattu, sous la cendre et sans flamme,
Tel s'épanche en secret un long filet de pleur :
Le silence au ruisseau, nuit profonde dans l'âme,
Quand la foi, quand l'amour désertèrent du cœur.

MESSAGERS AÉRIENS

Qu'un amant moins fougueux à l'objet de sa flamme
Se plaise à diriger sa complainte d'amour,
Ses vœux, ses désirs et ses craintes tour à tour
Sur l'aile de la brise où s'envole son âme...

Mais, moi, pour messenger à ma charmante Dame
 Je ne puis appeler zéphyr à mon secours,
 Car cet enfant d'Eole est trop faible et trop lourd
 Le poids de mes regrets et trop vive ma flamme.

« A moi, vents tout-puissants qui régniez dans le ciel !
 Accourez à ma voix, légers à mon appel...
 Sur les monts et les mers volez sans perdre haleine ! »

Et les voilà déjà, déchaînés, s'élançant
 Dans les airs ébranlés, avec eux emportant
 Baisers, vers et désirs pour mon ingrate Hélène !

~~~~~

UN ATOME

Simple atome de fer, il a l'âge du monde,  
 Venant de l'inconnu, dans la machine ronde ;  
 De toute éternité parcourant l'Infini.  
 Qu'était-il autrefois ? et qu'est-il aujourd'hui ?  
 Dans quel lieu surgit-il ? Quand ? Comment ? Il l'ignore.  
 Du passé toutefois il se souvient encore,  
 Quand, fleur, il s'entr'ouvrit en un jour de printemps ;  
 Sa multiple existence outrepassa les temps.  
 Il se souvient qu'au bord d'une caverne humide  
 Pour la première fois il fut rougeâtre oxyde  
 Colorant à l'entrée un verdâtre limon ;  
 De la matière enfin mainte combinaison  
 Avec d'autres métaux de nombreux alliages  
 Produisant par degrés à travers tous les âges  
 Variété de sels de toutes les couleurs ;  
 Longs jours pendant lesquels en patients labeurs  
 Il parvint à former la masse des pyrites  
 Et celle des imans à côté des lignites ;  
 Tout ce lointain passé de ton vague, incertain  
 Accourt à sa mémoire en un labeur sans fin.

Un jour, il s'en souvient, emporté par l'orage,  
Il se vit charrié vers un pays sauvage  
Jusqu'au pied d'une source aux abords enchanteurs  
En un bloc de granit détaché des hauteurs,  
Entendant résonner les pleurs de la fontaine,  
Emporté sans merci vers une immense plaine.  
Il se rappelle encor d'un terrible volcan  
L'explosion soudaine... Atome inconscient,  
Il se vit tout à coup entre l'épais bétume  
Et le soufre brûlant de la lave qui fume,  
Au sein de mille corps en ardente fusion.

Des siècles sont passés... C'est un jour de bataille.  
Sous un soleil ardent, au bruit de la mitraille,  
Deux corps d'armée, au fort d'un choc impétueux,  
L'un sur l'autre ont lancé leurs escadrons poudreux.  
Sur son coursier fougeux qu'importe le courage  
Un vaillant général dans la lutte s'engage.  
On voit briller l'éclat de son casque d'airain :  
Dans ce casque existait l'atome... (Il s'en souvient.)  
Or, l'atome plus tard brilla sur la poignée  
Du glaive d'un César... Changeant de destinée,  
Il vint à pénétrer dans le grand Océan,  
Au sommet du grand mât d'un navire marchand ;  
Mais, les voilà bientôt, l'atome et la mâture,  
Précipités dans l'onde, ainsi que la voile,  
Par l'effort courroucé d'un terrible ouragan !  
Parcelle d'un débris du mât encor flottant,  
L'atome avec l'épave échoue sur la plage ;  
Emporté par les vents, transformé d'âge en âge  
(Ainsi s'en souvient-il), il se trouve un matin  
Pris au tronc vigoureux d'un énorme sapin ;  
Et, remontant en sève, en sève bienfaisante,  
Il se sent transformer en feuille verdoyante.  
La trajectoire de l'atome inconscient  
Surpasse de beaucoup celle d'un astre errant,

Des étoiles filant sous la voûte profonde.  
Il marche, obscur soleil d'un système du monde  
Même encore inconnu, dans l'évolution  
Éternelle, à travers notre création.  
L'atome, pénétrant toute chose créée,  
Explore, anime tout en marche accélérée ;  
Indestructible, actif et muet, il parfait  
Ce qui la veille encore existait imparfait...

Emma, c'est lui, c'est lui qui dans ta chair ardente  
Se plaît à circuler comme sève brûlante ;  
Écoute, Emma, c'est lui, c'est l'atome charnel  
Qui vient toujours chanter sur tes lèvres de miel,  
Au soleil réchauffant de ta verte jeunesse,  
Un poème d'amour, de santé, d'allégresse !  
Emma, c'est encor lui, l'atome inconscient,  
Qui sur ta face épand les roses du printemps.  
Ecoute-le. C'est lui qui dans tes nuits d'attente  
Te murmure tout bas, en sa prière ardente :  
« Laisse-moi vivre en toi jusqu'à la fin des jours,  
Chair odorante et pure, ô temple des amours !  
Ce n'est qu'en toi qu'enfin je comprends l'existence !  
Quels désirs délirants, oh ! quelle flamme intense  
Embrase tout mon être et s'empare de moi  
Au contact enivrant de tout ce qui est toi !  
Laisse-moi retrouver sur ton sein, sur ta bouche  
Chacune des langueurs errantes sur ta couche...  
O douce défaillance où je me crois mourir !  
Sur mes lèvres en feu perpétuel désir  
Au contact frémissant de ta gorge haletante !  
Laisse-moi vivre ici, garde-moi sous ta tente...  
Oh ! qu'elle soit heureuse et bénie à jamais  
L'âme tendre habitant un corps si plein d'attraits !  
Oh ! bénie à jamais, bénie encore celle  
En qui je vis heureux, dans le sang de laquelle

Circule un vil atome ! En elle est mon secours,  
Elle qui me console en mes plus mauvais jours,  
Fait descendre du ciel pour nous deux l'espérance,  
Elle qui m'ouvrit de suprême jouissance  
    Un monde tout nouveau  
    Où l'Amour agite le flambeau !  
J'aime... je suis une âme attendant une autre âme !

---

ENFIN !

Enfin !... Gentils oiseaux, sur vos flexibles branches,  
Oiseaux du ciel, chantez ! épanouissez-vous,  
Violettes et lis, jasmins aux robes blanches,  
Embeumez les airs de vos parfums les plus doux !

Oiseaux, fleurs, écoutez ! Fleurs, bosquets, aubépines,  
Aubépines, ruisseaux, aube, étoiles du ciel,  
Esprits ailés soufflant aux heures matutines,  
Nature éblouissante, amour universel,

Écoutez... Sachez-le... Que le ciel et la terre  
L'entendent de ma bouche : Enfin, tout doucement  
Sa main... (ô papillons imprégnés de lumière  
Autour de moi pourquoi si fol empressement ?)

Souffles de l'air, silence !... Enfin, hier, d'Hélène  
La main, la blanche main a pu presser la mienne !  
Volez, oiseau du Ciel, emportez mon secret !

---

## AME EN FLEUR

« Primævo flore juventæ. »

(VIRGILIO.)

## PREMIER CHANT.

## I

C'était... ah ! je ne sais plus quel était mon âge,  
     Si quinze ans ou si davantage ;  
 Mais, je crois que j'avais à peine mes quinze ans...  
 Ce fut à la campagne aux paysages charmants,  
 En une vieille ferme à l'ombre des platanes,  
 Avec sa vaste cour, ses rustiques cabanes,  
     Ses champs tout verdoyants,  
     Avec sa sucrerie  
     Et sa vaste prairie  
     Et les flots ondoyants  
 De plants de canne à sucre... Or, c'était... Infidèle  
 Mémoire que la mienne ! Était-ce bien la belle  
 Saison de Mai... de Juin ?... J'oublie... ou de Juillet ?  
     Ou du mois d'Août ?... qui sait ?  
 Enfin, ce dont mon cœur a la claire mémoire  
 (Dans l'espace et le temps chose, certes, bien rare)  
 C'est que l'air s'embeaumait du sassafras en fleur ;  
 Que le ciel était bleu, et la même couleur  
 Souriait à mes yeux tout le long du grillage  
 Où s'entrelaçaient, dans un gracieux paysage,  
     Des liserons grimpants ;  
 Ce dont je me souviens, c'est que c'était le temps  
 Où là, sur les côteaux, et plus loin, dans la plaine  
     Les grands arbres à laine  
 Sont tout couleur de rose, embouquetés de fleurs  
 A la rose empruntant ses plus belles couleurs.

## II

Je sais que de partout un arôme divin  
S'épandait dans les airs. Par la joyeuse entrée  
Du Printemps, le verger et le vaste jardin  
Tout plantés d'orangers, à mon âme enivrée

Faisaient boire à longs traits leur sève et leurs senteurs.  
Et sur les monts lointains le palmier des tropiques  
Avec ses boutons d'or s'entr'ouvrait aux splendeurs  
D'un soleil amoureux ; et les arbres rustiques

S'ouvraient en longs festons aux baisers du Printemps ;  
Les insectes sans nombre, essaims phosphorescents,  
Tourbillonnaient dans l'air. Et la nature entière,

Astres et vers luisants, oiseaux, fleurs et soleil  
S'aimant, s'aimant sans fin , dans cet ardent réveil...  
Et dans moi quel désir d'amour et de lumière !

## III

Quel doux besoin d'aimer ! Tout ce qui peut jouir  
Nous enseigne l'amour ; leçon, leçon féconde  
Que j'apprends de bon cœur : intensité profonde  
D'un feu qui vient souder la pensée au désir !

Je m'élançai au grand air, je veux en vain me fuir,  
Distraire mon esprit, me perdre dans le monde,  
Parcourant du regard le ciel, la terre, l'onde...  
Je sens ma tête en feu, presque à m'évanouir...

Et dans la nuit, brûlant d'ardeur voluptueuse,  
Je l'appelle, Elle, la forme mystérieuse,  
La femme rêvée et... que j'ignore pourtant.

Elle, me souriant, vaporeuse et ardente  
 (En rêve) je la sens me serrer palpitante  
 Sur son cœur, me disant : « Je t'aime, cher enfant. »

## IV

Viens ! viens ! — Si sur mon cœur l'on appliquait l'oreille,  
 Ainsi qu'une prière on entendrait alors

[corps...

Un murmure : « Viens ! viens, songe aimé ; prends un  
 Ouvre tes ailes, viens, image sans pareille !

Je sens brûler mon front, ma vue s'affaiblir,  
 A mon cerveau brûlant le sang se précipite...  
 Oh ! viens, empresse-toi... tout mon être s'agite,  
 Chaque gémissement fait mon cœur défaillir.

Viens... car je n'en puis plus. En tout, partout, sans cesse,  
 Vois comme autour de nous tout respire tendresse,  
 Tout chante l'hyménée, amour et ses ardeurs.

De l'aurore au couchant, du couchant à l'aurore,  
 Tout aime sous les cieux, les insectes, les fleurs...  
 Et moi, jusques à quand devrai-je attendre encore ?

## V

Or, en ce temps, j'appris à l'heure du repas

[vèle !

Qu'aux premiers jours du mois suivant, — bonne nou-  
 Le soleil du Bon Dieu séchant les chemins, Elle  
 Viendrait... je la verrais... et je sentais ses pas.

J'allais donc la voir... mais, — anxiété cruelle ! —  
 Mais quand ? Si les chemins, grand Dieu, ne séchaient pas,  
 Si les toits débordaient sous la pluie et la grêle,  
 S'il pleuvait sans cesser, s'il pleuvait tant, hélas !

Jamais aux pieds de Dieu, à sa divine face,  
Avec autant d'ardeur je n'implorai sa grâce  
Pour qu'il nous ramenât un soleil bienfaisant,  
Et pour qu'un autre ciel, pour qu'un plus clair paysage  
Vînt réjouir mon cœur, je pusse, palpitant,  
La voir venir de loin, m'emplir de son image.

## VI

Mais la pluie a tombé sans interruption !  
Les chemins inondés par les eaux torrentielles  
Ne sont plus que bourbiers, mares d'alluvion...  
Partout éboulements, crues continuelles...

Par la croisée en vain mes regards hébétés  
Errent sans but, au loin, ainsi qu'une âme en peine ;  
De rares voyageurs bien bottés, tout crottés,  
M'apparaissent parfois pataugeant dans la plaine.

Quand la lampe s'allume et qu'autour du foyer  
Nous sommes tous assis, chacun à s'ennuyer,  
Je bâille, je me meurs d'indolence infinie...

Et mortellement triste, aux connaisseurs du temps  
J'entendis dire, grâce à leurs calculs savants,  
Que la nouvelle lune annonce encor la pluie!

## VII

Quelle nuit ! C'est mon cœur qui bat dans sa prison,  
Qui palpite, qui saute à rompre ma poitrine.  
Je me promène tout au long du grand salon,  
Tout seul avec mes plans que dans l'air je dessine.  
Dans les cabanes et dans la ferme tout dort.  
Le moulin à maïs à la voix monotone  
Est muet ainsi que l'usine à sucre encor.  
Moi seul à veiller, moi que l'espoir abandonne.

Et moi seul à souffrir ! Et fou de passion  
 J'implore un beau soleil, de l'azur, un jour blond  
 De ce ciel toujours gris, de ce ciel impassible ;

A ma voix qui supplie un éternel *ran-ran*  
 Répond, en rythme sourd, criard, rauque et traînant,  
 Des crapauds du marais croassement horrible !

## VIII

Est-ce l'effet, qui sait ? de ma dévotion,  
 De ma supplique à Dieu qui reçut ma prière ?  
 Sous les feux du soleil brillant à l'horizon  
 Le ciel, les monts, les champs éclataient de lumière.

Ma's... S'il pleut de nouveau ? Si le ciel inconstant,  
 Se troublant de nouveau, ramène les tempêtes ?...  
 Et je disais, les yeux au ciel : « Dieu tout-puissant,  
 Est-il possible enfin qu'ainsi tu le permettes ?

Laisse-la donc venir ! Permets que ton soleil  
 Dessèche les chemins de son réseau vermeil,  
 Et pour la recevoir empourpre les campagnes...

Dieu d'amour, de bonté, je veux la recevoir ;  
 Entre aromes, clartés je désire la voir  
 Comme je vois les feux qui dorent ces montagnes.

## IX

Grâces ! ah ! je pouvais de mon triste logis  
 Sortir enfin et voler vers la plaine...  
 Elle allait arriver ! Il m'était donc permis  
 De courir à son arrivée prochaine,  
     Lorsqu'au bout du chemin  
     La criarde portière,  
 De la ferme lourde frontière,  
 S'ouvrirait toute large enfin  
 Pour donner libre entrée à sa monture.

Comme j'imaginai sa charmante posture  
Et son maintien royal,  
Guidant calme et sereine un élégant cheval !  
Dans ma naïve fantaisie  
Je m'imaginai le frou-frou de son jupon ;  
Et grâce à mon imagination  
Je la voyais avec une grâce infinie  
Son long voile flottant  
Au gré du vent —  
Faisant claquer de sa main frénétique  
Sa cravache à la manche métallique  
Afin d'accélérer les pas de son cheval.

Or, dans mon idéal,  
Je me la figurais une excellente amie  
Se rapprochant de moi lorsque viendrait l'instant  
De franche intimité, de mystique harmonie,  
Et si ce n'était un tout secret sentiment  
De contrainte entre nous, si propre de nos âges.  
Je me l'imaginai...

## X

O si chères images !  
Ce fut peut-être à cette époque des orages  
(Ainsi qu'en un sol vierge on voit le même jour  
Naître deux fleurs jumelles  
Des plus belles)  
Que, double fleur, tandis,  
A cette époque de ma vie,  
Que je m'éveillais pour l'amour  
A mon tour,  
Je m'éveillais aussi  
Pour la Poésie

## XI

Elle arrive, mais tard. Éveillé par le bruit  
Des chevaux arrivant dans la cour, à cette heure,  
Et des gens empressés dans la vaste demeure  
Courant ouvrir la porte (il était déjà nuit),

Comme en sursaut je me soulève sur ma couche...  
O songe séduisant si longtemps attendu !  
Et, ravi, maintenant, je touche enfin, je touche  
A la réalité, car j'ai bien entendu

Le frou-frou de sa robe, à côté, dans la salle,  
Et sa bruyante entrée en marche triomphale,  
Et le son de sa voix qui pénètre mon cœur.

Tout ému, tressaillant de douce jouissance,  
Je me rendors bercé d'amoureuse langueur,  
Enivré de sa voix, heureux de sa présence.

## DEUXIÈME CHANT.

## I

Au loin, on entend la voix criarde et traînante  
Des pesants chariots en marche somnolente,  
Chargés de canne à sucre, en morose chanson,  
Et tirés par les bœufs qu'instigue l'aiguillon.

Mais ce n'est point pour assister à la mouture,  
Ni pour apprécier le travail du moulin  
Que je me réveille, au réveil de la nature,  
Par un intime son de voix qui me murmure,  
Au fond de mon cœur, que... je vais la voir enfin...  
Sur la terrasse me voilà de bon matin,  
Attendant, anxieux, la vision si pure

De celle dont mon âme a conçu l'idéal.  
D'un et d'autre côté, des cages suspendues  
Où des oiseaux captifs, en concert matinal,  
Saluent le soleil en notes de cristal.  
Au pied de la maison, s'élevant vers les nues,  
Un manguier séculaire, aux ramées touffues,  
Agite ses longs bras, au soleil triomphal.

Mais, manguier, mon ami, j'avoue avec franchise  
Que si sous ta fraîcheur je viens me promener,  
Solitaire et pensif, au souffle de la brise,  
Oh ! certes, ce n'est point, oh ! non, pour écouter  
Comme, fendant les airs, viennent sous ton ombrage  
Tous ces hôtes ailés voler, siffler gaîment,  
Ni pour sentir encore oscillant sous l'ombrage  
La balançoire où je me berce doucement.  
Non, certes ; ce qui fait à la fois mon délice  
Et mon tourment — tourment et délice sans nom —  
C'est de penser à elle.

## II

Elle apparut. Mon cœur novice  
En fut tout ébranlé de trouble et d'émotion.

Jupe de mousseline...  
Une fleur à ses noirs cheveux.  
Moi, contenant mal le trouble qui me domine  
Tout interdit, un voile sur les yeux,  
Je pus entendre : « Laure, ma cousine. »  
M'envisageant et les yeux dans les miens,  
Elle me tend — jouissance suprême ! —  
Elle me tend les mains  
Que je baise saisi d'émotion extrême.

## III

Je n'affirmerai point que le cactus des bois  
Se couronne d'un fruit de couleur moins vermeille  
Que ses lèvres ; et que l'étoile que je vois  
En ciel d'azur, à nulle autre pareille,  
Briller à l'Occident, le soir, -  
Ait moins d'éclat, ait moins de vie  
Que n'en prodigue son regard  
Qui me fascine, et qui me vivifie.

Je n'ose dire encor que jamais un jardin  
N'ait vu de fleur de lis d'une blancheur égale  
A la blancheur sans tache et pure de son sein ;  
Que de la neige la blancheur rivale  
Pâlisse auprès de sa blancheur ;  
Que le palmier à côté d'elle,  
Malgré son port et sa hauteur  
N'ait point la grâce et le port de ma belle.

Je ne dis point que la flèche qui fend les airs  
Soit moins légère que sa marche aérienne ;  
Que la lune planant sur la terre et les mers  
A travers le ciel bleu, lente et sereine,  
Ait moins de suave langueur,  
Ait moins d'intime poésie,  
Ait moins d'amoureuse douceur  
Que son regard plein de mélancolie...  
Je n'affirmerai rien  
Car le peintre le plus divin  
Ne saurait peindre la beauté suprême ;  
Car la beauté de la femme que j'aime  
Met en défi les plus rares pinceaux.

## IV

Or, après avoir fait un tour sous les ormeaux,  
Curieuse de voir fonctionner l'usine,

Aussitôt Laure s'achemine  
Vers le bruyant moulin.

J'accompagne ses pas. Une très large porte  
S'ouvrait aussi lourde que forte  
Sur la campagne au loin  
Qui s'étend toute verte en marée ondoyante  
De canne à sucre bruissante  
Aux souffles du matin.

Entre les coupes des hauts ravins de la voie,  
De fond tantôt vermeil ou tantôt violet,  
Du haut des chars tremblants monte un hymne de joie,  
Un hymne triomphal du labeur satisfait.

Laure s'arrête auprès des chaudières bouillantes  
D'où se dégage une chaude vapeur,  
Où surnagent parfois, en couches frémissantes,  
D'épais flocons d'écume... Elle, l'air tout rêveur,  
Curieuse et toute âme,  
Accompagne à grands yeux tout le labeur brutal,  
Le travail frémissant, tout ce rythme de flamme,  
Ce concert de l'usine et vaste et triomphal.  
Toute rouge flamboie une fournaise ardente  
Échauffant les bassins.

En très grande vitesse et d'une voix bruyante  
On voit sous le moteur travailler les engins.  
Et moi, de mon côté j'observe à peine Laure,  
Tout jaloux de surprendre un seul de ses regards ;  
Au feu qui me dévore

Je me sens palpiter de désirs et d'espoirs,  
Sentant mon cœur tout près de rompre ma poitrine  
Et mon sang à bouillir ainsi que ces chaudrons.

## V

La sombre forêt vierge, échevelée aux vents,  
Élève dans la nuit son âme variée ;  
De la mousse rampante au haut des pins géants  
Monte un chœur plaintif de toute chose créée.

Les yeux plongés dans l'ombre et rêveur, à pas lents,  
Me promenant sur la terrasse solitaire,  
Je me complais au son de ces confus accents,  
Écoutant en secret ces voix de plainte amère.

O nuit, comme en fureur, tu portes dans ton sein  
A travers l'éther sombre, avec ton cœur le mien !  
Le tien — c'est la colère, et le mien, l'espérance,

Tous les deux exclamant, au feu dont nous brûlons,  
Le tien hurlant : — Je suis la haine... haïssons !  
Le mien pleurant : — Je suis l'amour, l'amour immense !

## VI

Tout autour de la table, au centre du salon,  
Nous nous réunissons en franche causerie  
Quand à la nuit tombante un double lampion  
S'allume, vrai soleil qui du centre irradie.

Mais entre tous ces gens je ne me plais à rien,  
Si ce n'est aux beaux yeux de celle qui m'enchaîne,  
Où Eros qui les alluma d'un feu divin  
Prouve en badinant que l'amour s'apprend sans peine.

Et moi, tout ébloui de l'éclat de ses yeux,  
J'abaisse les miens sous l'empire merveilleux  
D'un tout-puissant fluide et clarté rutilante.

Extasiés, mes yeux s'attachent longuement  
Sur le marbre rosé de son bras attrayant,  
Ce bras nu s'échappant de la manche pendante.

## VII

Ce bras nu me donne un frisson de volupté ;  
Sous cette manche et cette écume de dentelle  
S'égare mon esprit ; dans mon ingénuité  
Je ne sais définir ce que je sens pour elle.

Est-ce charme? Est-ce amour? je ne sais... (Ce tableau  
Frappe encor mon esprit et le parfume encore.)  
Cette manche bouffante et ce bras, bras si beau  
Rappellent une fleur éclosée avec l'aurore ;

Fleur comme celle que j'aperçus par hasard  
Un jour (son nom je n'ai jamais pu le savoir),  
Au feuillage pendant, au bord d'une rivière,

Et de franges garnie au plus élégamment,  
Au rebord recoupé, avec un filament  
Tout au fond de la campanule printanière.

## VIII

O Naiades du fleuve, et vous arches du pont,  
Aubépines en fleur, et lis de la vallée,  
Racontez mon extase où murmurant son nom...  
De l'ingà sombre et frais la ramure courbée

Se voûte en dais ainsi qu'un berceau de fraîcheur...  
Sous un soleil ardent au courant des rivières  
Le bétail de sa soif désaltère l'ardeur ;  
Au bord de l'eau qui court chantent les lavandières...

Et moi... Torrents, fleurs, pont, charmilles, tout enfin  
 Moi, près de vous muet, le cœur trop plein...  
 (Racontez ces moments d'une extase divine !)

Moi, comme enveloppé d'un fluide puissant  
 Je fais mon premier vers, peut-être, en cet instant  
 Voyant au soleil ses jupes de mousseline.

## I X

Je sentais une fièvre, une divine ardeur  
 De bonne heure échauffant mon sang dans ses artères ;  
 J'éprouvai quoique enfant, au travers de mon cœur,  
 Enfant divin ailé, tes flèches flammifères.

Pauvre enfant, tout troublé, interdit, hors de moi,  
 J'abandonnai les gens, concentré dans mon âme.  
 Mais... que de jouissance en jouissant de toi,  
 O si délicieux ascendant de la femme !

Que de fois dans la nuit, j'épiaï, tout craintif,  
 Dans son appartement, suivant d'un œil très vif  
 Tous les gestes de Laure, à travers la serrure !

Que de fois en rêvant, ô folle illusion !  
 Je la vis s'approcher, et, désert le salon,  
 Me serrer sur son sein... ô belle créature !

## X

Une nuit (jusqu'alors je ne pus réussir  
 A pénétrer des yeux dans l'alcôve secrète,  
 Par la brute serrure à la voir à plaisir),  
 Sans aucun bruit j'arrive à sa porte. Je guette.

Un lustre me permet d'adapter mon regard.  
Des rideaux détendus, forme pyramidale,  
Tombent du haut plafond de l'élégant dortoir  
Autour d'un lit... son lit... Mais ah ! la couche est vide.

Dans l'alcôve soudain on entend un frou-frou,  
Quand Laure presque nue apparaît tout à coup...  
A peine puis-je voir sa jupe négligée.

La lumière s'éteint aussitôt, ne pouvant  
Plus rien voir... Mais, du moins, je l'entends  
Remuer sous les draps de sa couche voilée.

## XI

Un jour, seule avec moi, en intime entretien,  
Elle admirait le soir du haut d'un belvédère  
D'où les yeux parvenaient à l'horizon lointain.  
Comme je me souviens de cette heure si chère !

Tantôt je suis le vol d'un oiseau dans les airs,  
Tantôt je suis le vol de sa tresse flottante.  
« Si tes ans, mon petit, n'étaient encor si verts,  
Je voudrais t'épouser, » me dit-elle, riante.

Phrase cruelle ! oh ! comme en mon cœur soucieux  
Jour par jour j'entendais ce propos merveilleux !  
Et tout seul dans ma chambre, ah ! quelle impatience  
Me troublait par moments, quand devant le miroir,  
Des premiers poils-follets j'attestais le retard,  
De ce signal viril je déplorais l'absence !

## XII

O' belles fleurs d'azur au souvenir si cher,  
Qui tant et tant de fois, au matin me sourîtes  
Tout au fond de la plaine où s'ouvre le désert  
Sur un tapis brodé de blanches marguerites !

Sur les rameaux touffus grimpant en longs festons,  
Vivaces fleurs d'azur, comme elles étaient belles !  
L'essaim du peuple ailé, en luisants tourbillons  
Tournant, tournant sans fin, bourdonnait autour d'elles.

Durant les beaux jours que je vécus en ces lieux  
Ils étaient toujours là ces bleus joyaux, si bleus,  
Tout bleus, bleus du reflet de la voûte azurée ;

Qu'ils sont loin ces beaux jours, jours de courte durée  
Qu'embellirent jadis mes jeunes rêves d'or !  
Fleurs d'azur qu'à travers le temps je vois encor !

## XIII

C'était une fois dans une pauvre chaumière :  
Une vieille, en riant, tenait de gais propos...

Le tonnerre soudain réveilla les échos ;  
Un voile du soleil obscurcit la lumière ;

Une averse survint... Je prétendis sortir.  
D'un geste impératif Laure accourut : « Sois sage,  
Dit-elle ; ne sors pas... Laissons passer l'orage...  
Sous ce toit protecteur, laissons la pluie finir. »  
Tous priaient dans l'alcôve où brûlait un grand cierge  
Aux pieds de Sainte Barbe et de la Sainte Vierge...  
Et nous deux nous restions tout seuls sur le devant.

Sans crainte, je restai tout à côté de Laure,  
A l'éclat des éclairs, au bruit de l'ouragan,  
Du tonnerre éloigné qui résonnait encore.

## TROISIÈME CHANT.

## I

Berce-moi, du manguier ô douce balançoire,  
Berce-moi, berce-moi ;  
Car tandis que je vais et reviens avec toi  
Je perds de ma douleur l'importune mémoire.  
L'aurore aux doigts de rose entr'ouvre l'Orient ;  
Tout se réveille ; et Celle  
Pour qui je souffre tant  
De paresse et langueur s'étirant, la cruelle,  
Entre les draps de lit repose mollement.

Oh ! berce-moi toujours, au manguier suspendue,  
Oh ! berce-moi sans fin,  
Balançoire chérie ! à penser, le cœur plein,  
A penser à ma belle — illusion perdue ! —  
Je passai la nuit blanche. Hier soir, au belvédér,  
Aux cheveux une rose,  
Aux mains un livre ouvert,  
Combien elle était belle, en langoureuse pose  
Et le regard perdu dans l'espace désert !

Elle pensait... pensait... mais à qui pensait-elle ?  
Oh ! si c'était à moi... Mon Dieu, qu'elle était belle !  
Sans trêve ni repos, élance, élance-toi,  
O balançoire, viens... va... vole... emporte-moi !

## II

Rêveur, en longs ennuis, dès le point de l'aurore,  
Le cœur tout imprégné de l'image de Laure,  
Les yeux errant sans but vers le ciel et les bois,  
Sans la voir, sans au moins même entendre sa voix,

Je passe le matin...

Là-haut, de la montagne  
L'or du soleil ruisselle, envahit la campagne.  
Le jaunissant *ipé* se revêt de fleurs d'or.  
Les lévriers joyeux, au son strident du cor  
De chasse, aboient sans fin en poursuivant la trace  
D'un cerf ; le vent qui passe  
Venant d'épais taillis ombreux  
Apporte le parfum délicieux,  
Le parfum des résines  
Et les essences les plus fines  
Et l'âcre odeur des *cajas* déjà mûrs.

### III

*Cajas ! Cajas !* Oh ! ne voilà-t-il pas que Laure  
Un jour (beau jour ! quel jour de splendide soleil  
Où la plaine brillait d'un éclat sans pareil !)  
M'invite à savourer des *cajas* qu'elle adore,

M'appelant auprès d'elle et vers l'arbre fruitier !

« Tout seuls ? » lui demandai-je. Et cette enchante-  
[resse :

« Pourquoi non ? Que crains-tu ? » Et la belle s'em-  
[presse  
De me sauter au bras qu'elle prend en entier.

— Une course ! — Une course ! — Eh bien, moi je parie !  
Au signal du départ, à travers la prairie  
Nous courons, à l'envi, aux caresses du vent.

Mais moi, ralentissant ma course, je m'arrière,  
A gagner le défi mille fois préférant  
Voir se jupes voler dans la folle carrière.

## IV

Nous arrivons enfin au bois :  
Temple sacré, tout à la fois  
Un sol tout jonché de feuillage  
Sous un ciel étoilé de fleurs.  
Comme pour faire les honneurs  
A notre couple — bel hommage —  
Un vif, léger papillon bleu

Voltigeant et mutin nous accueille en ce lieu,  
Comme pour nous guider dans cette forêt sombre,  
Comme pour révéler les mystères de l'ombre.  
Et d'autres papillons, essaim tout bigarré,  
Accourent après lui, frappant l'air parfumé  
De leurs vibrations cristallines.

Et maintenant, ma belle, arrête tes regards  
Sur le plus beau tableau : vois ces rameaux épars  
Au poids de bignonnes rustiques  
(Déjà toutes en fleurs) fléchissant lentement :  
Admire encor dans leur long entrelacement  
Toutes ces robustes lianes  
Rappelant le tissu des fils aériens  
D'une énorme araignée... Admire ces anciens,  
Ces vieux troncs de pins et platanes,  
Les uns luisants, les autres par le temps noircis,  
Ceux-ci sveltes, tout droits et par le temps grossis,  
Ceux-là courbés de vieillesse,  
D'autres tout tortueux, en leur contorsion  
Des réprouvés offrant l'horrible vision...  
Mon amie, entends-tu ce vibrant tintement  
Du marteau sur l'enclume ?  
Ces cris plaintifs, écho de douleur, d'amertume ?  
Sifflements et sanglots, et lamentations ?  
Ces sourds chuchotements et ces explosions ?

Amie, écoute encore ces voix glapissantes...  
 Eh bien, Laure, ce sont d'innombrables oiseaux,  
 Éperviers, toucans, merles et tourtereaux,  
 Et parfois le cri des arapongues stridentes...

Chant merveilleux !  
 Symphonie fantastique !  
 Elle écoutait en ouvrant de grands yeux...  
 « Qu'est-ce donc que ces voix ? » Et moi je lui explique  
 L'hymne de la forêt.

## V

Et tout près l'on voyait  
 Un vieux tronc tout courbé, lors indiqué par elle,  
 Aux gros rameaux chargés de liserons  
 Et de festons :  
 C'était le cajasier aux fruits d'or de la belle.

## VI

« Je suis lasse.

— Assieds-toi. »

Elle s'assit. Des fruits

Que par terre je vis  
 Je choisis les plus doux, que j'offris... La cruelle  
 Refuse le caja. « Trop acide ! » dit-elle,  
 Après l'avoir goûté, jetant le fruit bien loin.

C'était l'heure où par un brûlant soleil de juin,  
 Par un calme étouffant, dans la forêt déserte  
 Vient abattre son vol le noir épervier ;  
 Où sous la mousse verte,  
 A l'ombre du manguier

La stridente cigale en rythme monotone

Entonne

Sa sonore chanson. Sans un souffle de vent

Sous un calme étouffant

C'est l'heure où dans ce site solitaire,

C'est l'heure où dans un vaste océan de lumière

Les arbres en repos paraissent sommeiller.

## VII

A Laure j'apportai d'autres fruits, les meilleurs  
Que j'avais avec soin cueillis sur l'arbre même,  
Etalant à ses pieds, dans un plaisir extrême,  
Ces fruits embeaumant l'air de leurs âcres senteurs...  
Mais elle (Est-ce fatigue ou sommeil qui l'accable ?)

Ainsi que sur un hamac moelleux

S'appuie de côté sur un rameau noueux

De liserons et de lianes d'un érable.

Et, d'un air capricieux,

Me regardant en face, en ton impérieux :

— « J'ai soif ; va me chercher un peu d'eau, » me dit-elle.

Et je pars, docile aux ordres de la cruelle.

## VIII

Je pars... J'explore en vain les grottes, les taillis,  
Ne rencontrant partout et partout que du sable,  
Que sable et bois tout sec. Toujours infatigable  
J'explore vainement les fourrés recueillis,  
Point d'eau... D'un filet d'eau pas le moindre vestige,  
Pas un mince filet jaillissant d'un rocher...  
Dans chaque grotte en vain je m'efforce à chercher  
Le liquide trésor dont l'absence m'afflige.

Vainement ! en cris lointains

[viens ! »

De Laure, tout surpris, j'entends la voix : « Viens !

Les habits déchirés, la poitrine meurtrie  
Au travers des buissons, et l'âme endolorie,  
Je prétends aussitôt retourner sur mes pas.  
Mais au travers du bois mille et mille embarras  
Retardent mon retour et redoublent ma peine.  
Et je vais retourner — ô profonde douleur ! —  
Sans pouvoir lui porter, après tant de labeur,  
Une feuille du moins qui pour le moins contienne  
Petite goutte d'eau comme goutte de pleur !

## IX

Je me perds au travers d'un labyrinthe obscur  
De lianes sans nombre entr'elles tout tissées,  
Se balançant dans l'air, les unes comme un mur,  
Les autres se traînant à terre entrelacées

Comme énormes serpents. Je sens frôlant mes pieds  
Des lézards verts et des couleuvres repoussantes  
Grouillant sous le feuillage en fuyant effrayés.  
Un bruit sec me surprend dans mes terreurs croissantes,

Bruit étrange ainsi qu'un long grincement de dents.  
Je pousse un cri. Du bois s'élève par moments  
Un horrible fracas. Qu'est-ce ?... Plus rien... Silence !

Je me mets à prier, et dans ce lieu désert  
Terrifié, je tombe par terre, à l'envers,  
Me mettant comme un lâche à pleurer de souffrance.

## X

Des lianes je puis délier les longs bras,  
Et parviens à un lieu si désert, si sauvage  
Et si silencieux que le bruit de mes pas  
Est le seul que j'entends alors à mon passage.

D'arbres géants je vois s'élever vers les cieux  
 Les cimiers couronnés de confuse feuillée,  
 Dont les rameaux courbés présentent à mes yeux  
 Une coupole d'où mon oreille étonnée

Semble entendre de voix un sourd bruissement  
 Ainsi qu'une prière en une vaste église.

Perdu ! je suis perdu ! criai-je frémissant  
 De légère terreur. A ma grande surprise,

Tout à côté de moi j'entends le craquement  
 D'une branche ; et soudain, un fusil sur l'épaule  
 S'offre à ma vue un homme, un sac de cuir pendant  
 En bandoulière, et dont j'attends une parole.

C'est un chasseur portant, en trophée glorieux,  
 Pendue à sa ceinture une arapongue morte.  
 Encor troublé, je le prie alors, soucieux,  
 De me mettre sur la voie, afin que je sorte

De ces mille embarras, m'indiquant le chemin  
 Qui mène au cajazier. — Et l'eau ? — De l'eau courante ?  
 Ici ?... voyez... C'est l'eau que je bois, et très bien !...  
 Et le chasseur me montre à mes pieds une plante,

Plante fibreuse et large : un pied de *gravata*  
 Agreste et vigoureux, au sein d'une carrière...  
 Et moi, tout empressé j'ouvre une feuille : là,  
 Là, dans son sein brillait une nappe d'eau claire,

Eau plus pure que l'eau qui nous tombe du ciel !

## XI

De l'eau ! Laure, de l'eau ! Je te l'apporte à temps,  
 L'eau de bromélia — fleur à fleur qui m'est chère ;  
 Je l'emporte en courant, comme, ô pluies du printemps,  
 Le nuage vous porte en rapide carrière.

Je la porte... et de reste... Or, il en reste tant,  
Tant, que ces gouttes d'eau, une à une comptées  
Donneraient la mesure — oh ! bien certainement —  
La mesure des pleurs, de mes larmes pleurées

A cause d'elle qui devra boire cette eau,  
De celle dont dépend le bonheur de ma vie !

## XII

J'arrive. Je retrouve Laure qui repose  
Appuyée au réseau des liserons en fleur,  
Les yeux presque fermés, la bouche demi-close,  
Paraissant sommeiller, à l'air presque moqueur.

Un papillon mutin, frétilant, autour d'elle  
Vole, vole sans crainte et vient presque poser  
Sur ses tresses de jais, les frôlant de son aile,  
Sans troubler son sommeil qu'il semble surveiller.

Je n'oublierai jamais ce tableau, cette image  
Qui là, devant mes yeux, dormait si doucement,  
Se détachant en plein à l'ombre du feuillage,  
Dans ce cadre rustique, en un jour de printemps !

Je m'approche... je sens sous mes pieds indécis  
Craquer le sol ; je sens mes lèvres desséchées ;  
Pour mieux la contempler je m'arrête surpris...  
Ma tête est toute en feu, mes joues embrasées,

Et mes oreilles bourdonnent à m'étourdir ;  
Et, sans crainte de voir Laure tout indignée  
Si je m'enhardissais, en la voyant dormir,  
A troubler son sommeil, tout à coup réveillée

Par un baiser, j'osai déposer ce baiser,  
Un chaud baiser greffé sur sa bouche entr'ouverte.  
Ce fut un baiser que je ne puis oublier,  
Où ma jeune âme, alors à l'espérance ouverte,

S'épanchait toute entière, haletante d'amour,  
Chaude comme les feux du vent brûlant qui passe.  
Ce fut pourtant à peine un baiser. A son tour,  
Laure en sursaut s'éveille et me dit (à la face

Empourprée, et d'un ton qui me semble irrité) :  
« Laisse faire... je vais tout conter à ma tante ! »  
Moi, je tombe à ses pieds ; je saisis, contristé,  
Ses deux petites mains qu'en émotion croissante

J'arrose de mes pleurs... Elle me dit alors :  
« Tu restes là tout seul ? — Allons, lui dis-je encore. »  
Et la voilà, comme un oiseau prenant l'essor,  
Courant, courant... et moi, m'empressant après Laure.

Dans sa course elle écarte et branches et buissons,  
Buissons et branches que j'écarte aussi de même ;  
Elle arrive à la herse où j'arrive par bonds ; [trême !  
Nous entrons dans un champ ; mais — oh ! rigueur ex-

Toujours infatigable et gagnant le devant,  
En carrière sans fin Laure se précipite,  
Moi la suivant toujours, quand au bord d'un torrent  
Elle franchit l'obstacle ; et moi tout aussi vite

Je saute le fossé... Je la rejoins enfin !

Nous arrivons ensemble à la vaste terrasse.  
« Écoute, suppliai-je, écoute... ne dis rien ! »  
Et d'un air de mépris que je lis sur sa face,  
La cruelle à mes yeux s'éloigne et disparaît  
Dans un calme profond, comme... si rien n'était !...

## XIII

Et puis... et puis... plus rien ! Si ce n'est que mon cœur  
 Ne cesse un seul instant de palpiter pour elle...  
 Dans ma souffrance encor je trouve du bonheur,  
 Mais sans espoir ! « Si jeune ! » avait dit la cruelle.

## XIV

Et puis... Sur la terrasse un jour j'entends des pleurs.  
 J'arrive et je la vois à cheval, toujours belle,  
 Un long voile abaissé sous un chapeau de fleurs,  
 Adaptant son jupon au-devant de la selle,  
 Sa cravache à la main...

Tous d'une voix : « Adieu ! »

Agitant son mouchoir, se redressant un peu,  
 Laure lâche la bride ! O désespoir immense !  
 Elle s'en est allée ! Au bout du grand chemin  
 La portière s'ouvrant et retombant soudain  
 Frappe l'air d'un fracas qui, malgré la distance,  
 Retentit dans mon âme où vit un souvenir

Qui me fait tant souffrir...

Coulez, coulez, ô pleurs que je verse pour elle !

## XV

Témoins de ma douleur, ô vous, heures du soir,  
 Qui pourrait exprimer tant de tristesse amère  
 Qui semblait à mes yeux couvrir d'un voile noir  
 Les splendeurs, les clartés de la nature entière ?

Tristes heures du soir, c'est à vous que je dois  
 Depuis lors, dès ce temps lointain de mon jeune âge  
 Cette mélancolie immense quand je vois  
 Le coucher du Soleil, du passé triste image !

C'est à vous que je dois le culte caressé  
Du souvenir et des regrets qui dans mon âme  
Ont un autel très saint où brûle un feu sacré !  
Longues Heures du soir, ah ! quelle triste gamme

De plaintes et regrets vous répétiez sans fin  
Sous la poussière d'or lentement tamisée  
Par les feux du Soleil à l'heure du déclin !  
Sous un ciel ténébreux ! Sous l'ombre et la fumée

D'un voile enveloppant les grands vallons déserts !  
Tristes heures du soir, ah ! racontez l'angoisse  
Où mon cœur se tordait, en souvenirs amers,  
Quand tout seul, et les pleurs ruisselant sur ma face,

Tout seul à caresser un songe séduisant,  
Je causais avec vous, penché sur la fenêtre,  
Avec vous je causais, à l'heure du couchant,  
Mon âme en peine errant dans le tableau champêtre !

Pauvre de moi sevré de courage et d'espoir,  
Dont l'intime douleur s'aggravait, en silence,  
De votre propre poids, lourdes heures du soir,  
Et de votre douleur, vous, heures de souffrance !

Dites, dites pourquoi mon long regard se perd  
Moins dans la nue ou moins au sommet des montagnes  
Qu'à l'extrême horizon, qu'à l'horizon qui sert  
De limite lointaine à ces vastes campagnes.

## XVI

Et puis... puis... dès ce jour  
Je ne l'ai plus revue...  
Où vive, ou morte, hélas ! à jamais disparue !  
Telle est la fin de ce roman d'amour.

## XVII

La sucrerie n'est plus... Des maisons des colons  
Il ne reste aujourd'hui que des ruines muettes ;  
Sans maître, le logis avec ses grands salons,  
Dévasté par le temps, est un trou de chouettes.

L'on voit, en entrant sous ce toit silencieux,  
Dans chaque fente croître une mousse moisie.  
A votre voix répondent les échos nombreux  
Et les chauves-souris, sous la voûte endormie.

Du disque de Phébé les rayons tremblotants  
Se plaisent en ces lieux. Un soir, à pas errants,  
Je passais déjà tard, les yeux vers la terrasse,

Quand, entre rideaux blancs et lumineux, je vois  
Une image chérie et du bout de ses doigts  
Me jetant un baiser par la fenêtre en face...



OLAVO BILAC

(1865)

DERNIÈRE PAGE

*Printemps.* Un frais sourire égayait la nature ;  
Sous les nids et les fleurs païpitaient les rameaux,  
Et du ruisseau, du bois le langoureux murmure  
Accompagnait nos pas, tenant de doux propos.

Un beau soleil tout chaud en paillettes dorées  
Jaunissait devant nous les sables du chemin.  
Rose, t'en souvient-il ? Nos âmes enivrées  
Au soleil du printemps, en un transport divin...

*Été.* T'en souvient-il, *Dulcine* ? sur la plage  
Tout seuls, bien seuls, hélas ! tentés par le démon,  
Tes yeux dans les miens, moi contemplant ton visage,  
Nous péchâmes... couverts de honte et confusion.

Les roses s'effeuillaient au souffle de l'*Automne*  
O *Laure*, quand un jour pour la première fois  
Tu m'aimas... je t'aimai...

De l'*Hiver* la couronne  
De neige blanchissait et les monts et les bois ;  
Et toi tu m'enlaçais, sur mes genoux assise,  
Sur ma bouche greffant ta bouche de vermeil,  
Blanche, t'en souvient-il ? Nue et malgré la bise  
Ta jeune chair en fleur palpitait au soleil.

Chair, impudique chair, que te faut-il encore ?  
Insatiable cœur, que te faut-il toujours ?  
Tout passe : les saisons, les femmes qu'on adore,  
Et moi, j'ai tant aimé... sans connaître l'amour !

~~~~~  
DANS LA NUIT

Tu restes seule en un coin du salon
Me regardant tout en feignant de lire...
Nos yeux troublés se croisent, et le son
De ta voix semble un écho de la lyre.
Je sors. Tout est silence autour de moi.
Au bois pas une feuille ne s'agite.
Le Ciel tout bleu, muet, mais plein de toi,
Tout étoilé, comme mon cœur, palpite.
Et moi, je vais, tout seul, l'esprit tout plein
De ton amour ensoleillant ma vie,
En emportant ton regard dans le mien,
Ta voix charmant mon oreille ravie.

Mais je ne sais quelle vive clarté
Baigne mon corps d'une douce lumière
Et quels accords en douce volupté
Montent du cœur, musique singulière ;
Et l'on dirait qu'en un concert joyeux
Sur le chemin où l'Amour m'accompagne
Suivent mes pas tous les astres des cieus,
Tous les oiseaux qui peuplent la campagne.
De feux si vifs ma vue s'éblouit,
Des chants telle est la douceur ravissante
Que je ne sais si c'est le chant qui luit,
Ou bien si c'est la lumière qui chante.

Extasié, je m'avance tout plein
De la lumière émanant des étoiles,
De rossignols emportant dans mon sein
Un nid tout chaud.

Sous cette nuit sans voiles
Mon corps répand tant et tant de clarté,
Tant d'harmonie émane de mon âme
Que j'en réveille en leur sécurité
Les nids des bois, et mon ardeur enflamme
Des pleurs du soir l'odorante fraîcheur.
Et je m'en vais, en douce rêverie,
Portant ta voix, ton regard enchanteur
Dans mon regard, dans l'oreille ravie.

J'avance encor ; sur mon chemin désert
Autour de moi, çà et là, tout respire ;
En tout, partout, pour l'amoureux concert
Un cœur s'éveille et s'ouvre un frais sourire,
En tout palpite et chante un doux baiser
Avide, chaud, d'ardeur inassouvie ;
A chaque coin naît un désir d'aimer
Et d'être aimé : partout surgit la vie ;
Et tout enfin, dès la voûte des cieus,
Les troncs noircis, les sables du rivage,
Les mers, les vents, les bois harmonieux,
Tout à la fois demande à mon passage :

« Vers quel pays cet amour qui te suit
Guide tes pas, compagnon tutélaire,
O toi qui sous une profonde nuit
Marches couvert d'éclatante lumière ?
D'où viens-tu donc ? Dis-nous quel firmament
Tu parcourus en ta course lointaine,
Toi qui répands sur les ailes du vent
Cette harmonie étrange, surhumaine ?

Dans quel pays lointain, si merveilleux
 As-tu porté ta marche aventurière ?
 Quel l'Eldorado ?... Être mystérieux
 Qui brilles plus que l'étoile polaire ? »

Et moi, je vais, fantôme éblouissant,
 Sans ralentir mon étrange voyage,
 Suivi partout de ton amour constant,
 Partout suivi de ta fidèle image.
 Je vais toujours semant autour de moi
 Le vif plaisir, à travers tout l'espace,
 Ardent, chantant au souvenir de toi ;
 Et tout s'embrasse et rit lorsque je passe,
 Lorsque tout seul, tout seul avec mon cœur,
 Je m'achemine en douce rêverie
 Portant ta voix, ton regard enchanteur
 Dans mon regard, dans l'oreille ravie.

~~~~~

#### LES VIERGES MORTES

Quand une vierge meurt, une étoile nouvelle  
 Va s'enchâsser au sein d'azur du firmament :  
 — C'est l'âme de la morte, en doux frémissement,  
 Nouvel astre brillant d'une flamme immortelle...

O vous, amants discrets, vous que l'amour appelle  
 Au soir, loin des cités, dans le recueillement  
 De la nature agreste, et tout bas, doucement  
 Parlez d'amour, craignez que la brise infidèle

N'emporte jusqu'au ciel vos chaleureux discours  
 Qui peuvent embraser du feu de vos amours  
 Le cœur chaste des fleurs, troubler les nuits obscures.

Pitié ! tout est visible à ces vierges du ciel.  
Pitié ! point d'impudeur, sarcasme trop cruel  
Pour celles que la mort emporta... toujours pures !

---

L'AUBE DE L'AMOUR

Le silence et l'horreur, une stupeur profonde  
Comme un linceul de deuil enveloppaient le monde  
Au jour du péché, quand, voyant du Paradis  
Se fermer à jamais la porte aux deux maudits,  
Adam, dont la compagne hésitant et tremblante  
Semblait interroger le désert, frémissante :  
« Approche, lui dit-il, viens ici sur mon cœur,  
Ève, viens, sur ma chair presse ta chair en fleur  
Et ton cœur agité sur mon cœur qui t'appelle...  
Viens apprendre avec moi l'amour qui renouvelle  
Le péché... Je bénis ton crime, partageant  
Ton immense douleur, une à une buvant  
Les larmes que je vois ruisseler sur ta face.  
Tu vois... tout nous repousse, et dans notre disgrâce  
La même horreur partout ; la malédiction  
Secoue en son courroux toute la création.  
La colère divine (oh ! suprême torture !)  
Partout souffle implacable en toute la nature,  
Brûle les bois ainsi qu'un ouragan de feux,  
Fait jaillir les volcans sur les monts sourcilleux ;  
Les fleuves, à sa voix, et les mers rugissantes  
Soulèvent tous leurs flots — montagnes menaçantes ;  
Un horrible frisson parcourt tout l'Univers,  
Des étoiles du ciel à l'empire des mers...

Sèche tes pleurs... Ainsi que des rayons d'étoile  
Laisse briller tes yeux. Dénoue, comme un voile  
Couvrant ta nudité, tes cheveux abondants...  
Allons ! Qu'importe Dieu ?... Comme brasiers ardents,

Qu'importe que le sol s'enflamme sous la plante  
 De nos pieds incertains ? Que ta chair s'ensanglante,  
 Se déchire, en passant, aux buissons épineux ?  
 Que le soleil ardent te morde de ses feux ?  
 Que de tous les chemins la bande menaçante  
 Des animaux des bois nous jettent l'épouvante ?  
 Que d'immondes serpents à la langue de feu  
 Se grouillent à tes pieds ? Allons ! Qu'importe Dieu ?

Viens, viens ! Presse ton cœur sur mon cœur qui t'appelle.  
 Viens, apprends avec moi l'amour qui renouvelle  
 Notre péché.

L'amour, ce bouton entr'ouvert,  
 Illumine l'exil, parfume le désert...  
 Je t'aime et suis heureux ; car de notre Patrie,  
 De l'Eden emportant ma compagne chérie,  
 J'emporte tous les biens...

Qu'importe ? Autour de nous  
 Tout peut s'anéantir au gré d'un Dieu jaloux :  
 Nous verrons du chaos surgir un nouveau monde.  
 Sous un de tes regards, sous sa chaleur féconde,  
 Tout renaîtra : les mers, les fleuves et les cieus,  
 Les champs et les forêts et les monts sourcilleux ;  
 Car la vie est en toi, brûlante, en tes entrailles  
 Où dort l'âme du monde, où dorment les semailles  
 De tout le genre humain...

Si tu chantes un jour,  
 Les roses pousseront de tes lèvres d'amour.  
 Des fleuves couleront de tes yeux pleins de larmes,  
 Si tu pleures. Autour de ton corps plein de charmes  
 Quand tout devrait périr... qu'importe ? L'univers,  
 La nature, c'est toi, jusqu'au fond des déserts,  
 Maintenant que tout vit, que tout est dans la femme,  
 Et que notre péché divinisa ton âme !  
 Oh ! béni soit l'instant où tu m'as révélé,  
 Me pressant sur ton sein si doucement troublé,

L'amour dans le péché, la vie avec ton crime!  
 Car, affranchi de Dieu, racheté, mais sublime,  
 J'ai grandi... je suis homme, au soleil de tes yeux...  
 La terre...

Meilleure que le ciel !

L'homme...

Plus grand que tous les dieux !

---

ENTENDRE DES ÉTOILES

« Eh quoi ! (me direz-vous), entendre des étoiles?  
 Où donc est le bon sens? »... Et j'assure pourtant  
 Qu'afin de les entendre on me voit bien souvent  
 Courir à ma fenêtre ; et dans un ciel sans voiles  
 Chaque nuit je retrouve, amantes idéales,  
 Avec elles, causant au sein du firmament,  
 Les étoiles sans nombre. Et quand au jour naissant,  
 Triste, en pleurs, je les vois s'effacer toutes pâles,

Je maudis ce désert où je les cherche en vain.  
 « O fol ami ! dit-on, quel langage est le tien?  
 Que causez-vous ensemble? et que te disent-elles?

— Ce que nous nous disons? Ah ! seul, le seul amour  
 Peut les comprendre... Aimez, si vous voulez un jour  
 Des étoiles saisir les voix surnaturelles ! »

---

COLOMBE ET CHACAL

Nature, ô tendre Mère, ô Mère universelle,  
 Compatissante et pure ! Implacable bourreau  
 Qui hantes le sépulcre ainsi que le berceau ;  
 Qui d'une main pieuse ou d'une main cruelle

Viens verser tour à tour à la race mortelle  
 Le baume et le poison, brandissant le flambeau  
 Du rire ou des douleurs ! Image du tombeau,  
 Le berceau n'est encor qu'une douleur nouvelle.

Le contraste est partout : les oiseaux de leurs chants  
 Réveillent les échos des mornes cimetières ;  
 Les fleurs embellissent les marais mortifères...

A côté du plaisir on entend les accents  
 De la douleur... Et de ton sein, Mère Nature,  
 Naissent la sombre nuit et la lumière pure.



#### UN MATIN D'ÉTÉ

Les épaisses vapeurs qui de leur sombre masse  
 Couvraient les bords du fleuve ainsi qu'un linceul noir,  
 Aux premiers feux du jour remontent vers l'espace...  
 Hier encore les eaux du fleuve, sur le soir,

Rugissaient sous l'averse, aux coups de la rafale.  
 Comme aujourd'hui les flots, saluant le soleil,  
 Chantent du plus beau jour la splendeur matinale  
 Quand la nature sort de son profond sommeil !

Encor tout éveillée, une dernière étoile  
 Comme une fiancée attendant son époux,  
 De pudeur, de désirs, de crainte toute pâle,  
 Peu à peu ferme l'œil amoureux et jaloux.

Un bruit joyeux de voix fraîches et cristallines  
 Du *Parnahybe* au loin réveille les échos.  
 Aux seins tremblants tout nus, matinales ondines,  
 Leurs corps de neige et rose en soulèvent les flots...

Comme un songe l'on voit les naïades en fuite  
Au lourd chevauchement de monstres chaleureux.  
La rose s'éveillant au soleil qui l'invite,  
Se dressant sur sa tige, en langage amoureux,

Me dit : « Va réveiller les autres fleurs dormantes  
Par tes baisers, Poète. Un dieu d'amour pour vous,  
O Poète, ô Soleil, créa les fleurs charmantes,  
Pour vos baisers créa la femme au cœur si doux. »

L'oiseau me dit encor : « Je la connais, ta belle ;  
Sais-tu? je la connais... Les esprits d'Obéron  
Semblent danser en rond sous la voûte éternelle,  
Le ciel semble s'ouvrir, tout est en floraison.

Tout chante, tout sourit, quand ta belle s'apprête  
A réciter tes vers. » La lumière à son tour  
Me dit : « Oh ! je connais, je connais, ô poète,  
La douceur de sa bouche où s'abreuve l'amour,

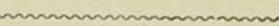
La lueur de ses yeux aux astres empruntée,  
O trop heureux amant ; je connais de sa main,  
De sa petite main la douceur veloutée,  
Les roses de sa face où brille le matin !

Un beau jour, le sais-tu? ne l'a-t-on pas surprise  
Dérobant aux jardins la sanglante rougeur  
Des coquelicots se balançant sous la brise,  
Et dérobant des lis l'éclatante blancheur ! »

Et j'entends le palmier aux branches ondulantes :  
« Ma chevelure au vent s'agite au point du jour,  
Et sur le vent j'envoie à ses boucles flottantes  
Mes frissons, mon arôme et toute ma splendeur. »

Et les oiseaux du ciel qui vont fendant l'espace,  
 Le soleil dissipant les brouillards du matin,  
 Et la forêt qui chante, et la brise qui passe,  
 Le lis tremblant et l'onde en robe de satin,

Tout enfin, la couleur, le parfum, la lumière,  
 Le gazouillement, tout en ce matin d'été :  
 « Oh ! puisses-tu, poète, en amoureux mystère,  
 Sur son sein palpitant goûter la volupté ! »



#### SUPPLICATION

« Réveille-toi, belle endormie,  
 Disait le soleil ; vois, amie,  
 Comme à cette heure tout s'égaie et chante, et rit.  
 L'aurore, ta sœur en jeunesse,  
 T'appelle au concert d'allégresse  
 De la Nature entière où tout, tout te sourit. »

Et, d'amour toute palpitante,  
 Ouvrant son sein, l'onde courante  
 Disait encor : « Je veux, ô fleur de volupté,  
 Baiser ta chair immaculée,  
 Couvrir ta beauté dévoilée,  
 Et cacher de ton corps la chaste nudité,

De désirs toute frémissante  
 Couvrir de baisers, haletante,  
 Tes seins tremblants, tout rose, arrondis par l'amour.

Viens baigner dans mes fraîches ondes  
 Le parfum de tes tresses blondes  
 Que dans mes flots jaloux je garderai toujours ! »

Et la brise disait encore :  
« Écoute, ô vierge que j'adore,  
Je n'aime ni la fleur, ni les bois odorants ;  
J'élève bien plus haut mon âme  
Qui brûle de plus noble flamme :  
Je veux me perdre dans tes longs cheveux flottants ! »

Et tous à désirer la belle...  
Mais, quelqu'un dans une ruelle  
Du jardin, bien occulte, auprès d'un pavillon,  
La larme à l'œil, l'esprit morose,  
Disait : « Je veux si peu de chose :  
Voir à peine passer ton ombre à ce balcon ! »

---

AFFONSO CELSO

(1860)

ANGE MALADE

La pauvre enfant gémit dans son berceau, soupire  
En longs gémissements de poignante douleur.  
Née à peine d'un jour, tendre bouton de fleur,  
Et déjà la pauvre est vouée au martyre !

Pour soulager tes maux, ô fille, ô mon Elvire,  
Si le ciel exauçait les vœux d'un pauvre cœur,  
Si le Ciel, se laissant toucher par ma ferveur,  
Injectait dans mon sang ta fièvre et son délire,

La douleur qui te poigne, ah ! oui, serait pour moi  
Jouissance suprême... Ah ! que mon Dieu de toi  
Ait pitié, lui si bon, et toi, toi si gentille !

Mais il te fait souffrir, Lui Père, Lui parfait :  
S'il vit mourir Jésus quand homme déjà fait,  
Ah ! c'est, nous dit la Foi, qu'il n'eut jamais de fille !

---

LES JOIES

Bien souvent, au matin, un couple d'oisillons  
Vient s'abattre joyeux au bord de la fenêtre  
D'un tranquille logis, assidus compagnons  
D'un vieillard solitaire, en un site champêtre.

Le ramage si doux de ces enfants de l'air,  
 Qui dans leurs jeux d'amour se caressent des ailes,  
 Donne un charme vivant, rend le soleil plus clair,  
 A l'hôte du logis rend les heures plus belles.

Mais le moindre murmure... un souffle... un léger bruit...  
 Et le couple effrayé bat de l'aile et s'enfuit !  
 Comme ces oisillons, visites passagères,

Heures de joie, en vain je veux vous retenir ;  
 Un nuage lointain vous oblige à me fuir,  
 Emportant mes jours clairs sur vos ailes légères !

~~~~~

LA VOIX DE LA CROIX

J'étais un pauvre bois, et vil, et méprisable,
 Rebut de la forêt, inutile, impuissant.
 Mais Jésus m'ennoblit en me sanctifiant,
 En rachetant en moi l'humanité coupable.

Je fus aussi par lui racheté... Pitoyable
 Épave des forêts, comment pus-je, comment
 De si bas que j'étais, monter resplendissant
 D'un culte universel, de gloire impérissable?

Marie — honneur sans nom ! — vit poser sur son sein
 Dieu dont elle guida les pas dans son enfance.
 Un bien plus grand honneur échut à mon destin :
 Sous mon poids Dieu faiblit tombant en défaillance ;
 Son sang coula sur moi, je le sentis souffrir,
 Et c'est entre mes bras qu'un Dieu voulut mourir !...

~~~~~

## TABLEAU BIBLIQUE

Le buste sculptural du terrible Samson  
Étale une vigueur en pleine floraison.

D'épaisse chevelure on voit sa tête altière  
Ombragée, ainsi que la fauve crinière

Orne le noble front du roi de nos déserts ;  
Son nom est couronné de lauriers toujours verts.

Dans le cœur du guerrier bouillonne la vaillance,  
Héroïque ferment de noble incandescence.

Quand sa colère éclate, au feu de ses regards  
Tous tremblent dans les rangs des bataillons épars

Que la terreur d'un nom, d'un seul nom précipite,  
Poursuivis par l'ardeur du jeune israélite.

Tout succombe et périt sous les coups de ses bras ;  
L'Océan rugit moins que le bruit de ses pas.

Mais voici que s'avance une femme charmante,  
Au gracieux sourire, à la démarche lente...

Quel parfum de douceur ! quel aspect séduisant !  
A sa vue aussitôt, sous un charme puissant,

Le guerrier sent se fondre en son cœur sa colère ;  
Ses traits si mâles où régnait un air sévère

S'illuminent baignés d'un rayon de plaisir.  
Et, tel qu'une brebis que l'on voit accourir,

Si docile au premier geste de la bergère,  
Le héros, abdiquant son humeur guerrière,

Amoureux et soumis, à l'appel séducteur  
De l'amante obéit, sous un charme vainqueur...

Et ce héros, fameux par sa fierté si brave,  
Ivre d'amour, se laisse enchaîner comme esclave.

Elle, perfide, aimable et feignant s'esquiver,  
D'impétueux désirs s'efforce à l'enivrer.

Mais lui, tout fasciné, séduit par tant de charmes,  
Enlace la sirène et la supplie en larmes,

Reposant sur son sein le front, front immortel,  
Comme l'enfant qui dort sur le sein maternel.

L'Océan se soumet à la goutte de pluie,  
Le feu du ciel fait grâce à la fleur du vallon,  
La force en vain résiste à l'amour qui supplie :  
Un baiser de *Dalile* a subjugué Samson !



COELHO NETTO

(1860)

EROS ET ERIS

(Traduit d'un morceau de prose).

Indifférent au spectacle du monde,  
Sous la fraîcheur d'un bosquet de lauriers,  
Tout nonchalant, et sous sa tête blonde  
Les bras croisés, Eros, sous les premiers  
Feux du soleil aux rayons printaniers,  
Repose seul, en profonde mollesse ;  
Et, comme s'ils comprenaient sa tristesse,  
Aux verts rameaux de l'arbre de Daphné  
Pendent son arc, son carquois que caresse  
Un vent léger...

Eros abandonné

Autour de soi n'aperçoit plus la bande  
Des jeux, des ris, des attrait, des plaisirs  
(De Cupidon amoureuse légende),  
Ni voltiger les inconstants désirs...  
En vain, parfois, entre ses longs soupirs,  
Un son joyeux parvient à son oreille :  
C'est d'un berger la flûte sans pareille,  
Ce sont les voix des bergères en rond  
Dansant non loin de l'amour qui sommeille,  
Et des troupeaux paissant sur le gazon.

Rien ne saurait troubler la nonchalance  
Du petit Dieu qui là repose, au sein  
D'une pelouse, en profonde indolence.  
Du jeune Eros le regard presque éteint

Suit, tout distrait, un turbulent essaim  
D'abeilles d'or qui bourdonne, volage,  
Sous un soleil filtré par le feuillage,  
Cherchant le miel au sein vierge des fleurs.  
Du genre humain, il n'attend plus l'hommage,  
Puisque l'amour n'élève plus les cœurs.

Hélas ! pour les blessures de sa flèche  
L'homme pervers dans un nouveau poison  
A pu trouver un baume qui les sèche,  
Tuant l'amour : l'intérêt... la raison...  
Et de son cœur, en un soupir profond,  
Jaillit tout flamme un désir de vengeance,  
Quand tout à coup vient troubler le silence  
Un lourd fracas entre les arbrisseaux ;  
Et puis encore une main qui s'avance  
Des verts lauriers écarte les rameaux.

Aux yeux d'Eros surgit une déesse  
Qu'il reconnaît, *Eris*, l'air souriant...  
Auprès de lui la perfide s'empresse,  
Traînant de pourpre un manteau transparent  
Comme un nuage à l'heure du couchant ;  
C'était *Eris*, la *Discorde* elle-même,  
Funeste *Eris* que Jupiter suprême  
Du sein des dieux avait chassée un jour,  
*Eris* qui dans les cœurs des mortels sème  
Partout la haine, empoisonnant l'amour.

Et, souriant, la perfide déesse  
Qui voit l'enfant tout seul et tout chagrin :  
« D'où vient, dit-elle, Eros, cette tristesse ?  
Enfant, jadis si joyeux, si mutin,  
Dis-moi ta peine et ne me cache rien.  
— De ma douleur la cause est trop profonde,

Répond Eros ; je n'ai plus sur le monde  
L'ancien pouvoir que je reçus des dieux.  
Ma loi, jadis en triomphes féconde,  
N'a plus d'autels où l'on m'offre des vœux !

Quand de mon arc jadis vibrait la corde  
Et que sifflaient mes flèches dans les airs,  
Les cœurs, blessés et sans miséricorde,  
Se soumettaient... Et c'étaient des concerts,  
De doux serments d'adorateurs divers,  
Et des baisers les voix universelles.  
Mais aujourd'hui tous les cœurs sont rebelles ;  
De tous mes traits je crible en vain les cœurs :  
L'amour n'a plus d'adorateurs fidèles :  
L'or, l'intérêt sont les seuls séducteurs. »

Eris alors : « Rappelle ton courage,  
Fils de Vénus... J'apporte dans mon sein  
De ton triomphe un sûr, un précieux gage ;  
Il te rendra maître du genre humain... »  
Et, présentant, d'un sourire malin,  
Au jeune Eros un flacon de porphyre :  
— « Voici de quoi rétablir ton empire ;  
Dans ce liquide à l'effet merveilleux  
Trempe tes traits, et tout ce qui respire,  
Et tous les cœurs brûleront de tes feux. »

Mais Cupidon d'un air de méfiance :  
« Vierge, dis-moi, que contient ce flacon ?  
— Un philtre, Eros, dont la toute-puissance  
A son secret dans la sage fusion  
Du point d'honneur, de la superstition,  
Et des soupçons comme de la folie,  
De l'affection et de la calomnie,  
Et de l'audace, et de la volupté,  
Du vil mensonge et de l'hypocrisie  
Et de l'ardeur et de la vanité.

Cette liqueur, comme le sang vermeille,  
Comme le feu brûle les cœurs blessés.  
C'est dans ce filtre, étonnante merveille,  
Que Déjanire, en soupçons insensés,  
Courut un jour de ses pas empressés  
Tremper aussi sa tunique fatale.  
— Comment nommer ta liqueur sans égale?  
— La jalousie !... Use de ce flacon,  
Et ta puissance, oui, sera sans rivale ;  
Tous céderont aux lois de Cupidon. »

Un bruit de pas foulant les feuilles sèches  
Vient signaler un couple de bergers.  
A cette vue, Eros saisit ses flèches,  
Dans la liqueur plongeant ses traits légers ;  
Vers le berceau d'un bosquet d'orangers  
Que les amants traversent en silence,  
Et tout ardent du désir de vengeance,  
D'une main sûre il dirige ses coups,  
Ne doutant point de la toute-puissance  
Du filtre impur qui rend les cœurs jaloux.

Les deux amants qu'une émotion soudaine  
Fait tressaillir, en se donnant la main,  
Suivent troublés le chemin qui les mène  
Aux jeux sacrés du village voisin ;  
Et souriant d'un sourire malin  
Eros content rend grâce à la déesse  
Qui lui donna la liqueur vengeresse,  
Quand tout à coup un bruit confus de voix  
Parvient de loin...

Eros léger s'empresse  
Au bruit croissant, saisit dans son carquois  
Une autre flèche, et, guettant sous l'ombrage  
Un autre exploit, il apprête ses traits.  
Le bruit s'accroît : ce sont des cris de rage,

Des sons plaintifs que l'écho des forêts  
 Répète au loin... De son ombrage épais  
 Amour observe, accourant égarée,  
 Cheveux flottants, la bergère éplorée  
 Traînant au vent sa tunique en lambeaux,  
 En cris aigus, fuyant toute effarée,  
 Épouvantant les paisibles troupeaux.

C'était l'effet de la flèche perfide...  
 Et le berger, par autre flèche atteint  
 Court après elle en poursuite rapide,  
 Tout frémissant, un poignard à la main,  
 Lui, qui tantôt déposait sur le sein  
 De la bergère amoureuse et docile  
 Mille baisers...

Sortant de son asile,  
 Eros s'empresse au-devant du berger,  
 Le retenant, et d'une voix tranquille  
 Mais assurée, ose l'interroger :  
 « Pourquoi, dit-il, menacer ma bergère? »  
 Et le berger, écumant de fureur,  
 Les yeux en feu, frémissant de colère,  
 Répond : « Pourquoi?... C'est que pour mon malheur  
 Amarynthi, pour un pauvre pasteur,  
 Je l'avoue, est trop belle, la plus belle  
 De l'Archaïe... Et quand mes yeux sur elle  
 Vont se fixer allumés par l'amour,  
 Je crains qu'un jour la bergère infidèle  
 D'un séducteur veuille accepter la cour.

Pour que jamais une passion rivale  
 Ne puisse aussi sur sa bouche de miel,  
 Ainsi que moi, de jouissance égale  
 Cueillir les fruits, j'en atteste le ciel

A qui j'adresse un serment solennel,  
Amarynthis, l'adorable maîtresse  
De si beaux yeux, belle comme princesse,  
Va succomber sous ce glaive cruel ! »  
Apostrophant la perfide déesse  
Eros lui dit : « Ah ! d'un poison mortel  
Ton filtre impur, ô déesse perfide,  
Vient au contraire empoisonner l'amour !

— Erreur, enfant, erreur ! L'amour candide  
Sans jalousie est perdu sans retour.  
Ce filtre, Eros, aussi pur que le jour,  
Fait de l'amour une passion humaine.  
Jadis l'amour fut une passion vaine.  
Sans jalousie, il est comme une fleur  
Sans nul parfum ; des fleurs même la reine  
Sans ce parfum perd son charme vainqueur... »

Mais à ces mots, souriant, triomphante,  
Sereine, Eris disparut dans les bois.

---

M<sup>me</sup> PRESCILIANA DE ALMEIDA

LE BAIN

Son enfant adoré, si grassouillet, si beau,  
Était mort dans ses bras !... O spectacle indicible !  
De ses cris déchirants la pauvre mère a beau  
Implorer du Seigneur un miracle impossible :

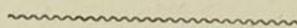
Froid, inerte, l'enfant n'appartient plus qu'aux cieux !  
Sainte ingénuité de l'âme maternelle :  
Craignant pour lui le froid, son amour soucieux  
Cherche à le bien couvrir d'une chaude flanelle,

Le pressant sur son cœur, le couvrant de baisers...  
Mais... il est temps... on vient... O mère infortunée !  
On vient pour arracher de ses bras bien serrés  
Le pauvre petit ange... Et la mère affolée

Lutte en vain contre ceux qui tentent lui ravir  
Son enfant, son amour et l'âme de son âme...  
De ses mains, elle veut le baigner, le vêtir...  
Triste et dernier devoir que la mort lui réclame !

Arrive l'instant de la funèbre ablution...  
La mère a déposé dans l'étroite baignoire  
Ce corps qu'elle contemple en longue adoration,  
Ce petit corps sculpté sur marbre de Carrare.

Ses caresses, ses pleurs, pleurs, caresses sans fin,  
Cris impuissants, hélas ! de son âme plaintive  
Semblent vouloir encor conjurer le Destin...  
D'un bonheur qui n'est plus vision fugitive !...



## A MINAS

Laquelle de nous deux pleurera dans ses veilles  
Plus de regrets?... Toi, là, de climats en climats,  
En pays étrangers, rencontrant sous tes pas  
De l'art et du progrès mille et mille merveilles?

Ou moi, dans ce recoin de beautés sans pareilles,  
Témoin d'une amitié que nous n'oublions pas?  
— Tout parle ici de toi : les manguiers tout là-bas,  
Le taillis de bambous, nos ébats sous les treilles...

Et le petit ruisseau qui, par un beau matin,  
Nous voyait toutes deux et la main dans la main,  
Du vieux saule pleureur goûtant le frais ombrage,

Et notre salon bleu toujours ensoleillé,  
Et la large fenêtre où le ciel étoilé  
Nous vit souvent pleurer des soucis du jeune âge.



TOBIAS BARRETO.

(1839-1889)

IGNORABIMUS.

Combien d'illusions !... Le ciel trop dédaigneux  
Ferme toujours l'oreille à nos cris de détresse...  
Par le doute écrasée et dans le vide affreux  
L'Idée altière mais inféconde s'affaisse.

On dit que le Christ, Fils du Dieu de vérité,  
Descendit parmi nous pour bannir l'esclavage ;  
Mais nous voyons toujours la pauvre Humanité  
Esclave d'un labeur qui renaît d'âge en âge.

Si les rois sont toujours monarques tout-puissants,  
Si le peuple avili sous les fers des tyrans  
En efforts impuissants s'épuise en sa misère,

Si nous voyons toujours triompher sur la terre  
Le leurre et l'injustice et la force, en tout lieu,  
De quoi vint nous sauver Jésus, le Fils de Dieu?...

---

LE BAISER.

Combien de calme, quel silence  
Dans ton regard abattu !  
Mon ange, dans l'espace immense  
Dis... allons voler? Veux-tu?

Dans le bois allons-nous entendre  
  Quelque chant mélodieux?  
Ou dans le nid d'une calandre  
  Ensemble dormir tous deux?

Allons-nous bien loin de ce monde,  
  D'un monde qui vaut si peu,  
Bien loin de cette mare immonde  
  Nous mirer dans un ciel bleu?

Je connais un lieu solitaire,  
  Site enchanteur, non bien loin,  
Vois... au delà de la portière :  
  Viens ! hâtons la marche, viens !

Au sein de ce secret bocage  
  Personne ici ne nous voit...  
Allons... pénétrons dans l'ombrage...  
  As-tu peur? Mais peur de quoi?

Veux-tu de ces pommes vermeilles  
  Dont abonde mon verger?  
Vois donc ce grand essaim d'abeilles  
  Tout autour de leur rucher !

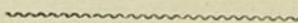
Enfant, écoute le ramage  
  De cet oiseau dans le bois...  
Veux-tu que sous l'épais feuillage  
  J'aie le prendre pour toi?

Tu dois être lasse... repose,  
  Repose-toi près de moi ;  
Laisse-moi te dire une chose,  
  Chose que je sais de toi.

Mais... c'est que je ne puis le dire  
  Qu'à ta bouche, et non point  
A l'oreille ; permets... retire,  
  Retire, sotte, la main !

Laisse-moi soupirer, ma chère,  
Sur ta bouche un doux secret...  
Crois-tu qu'une oreille étrangère  
Nous écoute en ce bosquet?

Parbleu ! C'est une douce brise  
Là, sous les taillis touffus !  
Plus près... approche... vite, Élise !  
C'est fait ! Qui donc nous a vus?



FILINTO DE ALMEIDA.

(1857)

RETOUR.

Oh ! reviens sur mon sein, colombe fugitive,  
O colombe d'amour qui volas si longtemps !  
Pendant que tu courus, bien loin, à tous les vents,  
Quel martyr pour moi, pour mon âme plaintive !

Quand tu m'abandonnas, un rosaire de pleurs  
Comme perles couvrit ma face ravagée...  
Du soleil la lumière hélas ! s'était changée,  
Riante qu'elle était, en des nuits de douleurs.

Et tout, autour de moi, se couvrit de nuit sombre ;  
Et dans mes tristes jours que je vécus dans l'ombre  
Je ne voyais que pleurs coulant de tous les yeux.

Tu reviens aujourd'hui ramenant l'allégresse !  
Mon réveil est tranquille et n'est plus soucieux :  
Salut, nouveau soleil, midi de notre ivresse !

## MEDEIROS E ALBUQUERQUE.

### SILENCE.

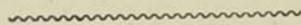
Il s'en plaignit, il en parla :  
J'en connais de plus misérables !  
JOB. BENSERADE.

O malheureux, tais-toi. Quel que soit le tourment  
Qui déchire en secret ton âme triste et fière,  
Garde-le bien au fond, sans un gémissement,  
Sans un gémissement, sans une plainte amère !

Quelque sanglante que soit la plaie de ton cœur,  
Ne révèle jamais, trop plein de confiance,  
De ton amour trahi la suprême douleur :  
Ne prostitue point ton intime souffrance !

Non, il n'est point de Pleur, non, point de Verbe humain  
Capable d'exprimer l'amertume sans fin  
D'un grand cœur trahi que l'ingratitude accable.

Il n'est rien d'aussi noble et de plus admirable  
Que de voir, concentré dans sa morne douleur,  
En silence, un mortel supporter son malheur !



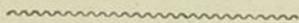
### ILLUSIONS.

Des voiles s'enfuyant, fuyant, en pleine mer...  
Des voiles... des points... puis... sur la plaine liquide  
Rien, plus rien si ce n'est la courbe d'azur clair  
Où le vent vient gémir sa psalmodie humide...

Toutes blanches, aux vents arrondissant leur sein,  
Elles s'en vont ; et, sans laisser de trace encore,  
Quand la flotte surgit un jour au port lointain,  
C'est pour fuir de nouveau dès la première aurore..

Tel est, hélas ! le sort de nos Illusions  
Toutes pleines de grâce et les avant-courrières  
De rêves palpitants, en mille éclosions  
De roses autour des flottes aventurières...

Les voici... Dans notre âme elles ont un moment  
Jeté leur ancre ; mais, en routes incertaines,  
Soudain elles s'en vont sur les ailes du vent,  
S'enfuyant vers les bords de régions lointaines..



AUGUSTO DE LIMA.

FLEUR CARNIVORE.

Il existe une fleur de jolie apparence,  
D'un coloris resplendissant,  
Dont l'odorant parfum, la suave fragrance  
Attire un insecte imprudent.

Le pauvre — confiant — fermant, rouvrant ses ailes,  
Du calice boit le nectar ;  
Mais la fleur, resserrant ses feuilles mortelles,  
L'enferme en un cachot tout noir.

Tout en se resserrant, la belle fleur traîtresse  
Rétrécit ses nerfs tellement  
Que la corolle a pu teindre la sève épaisse  
Qui lui fournissait l'aliment.

Et dans cette prison d'un parfum délectable  
Notre aventurier clôturé,  
Après avoir sucé le nectar désirable,  
Par la fleur se voit dévoré.

Tel est, hélas ! le sort, telle est, hélas ! l'image  
D'une âme qui, folle d'ardeur,  
Va boire follement un amoureux breuvage  
Sur tes lèvres d'amour menteur...

Car, femme, en toi je vois l'image trop fidèle  
De la fleur au nectar mortel,  
Qui parfume, fascine et séduit, la cruelle,  
Donnant la mort avec son miel.

---

## VISITE A UNE EXPLOITATION DE

Granitique rocher, ouvre ton sein si dur  
Où ne brilla jamais un rayon de lumière ;  
L'acier de l'industrie, ce souverain futur,  
Ouvre, nouveau vautour, tes flancs qu'il dilacère,

Voici déjà percé ce profond souterrain,  
Offrant à l'avarice une abondance pleine,  
Où jamais la clarté du grand jour ne parvint,  
Mais où parvint enfin l'intense force humaine.

La dynamite fait, ô rocher aux flancs d'or,  
Voler en mille éclats ta richesse aurifère,  
Et des bras du mineur tombe et retombe encor  
La pioche sonore au sein de la carrière.

Le granit s'est fendu, vole en éclats brûlants  
Par les explosions de deux premières mines.  
Les roues grincent sur leurs essieux ardents  
Au rude frottement de puissantes machines.

Et l'on voit tout à coup de ce secret trésor  
Éclorre aux yeux ravis la flore minérale :  
L'émeri et l'argent, gemmes et roses d'or ;  
Le trésor souterrain laisse tomber son voile !

Spectacle éblouissant... magique vision !  
Aux premiers jours, ici, l'artisan fantastique  
En émeris grava de la perfection  
Le suprême idéal, un idéal plastique.

Colonnades, arceaux, cent tableaux merveilleux  
Brillent à chaque pas effaçant la mémoire  
Des palais princiers, des trésors fabuleux  
De Golconde et d'Ophir, dont nous parle l'histoire.

O Crésus, qu'étais-tu sinon un mendiant?  
Lucullus, qu'étais-tu sinon un misérable?  
Et l'Alhambra? quoi donc? un vilain monument!  
Colonne de Vendôme, œuvre d'art détestable!

En arc majestueux les palmiers de cristal  
Et de bronze et de cuivre aux yeux ravis suspendent  
Un dôme; et de leurs troncs de précieux métal  
Ruissent en tout sens des grappes d'or qui pendent.

La pioche à la main, à l'aide du marteau,  
L'Homme proclamé Roi de toute la Nature,  
Ce nouvel Attila, détruit chaque château,  
Détruit chaque merveille et chaque architecture.

Il brise, il démolit, couvrant, en sa fureur,  
Couvrant tout de débris, et sort tout hors d'haleine  
Emportant sur son dos ruissellant de sueur  
Les dépouilles de cette flore souterraine.

Et de ces trésors la merveilleuse splendeur  
Qui nous éblouit de surprise et de lumière  
S'amointrit, se réduit à l'infime grosseur  
D'une pauvre monnaie, au mendiant si chère

---

FREITAS GUIMARAES.

(1875)

LA LARME.

Goutte limpide, ô larme, à couler si sereine,  
Larme, fille du cœur, de la souffrance humaine.

O toi, soulagement divin,  
Sans toi, larme bénie, ô perle précieuse,  
La vie; hélas ! serait une vie orageuse,  
Serait une douleur sans fin.

Quand du sein meurtri tu montes aux yeux, muette,  
Je sens couler tout chaud en mon âme inquiète

Un baume de paix et douceur ;  
Je sens de mon esprit se fondre le nuage,  
Et le ciel de mon âme où menaçait l'orage  
Reprend sa première couleur.

Quelque cruel que soit le mal qui me torture,  
Ta présence suffit, larme bénie et pure,  
Pour que je me sente à nouveau  
Le même homme d'hier, au cœur plein d'espérance,  
Pour que des femmes je pardonne l'inconstance,  
Rêvant un songe toujours beau.

Mon esprit resplendit de nouvelle lumière ;  
L'amour vient réchauffer de sa flamme première  
Ce cœur que je sentais si froid.  
Je revois le soleil, mon soleil de la veille ;  
L'amour vient réveiller mon âme qui sommeille :  
Je crois à l'avenir... je crois.

Heureux qui connaît ta vertu qui nous retrempe,  
Source du bien, de vie, sainte huile de la lampe  
De nos jours, pleur consolateur !  
Malheureux qui jamais n'a pu verser de larmes !  
Son cœur pétrifié ne connaît point d'alarmes...  
A sept clés Dieu ferma son cœur...

Les larmes de nos yeux sont le sacré baptême ;  
Païen qui ne connaît point la vertu suprême  
Du sel que l'on rencontre en toi,  
Larme qui viens du cœur, larme consolatrice,  
Des tristes eau lustrale ! — Oh ! que mon Dieu bénisse  
L'espoir qui vient renaître en moi !

---

AMADEO AMARAL.

(1880)

LA SOLITUDE.

.....  
Lorsque accablés d'ennui, de mille humeurs chagrines,  
Poussés par un fatal destin,  
Pataugeant dans la boue et mordus des épines  
Tout le long de notre chemin ;

Lorsque, tristes de nous ! tressaillant d'épouvante,  
Heurtant contre un guet-apens,  
Nous entendons au loin la clameur glapissante  
De loups ou de chiens menaçants ;

Quand notre sang bouillonne et la tête s'incline  
Et que le cœur à sangloter  
Réclame le repos, source de paix divine  
Où l'âme en pleurs vient méditer ;

Quand l'air autour de nous nous brûle ou nous suffoque  
Ainsi que dans un souterrain,  
Et que des mortels le contact banal provoque  
En nous amertume et chagrin,

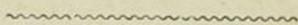
La retraite devient l'inviolable asile  
Où l'âme se retrouve en soi,  
Où loin des bruits du monde, en site plus tranquille,  
De plus près elle se revoit,

Retrouvant en soi-même un souverain remède  
Qui doit la guérir sans retour,  
Voyant se dissiper l'orage auquel succède  
Un ciel tout de paix et d'amour.

En cet asile comme en un lieu de plaisance,  
Site de calme et de repos,  
Elle peut promener — presque une jouissance —  
Le long souvenir de ses maux.

Le feuillage s'agite en de longues allées...  
L'âme infirme y sent la fraîcheur  
De verts rameaux mouvants aux tièdes bouffées,  
Qui viennent bercer sa douleur.

Peu à peu, de chagrins, illusions, mensonges  
Le souvenir s'envolera,  
Et dans son vert jardin où voltigent les songes  
L'âme à nouveau refleurira.



# TABLE

---

|                                     |    |
|-------------------------------------|----|
| Préface de M. DE OLIVEIRA LIMA..... | 5  |
| ALVARENGA PEIXOTO :                 |    |
| Estelle et Nize.....                | 9  |
| THOMAS ANTONIO GONZAGA :            |    |
| Idylle.....                         | 10 |
| Portrait de Marilie.....            | 10 |
| GONÇALVES DIAS :                    |    |
| Mon pays a des palmiers.....        | 13 |
| La chanson du Tamoyo.....           | 14 |
| Malédiction du Tapuy.....           | 16 |
| Ne m'abandonne point !.....         | 18 |
| La coquille et la Vierge.....       | 19 |
| GONÇALVES DE MAGALHAES :            |    |
| Le fleuve Amazone .....             | 20 |
| LAURINDO RABELLO :                  |    |
| L'adieu au monde.....               | 24 |
| Ma résolution.....                  | 30 |
| AURELIANO LESSA :                   |    |
| La Création.....                    | 32 |
| BRUNO SEABRA :                      |    |
| Idylle.....                         | 36 |
| D'où viens-tu, Laure?.....          | 37 |
| ALVARES DE AZEVEDO :                |    |
| Ce que je désire.....               | 39 |

|                                    |     |
|------------------------------------|-----|
| LUIZ DELFINO :                     |     |
| L'ombre de sa main.....            | 41  |
| PEDRO LUIZ DE SOUZA :              |     |
| Terribilis Dea.....                | 42  |
| MACHADO DE ASSIS :                 |     |
| Fillette et jeune fille.....       | 46  |
| Le ver.....                        | 48  |
| Le jour des Morts.....             | 48  |
| Une créature.....                  | 49  |
| Cercle vicieux.....                | 51  |
| GONÇALVES CRESPO :                 |     |
| Chimères .....                     | 52  |
| Délaissée .....                    | 53  |
| FAGUNDES VARELLA :                 |     |
| La Fille des montagnes.....        | 54  |
| Le Cantique du Calvaire.....       | 57  |
| La mort de Nahyda.....             | 65  |
| Napoléon.....                      | 68  |
| LUIZ GUIMARAES :                   |     |
| Visite à la maison paternelle..... | 73  |
| La fille.....                      | 74  |
| La Cendrillon.....                 | 74  |
| La voix des arbres.....            | 75  |
| Page intime.....                   | 75  |
| Recuerdo.....                      | 76  |
| CASTRO ALVES :                     |     |
| Le livre et l'Amérique.....        | 78  |
| Le navire négrier.....             | 81  |
| THEOPHILO DIAS :                   |     |
| Procellaires .....                 | 90  |
| Promenade matinale.....            | 92  |
| La meute.....                      | 93  |
| RAUL POMPEIA :                     |     |
| Le commerce.....                   | 95  |
| Le monde.....                      | 96  |
| Les animaux.....                   | 100 |

## JOSÉ BONIFACIO :

Le pied..... 102

## LUCIO DE MENDONÇA :

Union maudite..... 104

Alice ..... 104

Ave, Mariette !..... 105

## MELLO MORAES (FILHO) :

Le bentevi..... 107

La mulâtresse..... 108

## DAMASCENO VIEIRA :

Toilette de fiancée..... 112

## GUIMARAES PASSOS :

Ton mouchoir..... 114

## FONTOURA XAVIER :

Après vingt ans..... 115

Témoin muet..... 115

Blonds, noirs et blancs..... 115

Un toast..... 116

## RAYMUNDO CORREA :

Les colombes..... 117

Mal secret..... 117

La messe de la résurrection..... 118

Le vin d'Hébé..... 124

Pleine nudité..... 125

Las d'espérer en vain..... 125

Nirvana..... 126

## WENCESLAO DE QUEIROZ :

Promenade matinale..... 129

Philosophie du blasphème..... 129

Le vieux serpent..... 131

La voix de la cloche..... 131

## VALENTIM MAGALHAES :

Les deux édifices ..... 133

Annonce de l'aurore..... 135

## CARLOS DE LAET :

Triste philosophie..... 139

|                                          |     |
|------------------------------------------|-----|
| H. VIOTTI :                              |     |
| Esquisse d'un nid.....                   | 140 |
| VICENTE DE CARVALHO :                    |     |
| Première ombre.....                      | 141 |
| Matin de soleil.....                     | 143 |
| M <sup>me</sup> JULIA LOPES DE ALMEIDA : |     |
| Regrets.....                             | 146 |
| Les Roses.....                           | 147 |
| ALBERTO DE OLIVEIRA :                    |     |
| Source secrète.....                      | 151 |
| Messagers aériens.....                   | 151 |
| Un atome.....                            | 152 |
| Enfin ! .....                            | 155 |
| Ame en fleur.....                        | 156 |
| OLAVO BILAC :                            |     |
| Dernière page.....                       | 183 |
| Dans la nuit.....                        | 184 |
| Les vierges mortes.....                  | 186 |
| L'aube de l'amour.....                   | 187 |
| Entendre des étoiles.....                | 189 |
| Colombe et chacal.....                   | 189 |
| Un matin d'été.....                      | 190 |
| Supplication .....                       | 192 |
| AFFONSO CELSO :                          |     |
| Ange malade.....                         | 194 |
| Les joies.....                           | 194 |
| La voix de la croix .....                | 195 |
| Tableau biblique.....                    | 196 |
| COELHO NETTO :                           |     |
| Eros et Eris.....                        | 198 |
| M <sup>me</sup> PRESCILIANA DE ALMEIDA : |     |
| Le bain.....                             | 204 |
| A Minas.....                             | 205 |
| TOBIAS BARRETO :                         |     |
| Ignorabimus .....                        | 206 |
| Le baiser.....                           | 206 |

## TABLE

223

## FILINTO DE ALMEIDA :

Retour..... 209

## MEDEIROS E ALBUQUERQUE :

Silence..... 210

Illusions..... 211

## AUGUSTO DE LIMA :

Fleur carnivore..... 212

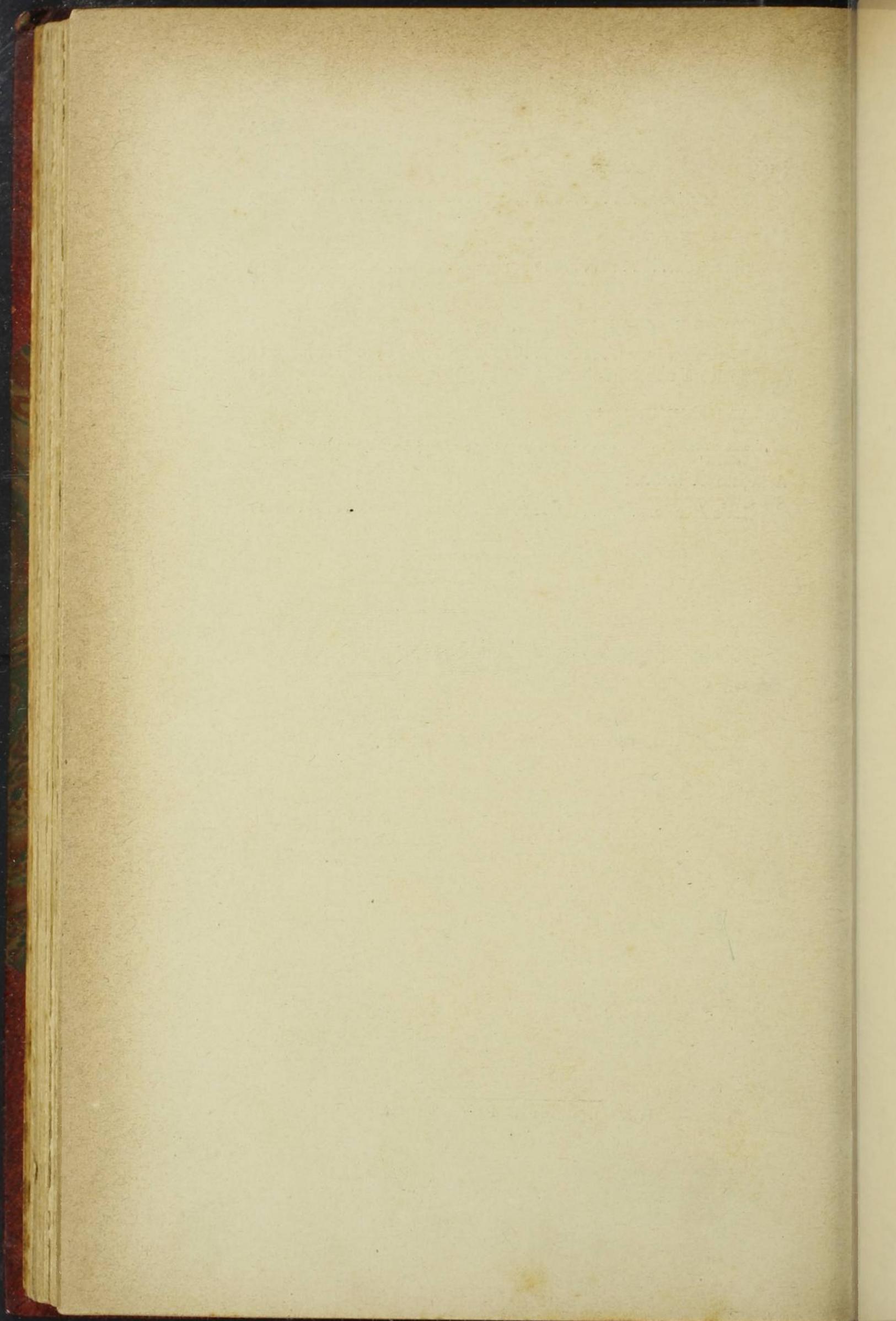
Visite à une exploitation de mines..... 213

## FREITAS GUIMARAES :

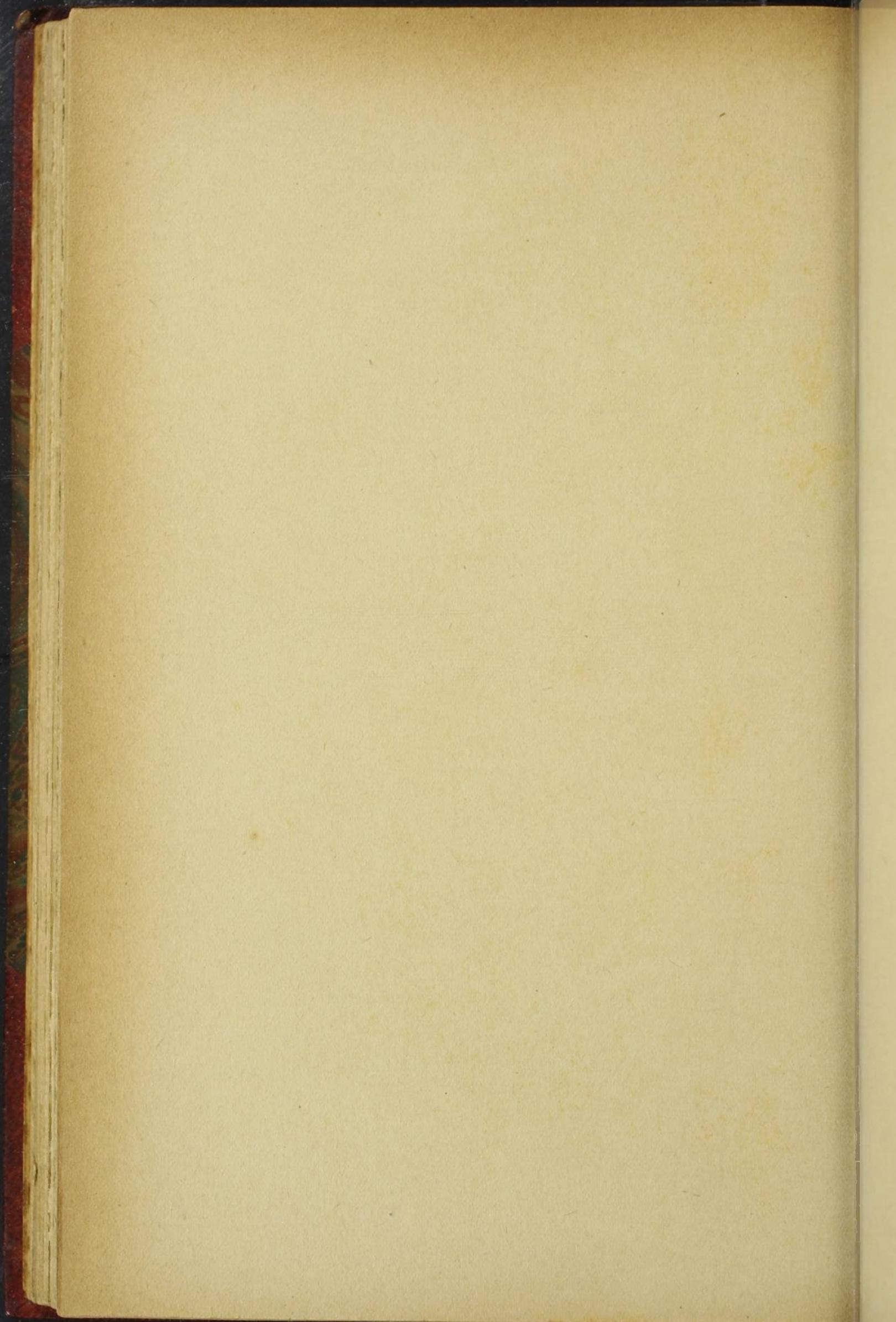
La larme..... 215

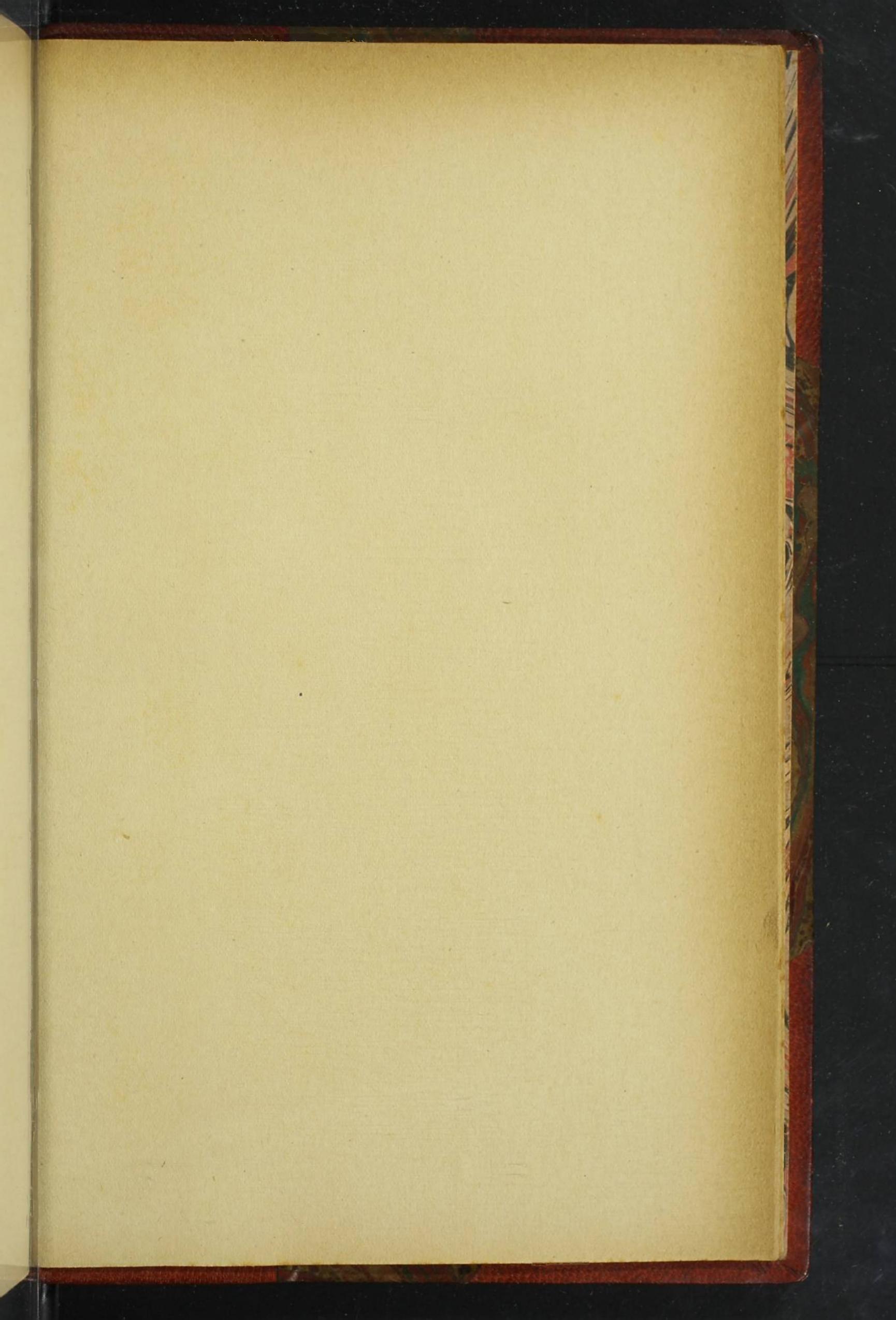
## AMADEO AMARAL :

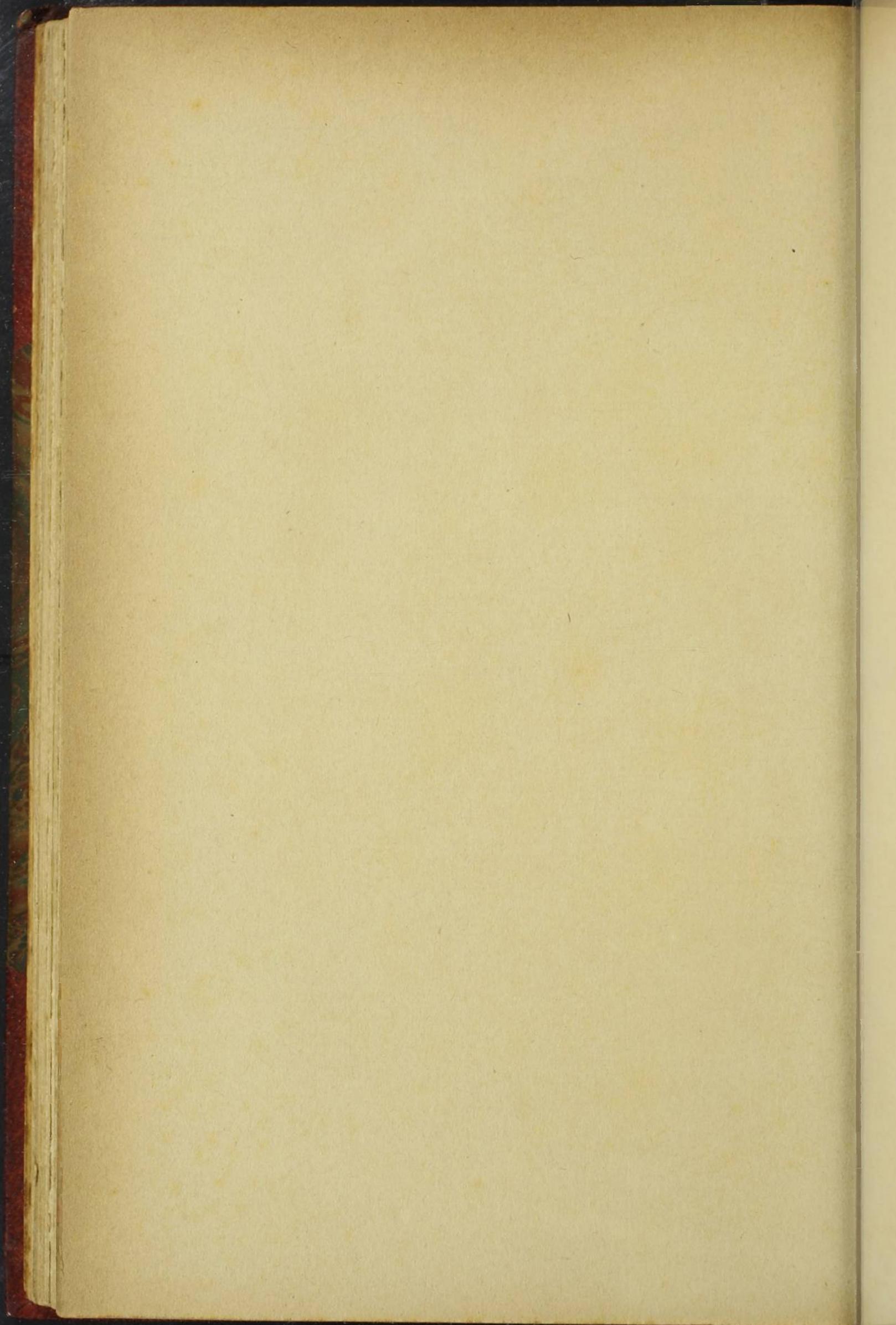
La solitude..... 217

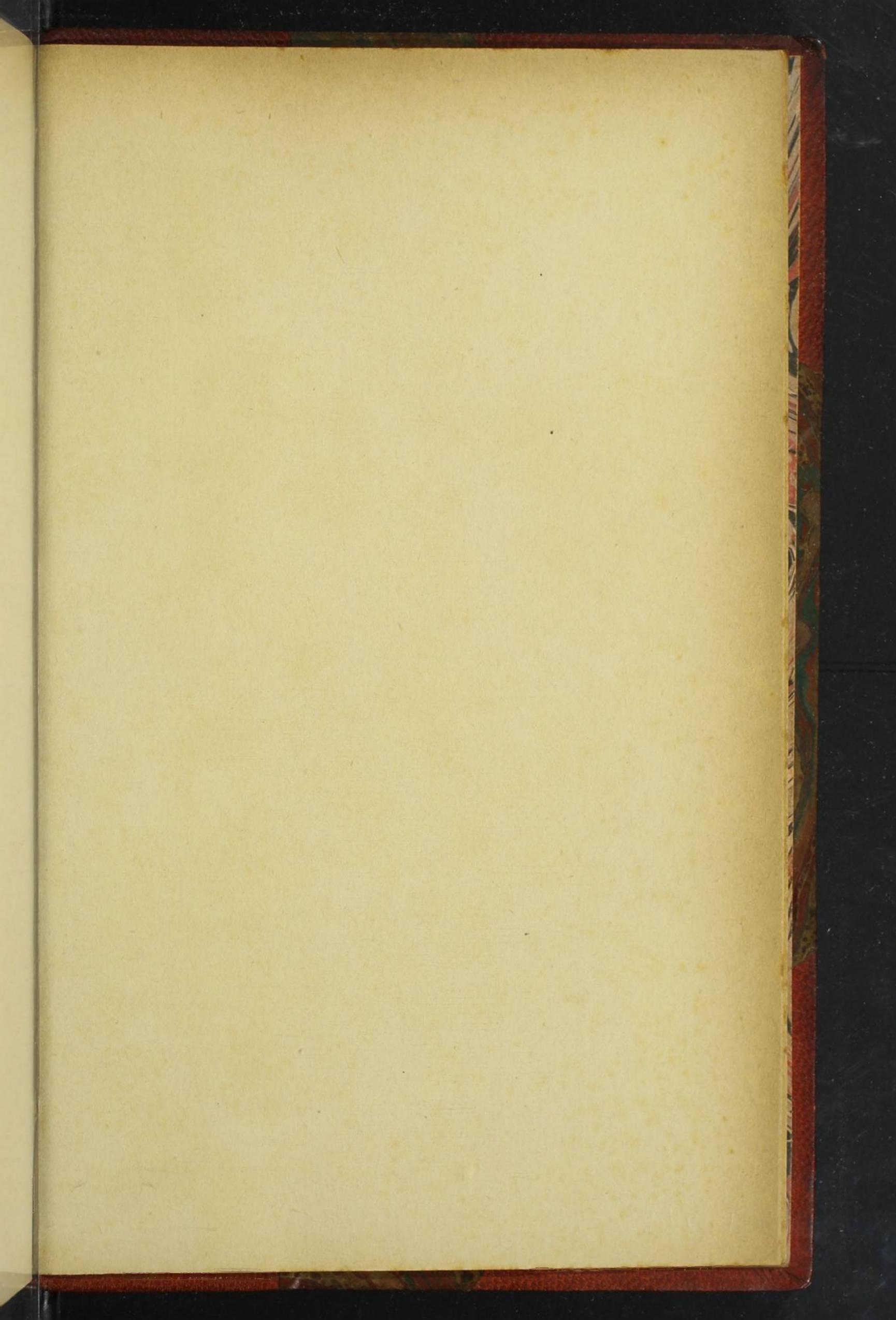












17071

